

Écobiographies en Anthropocène

Écobiographies en Anthropocène

Trajectoires d'enseignement et de recherche

Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx (éd.)

Préface de Cécile Renouard

PUL PRESSES
UNIVERSITAIRES
 DE LOUVAIN



© Presses universitaires de Louvain, 2024

<http://pul.uclouvain.be>

Dépôt légal : D/2024/9964/13

ISBN : 978-2-39061-459-3

ISBN pour la version numérique (pdf) : 978-2-39061-460-9

Imprimé en Belgique par CIACO srl – n° d'imprimeur : 105327

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Couverture : Hélène Grégoire

Illustration de couverture : © 2021. Anne Van Rampelbergh, *Méditation II*,

- Simili Japon - Linogravure - 48x64 cm

www.i6doc.com, l'édition universitaire en ligne

Distribution :

France – Librairie Wallonie-Bruxelles

46 rue Quincampoix - 75004 Paris

Tél. 33 1 42 71 58 03

librairie.wb@orange.fr

Belgique, Luxembourg et Pays-Bas – MDS Benelux

Zoning de Martinrou

Rue du Progrès 1

6220 Fleurus, Belgique

Tél. 32 71 60 05 20

service.clients@mds-benelux.com

Reste du monde – Diffusion universitaire CIACO (DUC)

Grand-Rue, 2/14

1348 Louvain-la-Neuve, Belgique

Tél. 32 10 45 30 97

duc@ciaco.com

Table des matières

Préface <i>Cécile Renouard</i>	7
Introduction <i>Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx</i>	15
Écobiographie : un plongeon en trois temps <i>Véronique Bragard</i>	31
Valeur, signes, nature, engagement. Notes de voyage entre communication et transition <i>Andrea Catellani</i>	37
La thermodynamique peut tout expliquer <i>Francesco Contino</i>	45
De la RSE à l'économie régénérative, de la tête au cœur : vers un activisme écosystémique <i>Sabine Denis</i>	53
Écologie, transition et vie universitaire <i>Bernard Feltz</i>	65
Apprendre à marcher sur le verglas <i>Nathalie Frogneux</i>	75
Du désarroi au désir d'alignement : trajectoire émotionnelle et politique <i>Louise Knops</i>	83
Quand chercher et enseigner nécessitent de muter et alerter <i>Laurent Lievens</i>	93
Ceci n'est pas une écobiographie. Esquisse pour une auto-analyse <i>Luis Martínez Andrade</i>	103
La culture scientifique climatique : catalyseur d'une transition éclairée ? <i>François Massonnet</i>	111
Un enseignant-chercheur géographe dans l'Anthropocène <i>Patrick Meyfroidt</i>	119

Les imaginaires d'un ingénieur qui cherche son chemin <i>Jean-Pierre Raskin</i>	129
Grandir au pied de l'Arbre-Monde <i>Coline Ruwet</i>	137
De la décharge à l'université : Enseigner la responsabilité sociale de l'entreprise et le développement durable <i>Valérie Swaen</i>	145
Intégrer les enjeux d'environnement dans la santé : le cheminement d'une économiste de la santé <i>Sandy Tubeuf</i>	155
Crise écologique et engagement universitaire <i>Philippe Van Parijs</i>	163
L'amour de la Nature et l'exploration de sa complexité : des facilitateurs de nos interactions au service du vivant ? <i>Caroline Vincke</i>	171
Conclusion <i>Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx</i>	181
Au sujet des auteur·ices : notes biographiques	195
Remerciements	199

Préface

Cécile Renouard

Inviter des chercheurs à parler d’elles ou d’eux-mêmes n’est pas fréquent, qui plus est dans leur relation intime à des lieux source de leur enfance, à des personnes ou des situations qui ont pu inspirer leur vocation comme scientifiques au service des milieux vivants et du monde commun. Encore moins quand il s’agit aussi de leur demander d’exprimer leur façon propre de développer leur recherche, leur pédagogie et leurs enseignements, à l’ère de l’Anthropocène. Est-ce une façon de revisiter le dialogue entre éthique de conviction et éthique de responsabilité, selon la distinction posée par Max Weber à propos de l’engagement politique ? Celui-ci implique le recours à des valeurs, à des convictions bien pesées, mais aussi l’analyse des effets de sa propre position sur d’autres, sans supposer que tous soient animés par les mêmes mobiles vertueux ou prêts aux mêmes renoncements que soi-même. La partition entre science et politique comme deux domaines bien séparés a fait long feu. Sans confondre les registres, de multiples connexions existent, depuis les choix de financement – ou pas – de certains types de recherche, jusqu’aux effets de recherches scientifiques et d’applications technologiques sur le vivre ensemble. Revenir aux sources de son attention au vivant, pour un scientifique, est une manière de reconnaître que le choix de cette activité professionnelle est un appel qui vient de loin (ce que traduit bien en allemand le terme de *Beruf*, métier, proche de *Berufung*, vocation), et a des racines qui touchent à ses liens profonds à des territoires, des arbres, des plantes, des montagnes, des plaines ou des minéraux qui permettent à des humains de vivre ensemble, et dont il a expérimenté la beauté, la fragilité, les interdépendances.

Cette approche éco-biographique – selon les termes de Jean-Philippe Pierron dont l’approche est présentée plus amplement par Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx – concerne chacune et chacun de nous, citoyens de sociétés politiques variées. Elle est appliquée avec bonheur à l’expérience particulière d’enseignement et de recherche dans l’enseignement supérieur. Si elle ne relève pas d’une expression directement militante – ce qui suscite une critique, dans ce recueil, de la part de Luis Martínez Andrade –, elle ne nous semble pas moins politique, comme le souligne Jean-Philippe Pierron lui-même : « Soutenir l’éco-biographie comme capacité à se raconter, n’est-ce pas également un soutien éthique des capacités du sujet à se comprendre comme vivant parmi les vivants en vue d’une autre manière de faire monde commun ? » (Pierron, 2021: 19). Ainsi, Louise Knops, jeune docteure en sciences politiques, partage les étapes de sa prise de conscience écologique : son désarroi, quand sa fille de trois ans se déshabille parce qu’elle a trop chaud en rentrant de l’école à l’été 2018, son doute devant les injonctions contradictoires de nos sociétés, sa soif d’engagement nourri par la mobilisation de jeunes pour le climat en 2020, puis son expérience de deuil au moment des inondations de 2021 ; elle souligne l’enjeu de la

politisation du quotidien pour que la traversée des émotions soit le levier d'engagements individuels et structurels pour la transition. Il reste que le propos de Martínez Andrade, qui préfère le terme d'auto-analyse à distance de l'écobiographie – lequel serait plus proche de l'environnementalisme des riches que de l'écologie des pauvres – permet de souligner le risque de minimisation de certains conflits sociaux et politiques dans les perspectives centrées sur le soi écologique.

Un tel recueil d'éco-biographies rassemblant des personnes d'une même communauté académique, permet de créer des conditions de connexion plus fortes entre acteurs. Paul Ricœur soulignait le risque que les conversations démocratiques soient comme des bouquets de fleurs coupées, déconnectées de leur enracinement dans des traditions et cultures variées. Dans cette ligne de réflexion, cet ouvrage joue un rôle pré-politique et peut-être politique : il donne à contempler un kaléidoscope de parcours marqués par une diversité d'engagements écologiques et sociaux, par des traits de caractère et des sensibilités qui influent sur les modes de combats pour la justice, il permet d'ouvrir à des dialogues concernant autant le rôle des savoirs pour la lutte écologique que le rôle ajusté des enseignants-chercheurs au sein de leur institution d'enseignement supérieur et au sein de la cité.

Pour moi, la lecture des pages qui suivent a fortement résonné avec les **six portes** du *Manuel de la Grande Transition* élaboré dans le cadre du Campus de la Transition que j'ai cofondé fin 2017. Le Campus est né du désir de relier les savoirs et les compétences pour la transition écologique et sociale, en proposant des formations et des recherches liées à une expérience immersive dans un écolieu. Il s'agit ainsi de se mettre concrètement dans la question, à propos des conditions matérielles et culturelles de modes de vie sobres et solidaires, cohérents avec les frontières planétaires. Pour donner suite à une demande de la ministre française de l'enseignement supérieur, en 2019, nous avons réuni un collectif d'enseignants-chercheurs, avec quelques praticiens, et avons écrit le *Manuel de la Grande Transition*. Nous avons distingué six portes d'entrée dans les enjeux de transition écologique et sociale : le diagnostic (*oikos*), l'éthique (*ethos*), les normes (*nomos*), les récits (*logos*), l'action (*praxis*), la reconnexion à soi, aux autres et au vivant (*dynamis*). À chaque porte d'entrée dans la transition correspond une compétence clé. Je propose, en guise d'apéritif à la lecture des belles pages qui suivent, un écho à travers ces six portes, et les **six compétences** clés qui leur sont liées – qui ne sont pas si éloignées de l'approche par strates proposée par Charlotte Luyckx.

L'entrée dans une pensée complexe (*oikos*) : plusieurs contributions font référence à la théorie des systèmes complexes et soulignent l'importance du diagnostic scientifique – en creux se lisent les problèmes de l'identification des *fake news* et des marchands de doute, la gravité d'un climato-scepticisme croissant alimenté par des intérêts financiers puissants. Ainsi, Patrick Meyfroidt, géographe, invite à l'entrée dans une pensée systémique, favorisée par sa discipline, loin des slogans ou des solutions simples pour sauver la planète. Il invite à la nuance et à la diversité des chemins, à partir de l'analyse précise et fine des réalités vécues au long des chaînes de valeur mondiales, notamment dans le domaine agricole.

Le discernement éthique des responsabilités (*ethos*) : les enjeux éthiques liés aux questions écologiques sont soulignés à plusieurs reprises, et parfois en éclairant des dilemmes

tragiques pour nos sociétés. Que brûler dans les écoles de commerce à défaut de les brûler intégralement, selon l'expression du spécialiste d'éthique des affaires, Philippe de Woot, souvent mentionné par les auteurs enseignant dans des écoles de management ? Sabine Denis expose avec sincérité la double évolution de son appréciation du rôle des entreprises et de ses manières d'enseigner la RSE : depuis la logique *win win* de la valeur partagée à la Porter, à la pensée écosystémique portée par des institutions comme le Schumacher College, favorisant la reconnexion à la nature, aux autres et à soi, et le développement d'une économie régénérative, au service de l'humain et des écosystèmes. Comment se soucier des enjeux globaux et des effets locaux des transformations du climat, notamment sur la montée des migrations dans nos pays ? Comment délibérer en faveur de choix collectifs qui intègrent nos responsabilités intergénérationnelles sans succomber aux sirènes du court-termisme ? Ainsi, la préoccupation environnementale de Sandy Tubeuf s'enracine dans un travail comme post-doc en économie de la santé, en Angleterre, sur l'impact social des travaux d'intérêt général dans une ferme pour des délinquants, qui pour beaucoup, décident de continuer à venir prendre soin du vivant après avoir effectué leurs heures obligatoires. Plus largement le système anglais de soins, qui met l'accent sur les thérapies les plus efficaces et les moins chères, conduit l'autrice à analyser les dilemmes éthiques posés par une réalité encore trop passée sous silence ; les dépenses de soins ont des impacts environnementaux importants et ceci devrait impliquer un discernement individuel et collectif sur le développement de pratiques qui détériorent fortement les conditions d'habitabilité pour les générations futures. Les dilemmes concernant la carrière scientifique sont aussi mentionnés : Jean-Pierre Raskin, professeur en ingénierie, raconte de façon saisissante le risque de laisser de côté certains enjeux éthiques par souci premier de l'excellence académique, et comment ce sont des interpellations successives – de la part de son père, puis d'étudiants et collègues – ainsi que des appels – comme celui de construire un projet avec des universités des pays des suds – qui l'ont mis en mouvement et constamment aiguillonné.

Le changement des modèles mentaux et la gouvernance des transformations pratiques qui l'accompagnent (*nomos*) : pour réfléchir différemment, le détour par la reconnexion au vivant, au terrestre, à la nature sensible, ainsi qu'à soi et aux autres, est souligné. La lutte contre le cloisonnement disciplinaire est abondamment décrite, notamment la nécessité de favoriser le recours aux savoirs en sciences du vivant et du climat, et de les intégrer dans la réflexion sur les métriques, les normes et les outils de gouvernance. La transdisciplinarité est mise en avant comme une condition d'une prise en compte des conditions concrètes des citoyens et des acteurs économiques et politiques dans chaque milieu vivant et chaque pays. De nombreuses analyses sont convergentes avec le besoin de transdisciplinarité réflexive sur les sujets de transition écologique et sociale, bien mis en avant par un chercheur de l'UCLouvain, Tom Dedeurwaerdere, qui n'a pas participé à cet ouvrage mais dont les travaux sont proches. La spécificité des cultures politiques – en Belgique et au-delà de ses frontières – est peu évoquée et pourrait être analysée : quelles cultures du compromis sans compromission, de la lutte sociale, du discernement collectif ? Ces questions prennent un relief particulier dans le cadre académique et universitaire supposé former au jugement critique. La politisation des enseignements est un sujet sensible et complexe : la lutte contre les *fake news* et la pseudo-neutralité comme alibi du *statu quo* passe au moins par la

problématisation des savoirs et la reconnaissance de la construction sociale des sciences, y compris les sciences dures (cf. *Petit Manuel Regards indisciplinés des SHS*, Les liens qui libèrent, 2023). Bernard Feltz fait à cet égard une analyse très fine du rapport entre raison et écologie, et rend compte des enjeux de l'écologie scientifique, adossée aux meilleures connaissances des sciences dures, dans une perspective moderne appelée à s'ouvrir à une raison herméneutique : celle-ci permet la prise en compte des limites de l'idée de progrès indéfini de la raison, et l'ouverture à une pluralité de manières de se rapporter à la nature, sans verser dans un relativisme fatal pour les sciences dures.

L'acquisition d'une pensée prospective (*logos*) est un enjeu majeur pour éviter de faire l'autruche vis-à-vis des catastrophes déjà là ou qui se profilent, tout en cherchant à dessiner des futurs possibles. Certains auteurs se prêtent à l'exercice d'imaginer l'université rêvée en 2050, ou en donnent quelques critères. Les différentes analyses des besoins et des expérimentations pédagogiques dessinent en tout état de cause des parcours dans lesquels il s'agit de former à la conscience des effondrements climatiques et écologiques tout en nourrissant une culture de la coopération et de l'engagement. Si le rôle des œuvres d'art et imaginaires écotopiques, utopiques ou dystopiques est assez peu mis en avant, interviennent de manière très forte les images du passé, des racines de telle ou telle préoccupation grâce à une relation à un arbre, un coin de terre, un climat, etc. La littérature et les arts peuvent nous reconnecter à la nature sensible tout en nous permettant de nous projeter dans un monde probable ou possible. Véronique Bragard met en lumière la force d'interpellation d'ouvrages comme *La route* de Cormac McCarthy qui nous plonge dans une Amérique post-apocalyptique et, à travers la double figure d'un père et son enfant, invite à réfléchir avec les étudiants au type d'hommes et de femmes que nous voulons être et voir devenir.

L'apprenance en équipe et la collaboration (*praxis*) apparaissent au fil des pages comme des conditions d'une transformation sociale, économique et politique. Valérie Swaen parle de son histoire marquée par l'expérience de la pollution industrielle dans sa ville natale et par une expérience familiale ouvrière décalée au regard des référents culturels de nombreux étudiants. Cette profonde expérience est le terreau d'une contribution féconde aux enjeux de transformation des cursus et des pratiques économiques et commerciales à l'École de management de Louvain et plus largement. La culture d'une recherche collective, inter et transdisciplinaire, croisant les regards, les savoirs et les expériences, est mentionnée comme un critère décisif afin de faire évoluer les cultures institutionnelles. Les moyens d'action sont en débat, entre l'appel à la neutralité axiologique de l'enseignant (Philippe van Parijs) et le professeur militant ou engagé (Sabine Denis) jusqu'à la possible désertion à l'égard d'un modèle éducatif compris comme mortifère (Laurent Lievens).

La reconnexion intérieure et extérieure à soi, au vivant et aux autres, voire à une dimension spirituelle (*dynamis*) est très présente au fil des pages. Il s'agit à la fois de mentions d'intellectuels engagés parfois explicitement comme chrétiens ou soucieux de la contribution de leur religion à une pensée transformatrice (théologie de la libération ou pensée gandhienne ou bouddhiste, par exemple), et d'invitation à ce que certains désignent comme l'écologie intérieure, recouvrant une large palette d'outils et de pratiques, depuis la philosophie jusqu'à des exercices spirituels dans le cadre d'une religion donnée, en passant par des approches écopsychologiques comme le travail qui relie (Joanna Macy) ou des

expériences toutes simples de lien et d'attention au vivant. Coline Ruwet, professeure de sociologie, tombée dans la marmite écologique grâce à l'activité de vulgarisation scientifique de son père et à l'expérience sensible de la relation au frêne de la maison familiale de son enfance, insiste sur l'importance de la dimension émotionnelle, sensorielle, afin de contribuer à une transformation systémique. Caroline Vincke est professeure et chercheuse en écologie forestière, marquée à la fois par le souci de mettre en œuvre une approche par les systèmes complexes, attentive aux imbrications entre échelles de temps et d'action, à l'unicité de chaque situation et de chaque décision contextualisée, et de favoriser l'écologie intérieure, le lien à ses propres émotions et à celles des autres, pour que nous nous rendions collectivement capables d'affronter les dégradations de nos écosystèmes et de prendre soin du vivant blessé. Andrea Catellani, à partir d'un ancrage dans la tradition franciscaine et ignacienne, s'est senti invité à un rapport non prédateur, ajusté et émerveillé au monde : ce souci est source d'un parcours professionnel en faveur d'une sémiotique environnementale qui permet de sortir des petits gestes pour favoriser une réflexion sur les causes, les racines des problèmes systémiques entretenus par chaque culture.

Puisque la notion d'écobiographie nous invite aussi, comme lectrices ou lecteurs, à nous laisser embarquer avec toute notre histoire dans cette aventure rétro-, intro- et prospective, je voudrais juste témoigner des sentiments de joie et d'espérance qui m'ont habitée à la lecture de ces pages : ces itinéraires éminemment personnels rejoignent en moi, en nous, le goût de vivre jour après jour dans ma/notre petite sphère en lien avec les grands enjeux planétaires, l'admiration devant les initiatives, la créativité aussi bien académique que citoyenne, la confirmation que l'union fait la force, l'appel à nourrir un débat exigeant aussi bien en salle de cours que dans des séminaires de recherche ou des conférences grand public, la reconnaissance de ce que nous sommes, chacun, enracinés dans des histoires et des lieux singuliers qui nous ouvrent à l'universel et au combat pour la justice. Et dans ces temps où l'idée d'une fraternité ou sororité universelle avec les humains et autres qu'humains, est bien malmenée, ce n'est pas la moindre vertu de cet ouvrage que de nous donner à penser, pour tenter de la vivre, cette solidarité aimante et espérante. Merci à Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx pour cette traversée, magnifiquement encadrée par leurs analyses et ouvertures.

Bibliographie citée

PIERRON, Jean-Philippe, *Je est un nous. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*. Actes Sud, 2021.

RENOUARD, Cécile, BEAU, Remy, GOUPIL, C. (Collectif FORTES) (eds), (2020), *Manuel de la grande transition*. Paris, Les Liens qui libèrent.



© 2017 – Anne Van Rampelbergh - **"Sagesse"** - Linogravure en 2 plaques - 32,5 x 50 cm
(Original en 2 couleurs)

« On sait comment la modernité a été définie comme l'époque des grands récits d'émancipation (le Peuple, la Nation, le Prolétariat) qui se sont achevés avec elle, marquant l'entrée dans une postmodernité caractérisée par une multiplicité de récits opposés : il n'y aurait plus de sens global, mais un relativisme généralisé, où tout se réduirait à des affrontements dans des rapports de force (Lyotard 1979). Parler d'Anthropocène comme situation globale de l'humanité, c'est admettre que nous sommes entrés dans une nouvelle époque, caractérisée par un nouveau grand récit. Mais de quel récit s'agit-il ? »

Catherine Larrère

Introduction

Geneviève Fabry
Charlotte Luyckx

En 1992, à l'occasion du sommet de la Terre de Rio de Janeiro, a été lancé l'appel de Heidelberg, un texte signé par 4 000 scientifiques dont de nombreux prix Nobel, dénonçant « l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et qui nuit au développement économique et social »¹. Sans véritablement préciser les contours de cette idéologie irrationnelle, l'insistance sur une approche jugée « scientifique » de l'écologie s'y démarquait par sa foi dans le progrès, l'industrie et la technologie : « Les plus grands maux qui menacent notre planète sont l'ignorance et l'oppression, et non pas la science, la technologie et l'industrie, dont les instruments, dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate, sont des outils indispensables qui permettront à l'humanité de venir à bout par elle-même et pour elle-même, de fléaux tels que la surpopulation, la faim et les pandémies »².

Le 20 février 2019, un collectif de scientifiques, dont Dominique Bourg, philosophe de l'université de Lausanne, premier signataire, rédigeait une tribune³ en soutien à la grève climatique mondiale portée par les jeunes le 15 mars de la même année. Ce texte, dont le ton est sensiblement différent de l'appel de Heidelberg, mettait en avant « l'angoisse ressentie par les chercheurs face à l'abîme auquel les confrontent des dangers inédits »⁴. Mettant en avant « les effondrements en cours et probables de la civilisation thermo-industrielle et l'épuisement de nos ressources naturelles »⁵, Dominique Bourg et ses deux cents cosignataires se positionnaient comme lanceurs d'alerte, rompant avec certaines conceptions de la science. Ils mettaient notamment en avant le fait que la prétention à la neutralité sociétale de la démarche scientifique et la crainte d'une « politisation du savoir » masquaient mal des intérêts immédiats : « La production de savoir est trop souvent financée par des intérêts privés purement mercantiles, et quand ce n'est pas le cas, les produits de la recherche sont majoritairement voués à alimenter le seul marché, à empoisonner les écosystèmes et à détruire des emplois, etc. ».

« La seule vraie neutralité », ajoutait-il, « réside dans les instruments et les méthodes », ceux-ci pouvant à leur tour être mis à profit « par les empoisonneurs comme par les lanceurs

¹ L'appel retranscrit par « Global Chance » : < <http://www.global-chance.org/IMG/pdf/GC1p24.pdf> >

² *Ibidem*.

³ Carte blanche : « Nous, scientifiques, ferons aussi la grève scolaire du 15 mars », *Le monde*, 20 février 2019. <lemonde.fr>

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

d'alerte qui en dénoncent les agissements ». ⁶ En conclusion, le philosophe marquait une rupture avec « le devoir de réserve que nous nous sommes si souvent imposé » ⁷.

En 2022, des étudiant·e·s ⁸ d'AgroParisTech lancent eux aussi un appel lors de la cérémonie de remise de leur diplôme : un appel à désertier ! Ils accusent la formation qu'ils ont reçue, « qui les pousse à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours », soulignent la non neutralité des sciences et technologies et refusent les expressions « développement durable », « croissance verte » et même « transition écologique » en tant qu'elles « sous-entendent que la société pourra devenir soutenable sans qu'on se débarrasse de l'ordre social dominant ». En dénonçant les perspectives professionnelles auxquelles leur formation les prépare, ils appellent de leurs vœux une « écologie tout à la fois populaire, décoloniale et féministe » ⁹.

En 2023, un collectif d'enseignant·e·s belges s'est mobilisé, en partenariat avec des associations d'éducation à l'environnement, autour de la création d'une « charte pour un enseignement à la hauteur de l'urgence écologique » ¹⁰. Il invite les enseignant·e·s de l'enseignement fondamental, secondaire et supérieur à s'engager avec lui pour relever une série de défis afin de préparer au mieux les élèves et étudiant·e·s aux enjeux auxquels nous confronte l'urgence écologique. Les défis qu'ils identifient sont tout à la fois cognitifs (comprendre les enjeux écologiques, les aborder dans leur complexité/globalité, et en débattre), et pédagogiques (sortir d'un enseignement anthropocentré, former des citoyens engagés, ancrer les apprentissages dans le réel, développer la coopération plutôt que la compétition, faire une place aux émotions). Cette charte a été signée par plusieurs centaines d'enseignant·e·s dans les semaines qui ont suivi sa publication.

Ces appels, publiés à trente années d'intervalle, posent au moins trois questions cruciales pour penser la place et le rôle des enseignant·e·s-chercheur·e·s en contexte d'Anthropocène : la première, c'est la question de la neutralité de la science ; la seconde, celle de la vision de la transition à laquelle nous entendons nous rattacher ; la troisième, c'est celle du sens de la mission de l'enseignant·e·s-chercheur·e·s. Dans l'appel de Heidelberg, la science est vue comme garante d'une forme de prospérité, liée au développement techno-industriel. Cet appel prône en outre une transition relevant de l'« écologie scientifique », c'est-à-dire, une vision qui reste marquée par le projet moderne de maîtrise rationnelle, de progrès techniques et de développement industriel. La carte blanche de Dominique Bourg nous parle davantage d'une vision de la transition qui rompt avec cet héritage moderne et dénonce le discours de la neutralité, présenté comme une façade masquant le projet techno-industriel. Les étudiant·e·s d'AgroParisTech expriment elles et eux aussi la nécessité d'une rupture avec

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Cette introduction (ainsi que la conclusion) applique l'écriture inclusive. Le choix de la graphie, inclusive ou non, sera ensuite laissé à l'appréciation des différent·e·s auteurs et autrices de ce volume.

⁹ Appel à désertier - Remise des diplômes AgroParisTech 2022 – YouTube.

< <https://youtu.be/SUOVOC2Kd50> >

¹⁰ < <https://charteenseignantsecologie.be> >

l'ordre social dominant tandis que les signataires de la charte plaident pour une adaptation profonde tant des contenus enseignés que des manières de transmettre.

Quelle place donner tant au « malaise »¹¹ qu'à l'« énergie bouillonnante »¹² et à la volonté de s'engager des jeunes et des enseignant·e·s dans le cadre d'une formation universitaire ? Comment réinterroger la mission que nous nous donnons en tant qu'enseignant·e·s-chercheur·e·s en contexte d'Anthropocène ? Comment assumer la responsabilité qui est la nôtre en tant qu'« éducateur·ice·s » et « producteur·ice·s de savoirs » ?

Dans ce livre, nous avons invité les contributeurs et les contributrices, une palette d'enseignant·e·s-chercheur·e·s du supérieur associé·e·s au réseau GRICE, à aborder ces questions qui dérangent. Le GRICE¹³ est un Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur la Crise Écologique qui, depuis 2014, réunit chaque mois des chercheurs et des chercheuses de l'UCLouvain et d'ailleurs, issu·e·s de différents facultés et secteurs, autour de l'écologie, conçue au sens large, incluant les sciences naturelles et technologiques, mais également les dimensions sociales, politiques, économiques, littéraires, philosophiques.

Avant de présenter les trajectoires singulières de ces contributeurs et contributrices, nous proposons ici quelques balises, portant sur les représentations de la science et de la transition, qui constituent le cadre de réflexion du présent ouvrage. À partir de là, nous décrirons une série d'éléments pertinents à nos yeux pour penser le rôle de l'enseignement et de la recherche dans l'Anthropocène.

1. La neutralité de la science en procès

Situer l'enseignant-chercheur dans l'Anthropocène, c'est rappeler l'insertion de la science dans la société. Le·a chercheur·se est également un·e citoyen·ne, un père, une mère, un·e acteur·ice social·e, un vivant parmi les vivants. Il/elle n'est pas hors-sol, hors-monde. Les institutions d'enseignement supérieur s'inscrivent également dans le contexte sociétal de leur époque et ce contexte imprègne les pratiques.

La question de la neutralité de la science est une question complexe. La position dans laquelle nous souhaitons situer cet ouvrage se trouve sur une crête. Il s'agit pour nous tout à la fois de reconnaître une spécificité au type de connaissance issu de la démarche scientifique, tout en acceptant qu'elle ne soit pas axiologiquement neutre et qu'elle engage des valeurs qui doivent être explicitées.

Les travaux réalisés en philosophie et en sociologie des sciences depuis plus d'un siècle (Popper, Kuhn, Lakatos, Latour, Merchant, Stengers) nous permettent d'appuyer une vision plus modeste de la science que celle qui prédominait au 19^e siècle : contrairement à ce que l'on pensait alors, il est aujourd'hui entendu que la science est perméable aux influences sociales, culturelles, de genre, etc. Ces différents travaux contribuent à pondérer quelque peu

¹¹ Appel à déserteur - Remise des diplômes AgroParisTech 2022, *op cit*.

¹² *Ibidem*.

¹³ Le site Web du Groupe de recherche est accessible ici : <<https://sites.uclouvain.be/grice/>>.

l'idée d'une science totalement neutre et objective.¹⁴ Certains s'en sont servis pour contester radicalement la spécificité épistémique de la démarche scientifique (son rapport à la vérité), s'engageant dans une vision totalement relativiste, faisant de la science un système de croyances comme un autre. Cette contestation pose de nombreux problèmes tant épistémologiques que sociétaux. En ce qui concerne la crise écologique et l'entrée dans l'Anthropocène, elle fait le lit des discours climato-négationnistes de tout poil. Loin d'endosser la vision naïve du positivisme scientifique faisant de la science le lieu unique d'une vérité universelle et objective, la reconnaissance des limites de la science est compatible, même si c'est un travail d'équilibriste, avec celle d'une spécificité épistémique de la démarche scientifique.¹⁵ Elle permet une ouverture à d'autres registres de discours valables et à des rationalités multiples (cf. ci-dessous Badiou).

Au-delà des dimensions strictement épistémologiques, la question du financement de la recherche se pose. Celle-ci a créé dans certains cas des collusions avec des intérêts partisans ou financiers directs et indirects. Comme le rappelle le collectif scientifique FORTES, la recherche scientifique a historiquement été liée à des enjeux économiques et militaro-industriels (Renouard *et al.*, 2020 : 226). L'horizon d'une impartialité de la recherche doit donc être rappelé et maintenu. Il s'agit d'un horizon car l'impartialité n'est jamais totale, mais des dispositifs garantissant la poursuite sincère et intègre de cet objectif doivent être reconnus et encouragés (la validation par les pairs, l'explicitation des conflits d'intérêt, la citation des sources) (Renouard *et al.*, 2020 : 226).

Se pose également la question de la finalité de la recherche et de l'enseignement : on peut sans peine affirmer aujourd'hui que toute innovation scientifique n'est pas bénéfique pour la société. Un travail de discernement doit donc s'opérer. C'est pourquoi on peut identifier une double responsabilité de l'enseignant-chercheur : vis-à-vis des intérêts en amont (qui finance ?) et vis-à-vis des intérêts en aval (au service de quel projet de société ?).

Cette question des finalités de la recherche nous entraîne sur la voie d'une réflexion « politique » au sens large, qui ne peut manquer d'éveiller certaines réticences : l'éthique professionnelle de l'enseignant-e ne lui impose-t-elle pas de résister à cette tentation de politiser ses enseignements ? On peut craindre par ailleurs que la dépolitisation des espaces d'enseignement « revienne à jouer le jeu du marché, puisque les enseignements et le fonctionnement du campus nourrissent la reproduction de modèles économiques insoutenables » (Renouard *et al.*, 2022 : 76). Il convient donc impérativement de distinguer la politisation « politicienne » (comprise dans le sens de la logique partisane) de la problématisation des finalités, racines et enjeux politiques de la crise écologique. La politisation comme exercice critique de problématisation de la connaissance (Renouard *et al.*, 2022 : 76) doit être encouragée.

¹⁴ Pour une analyse détaillée, voir le livre de Bourg D. et Bouleau N., *Science et prudence. Du réductionnisme et autres erreurs par gros temps écologique*. Paris : PUF, 2022.

¹⁵ C'est ainsi que Bernard Feltz définit l'exercice d'une « science critique » (Feltz, 2014).

2. Quelle(s) vision(s) de la transition ?

L'article du collectif de scientifiques dirigé par Johan Rockström et Will Stephen du Stockholm Resilience Center sur les limites planétaires (Rockström *et alii*, 2009) et ses mises à jour constituent un bilan scientifique de l'état de la planète.¹⁶ Le concept de limite planétaire exprime l'existence de seuils, dans neuf domaines clés, que l'humanité ne doit pas dépasser si elle veut préserver la possibilité de vivre durablement sur la planète (« a Safe Operating Space for Humanity »). Six d'entre eux sont aujourd'hui dépassés : l'érosion de la biodiversité/intégrité de la biosphère, le changement climatique, les cycles de l'azote/phosphore, la modification de l'occupation des sols, l'utilisation de l'eau douce et les pollutions chimiques (l'introduction de nouvelles entités dans l'environnement). Les trois autres présentent des limites non franchies ou non chiffrées : la dégradation de la couche d'ozone, l'acidification des océans, la concentration des aérosols atmosphériques.¹⁷

À ce bilan environnemental, il convient d'ajouter un bilan social, explicitant des inégalités fortes dans la répartition des biens et services à l'échelle mondiale, mais également concernant les causes de la crise écologique (tous les pays n'ont pas les mêmes responsabilités dans la situation actuelle) et ses conséquences (tous les pays/individus ne sont pas touchés de la même manière par les dérèglements écologiques). Ce double bilan environnemental et social¹⁸ nous donne l'image d'une crise polymorphe, engageant un changement de cap important que la métaphore du donut proposée par Kate Raworth (2018) permet d'illustrer : il faut ajouter aux plafonds environnementaux à ne pas dépasser des planchers sociaux à ne pas franchir.

Comme l'explicite la référence aux quatre appels mobilisés en début de texte, les manières de concevoir cette orientation nouvelle vers la mise en place d'une société tout à la fois juste et éco-compatible sont diverses : une pluralité de projets de société et d'objectifs coexistent sous la bannière de ce qu'on appelait le « développement durable », qui a donné lieu à de nombreuses polémiques, et qu'on appelle aujourd'hui, non sans ambiguïtés non plus, la « transition ». Bien qu'une pluralité de visions de la transition puisse cohabiter pour créer un écosystème de mobilisations et transformations culturelles diverses, toutes les visions ne sont pas pour autant acceptables. La vision moderniste implicite à l'appel de Heidelberg, par

¹⁶ Une visualisation très bien faite de ces limites planétaires est disponible sur le site du Stockholm Resilience Center : <<https://www.stockholmresilience.org/research/planetary-boundaries.html>>

¹⁷ Plusieurs séances du GRICE ont été consacrées à l'exploration des divers points de ce bilan : climat (Jean-Pascal van Ypersele, GRICE 2018 – « Le travail du GIEC » ; GRICE 2021 – « Les échelles de transition à la lumière des derniers rapports du GIEC » ; Michel Crucifix, GRICE 2019 – « Points de bascule ») ; biodiversité (Caroline Nieberding, GRICE 2021 – « Biodiversité » ; Corentin Rousseau, GRICE 2015 – « L'érosion de la biodiversité ») ; utilisation des terres (Patrick Meyfroidt, GRICE 2014 – « Mondialisation, compétition pour l'utilisation des terres et transitions » ; Eric Lambin, GRICE 2015 – « Limites planétaires et leviers d'action » ; Nicolas Vereecken, Caroline Nieberding, Patrick Meyfroidt, GRICE 2021 – « L'usage des sols »). Les limites planétaires ont également été abordées de façon transversale (GRICE 2020 – Nicolas Titeux, Nathalie Frogneux, Charlotte Luyckx, Philippe Marbaix – « Climat, biodiversité, anthropocentrisme : une seule crise ? » – Gautier Chapelle et Julie Hermesse, GRICE 2020-2021 – « Effondrement- risque et réalité. »)

¹⁸ Fatima OUASSAC, GRICE 2021 : « Parler d'écologie dans les quartiers populaires. Pour une écologie inclusive ».

exemple, pose problème, car elle ne questionne pas les soubassements culturels problématiques qui nous ont menés dans l'Anthropocène.

Si la crise écologique prend sa source dans des bifurcations historiques qui ont conduit à certaines valeurs, à certaines catégories, on ne peut prétendre à un changement radical sans passer par une révision de ces valeurs et de ces catégories. [...] Le développement actuel ne doit pas être poursuivi : de nouvelles stratégies d'aiguillage s'avèrent incontournables (Hösle 2011 : 28).

Il convient d'inscrire notre vision de la transition dans un questionnement sur les racines de la crise écologique. À cet égard, la métaphore des strates géologiques (Luyckx, 2020) peut s'avérer inspirante. En suivant cette métaphore, on peut identifier au moins cinq niveaux (non exhaustifs) d'analyse, cinq strates, correspondant à des champs disciplinaires spécifiques et renvoyant à l'analyse de certaines bifurcations historiques ayant laissé des sédiments culturels qu'il conviendrait de revisiter. Nous évoquerons en note les séances du GRICE qui développent spécifiquement des enjeux clés de chacune d'elle, et qui peuvent être visionnées en complément de cet argumentaire.

La *première strate* (strate technique) est omniprésente dans les discours officiels et la pensée dominante : il s'agit d'un diagnostic technique, mettant l'accent sur la crise de l'énergie et l'importance d'y remédier par des innovations technologiques. Cette grille de lecture est pertinente mais limitée, pour une série de raisons (les limites physiques à l'amélioration de l'écoefficiencia des technologies, l'effert rebond, l'énergie grise, etc.)¹⁹ que nous avons eu l'occasion d'identifier lors de diverses séances du séminaire GRICE. Une *deuxième* grille de lecture (strate comportementale) nous invite à envisager la transition comme une modification de nos comportements (consommation, déplacement, voyage, alimentation, etc.)²⁰. Ce type d'engagement est certes indispensable à la création d'une culture éco-compatible mais, comme pour la strate précédente, il comporte des limites, en particulier le risque d'une surresponsabilisation des individus au détriment de changements structurels²¹. Une *troisième strate* (strate politico-économique) gagne dès lors à être explicitée et identifiée : elle envisage la transition comme une révision de nos modèles tant économiques (remise en cause de la croissance²², indicateurs de prospérité²³, intégration de

¹⁹ Hervé Jeanmart, Joan YANS, Jean Pierre Raskin, GRICE 2020 – « La question énergétique » ; Hervé JEANMART, GRICE 2014-2015 – « Limites physiques à l'utilisation de l'énergie » ; Louis Possoz, GRICE 2014-2015 – « Le poids de la contrainte énergétique sur la (dé)croissance économique » ; Olivier Vermeulen, GRICE 2014-2015 – « Approche intégrale de l'interdisciplinarité et le lien économie/énergie » ; Eric Pirard, GRICE 2016 – « La disponibilité durable des ressources minérales » ; Jean-Pierre Raskin, Hervé Jeanmart, Pierre André, GRICE 2022 – « Une transition bas carbone engage-t-elle un régime de privation ? ».

²⁰ Olivier De Schutter, GRICE 2015 – « L'agroécologie, un nouveau rapport aux écosystèmes ».

²¹ Emeline de Bouver, Julie Hermesse, Olivier Vermeulen, Colloque du GRICE 2015 – « Transition vers un monde soutenable ».

²² Gaël Giraud, GRICE 2016 – « Économie de la transition énergétique ».

²³ Isabelle Cassiers, GRICE 2015 – « Bonheur national brut et nouveau paradigme de développement », Géraldine Thiry – « colloque du GRICE 2015 » (vidéo 3/6).

l'écologie dans les modèles économiques)²⁴ que politiques²⁵. Mais ces révisions et les questions qu'elles révèlent, nous poussent inexorablement, pour que nous puissions proposer des alternatives, à opérer un travail philosophique plus profond consistant à interroger le système de croyance à l'intérieur duquel nos modèles ont été forgés : c'est la *quatrième strate* du modèle (strate philosophique). Parmi les questions-clés de ce niveau, le questionnement des notions de « développement »²⁶ ou de « progrès » est essentiel tout comme l'explicitation critique de nos représentations de la nature²⁷ et de notre place en son sein²⁸ ainsi que les problématiques croisées que supposent les questions de genre et d'écologie²⁹. Nous touchons, de fil en aiguille, à des questions philosophiques fondamentales sur le réel (des questions d'ontologie) qui nous invitent à des redéfinitions profondes. Derrière celles-ci, des questions spirituelles s'ouvrent également, correspondant à la *cinquième strate* du modèle (strate spirituelle). Dans le cadre du GRICE, nous avons eu l'occasion d'interroger les traditions spirituelles et religieuses (le bouddhisme, l'Islam et le christianisme³⁰ en particulier), esquissant des chemins possibles d'écospiritualité. Ceux-ci sont à penser dans un contexte évidemment pluraliste, non nécessairement religieux et incluant l'idée d'une spiritualité laïque.³¹ Ils peuvent être vus comme des alternatives à ce que R. Hétier décrit comme un effondrement spirituel (2020 : 115) marqué par le refus du vide et l'obsession de l'accumulation matérielle qui le caractérise.

Dans cette grille de lecture en cinq strates, la résistance et la recherche d'alternatives qui caractérisent la « transition écosociale » doit donc s'attaquer aux multiples racines de la crise et pas seulement aux verrous les plus visibles – techniques, économiques, (géo-) politiques. Une transformation d'une telle ampleur ne peut manquer d'impacter nos modèles éducatifs.³²

²⁴ Géraldine Thiry, Colloque du GRICE 2015 – « Transition vers un monde soutenable » (vidéo 3/6).

²⁵ Bourg, colloque du GRICE 2015 – « Transition vers un monde soutenable » (vidéo 4/6) ; Tom Baulers, GRICE 2017 : « Gouverner 'Demain' ? ».

²⁶ Emmanuelle Piccoli, Luis Martínez Andrade, GRICE 2021 – « Écologie et décolonialités ».

²⁷ Andrea Catellani, Céline Cholet, Joseph Baraka, GRICE 2022 – « Repenser notre rapport au vivant, focus sur les végétaux » ; Charles Pence, Sophia Rousseau-Mermans, Angela Martin, Cycle du GRICE en 2015 sur la question animale ; Vittorio Höslé, GRICE 2016 – « Dimensions de la crise. Le problème écologique au XXI^e siècle ».

²⁸ Nathalie Frogneux et Charlotte Luyckx, GRICE 2020 – « Climat, biodiversité, anthropocentrisme, une seule crise ? ».

²⁹ Pascale Vielle, Geneviève Fabry, Charlotte Luyckx, Patricia Luis Alconero, GRICE 2021 – « Genre et développement durable/écoféminisme » ; Bénédicte Zitouni, GRICE 2017 – « L'écoféminisme, un mouvement contestataire plutôt qu'une théorie » ; Isabelle Stengers, GRICE 2017 – « Comment hériter du triple désastre écologique ? » ; Catherine Larrère, GRICE 2017 – « Variété d'écoféminismes : de l'éthique à la politique, du Nord au Sud ».

³⁰ Michel-Maxime Egger, Brigitte Maréchal et Philippe Cornu, GRICE 2022, « La nature est-elle sacrée ? Regards croisés du bouddhisme, du christianisme et de l'Islam » ; journée d'étude du GRICE 2016 – « Laudato Si' » ; Philippe Cornu, GRICE 2015 – « Bouddhisme et écologie ».

³¹ Sébastien Bohler, GRICE 2021 : « Le bug humain ».

³² Cf. également la séance du GRICE avec Benoît Galand (2017) – « Quelle(s) éducation(s) pour un monde en crises ? ».

3. Quel type d'engagement de l'enseignant·e chercheur·e en contexte d'Anthropocène ?

Les considérations antérieures nous permettent de préciser les pistes de questionnement que ce livre voudrait explorer. Ces pistes ont été proposées aux contributeurs et contributrices qui y ont répondu à leur manière.

3.1. Interdisciplinarité et perspective critique

La prise en compte multidimensionnelle de la crise écologique, de ses origines et conséquences, invite inévitablement à intensifier l'interdisciplinarité en vue d'une compréhension des problèmes dans leur globalité. Elle souligne l'importance de familiariser les étudiants avec une pensée complexe qui, sans renoncer à la rigueur et à la précision, cherche à faire dialoguer les résultats obtenus dans un cadre théorique et méthodologique précis, avec ceux d'une ou plusieurs autres disciplines. Cependant, le dialogue interdisciplinaire risque de manquer son but si l'ensemble des disciplines considérées n'est pas lui-même situé dans une perspective critique, à la fois historique et anthropologique.

Les disciplines scientifiques enseignées à l'université sont à situer dans l'histoire du développement des sociétés occidentales qui ont naturalisé un rapport à la nature basé sur la séparation hiérarchisée entre humains et non-humains, et sur l'exploitation de la nature envisagée comme pure ressource dans le cadre d'une économie orientée vers la croissance et le profit. Cette naturalisation a invisibilisé l'ontologie occidentale moderne : celle-ci est devenue non perceptible.

Or le monde n'est pas donné tel quel, à l'état brut, mais il est configuré dans des manières de penser, de voir, de sentir et de faire, propres à des collectivités. Ces manières sont donc diverses à la surface de la planète même si le récit occidental a voulu présenter sa manière à lui de « faire monde » comme un donné situé en deçà de toute critique possible. Or, il y a une diversité d'ontologies, comme le rappelle Arturo Escobar, qui ne se laissent pas réduire à des différences culturelles qui seraient traductibles les unes par les autres. L'ontologie est la science de l'être : toute société définit son être propre et celui du monde qui l'entoure en l'incarnant dans des pratiques. Escobar oppose à grands traits deux types d'ontologie : une ontologie moderne d'origine européenne, fondamentalement dualiste, individualiste et orientée vers le contrôle de la nature et la maximisation du profit. Face à ce type d'ontologie, Escobar oppose d'autres manières de faire monde : les ontologies relationnelles. Celles-ci obéissent au principe suivant : « Toutes les choses du monde sont faites d'entités qui ne préexistent pas aux relations qui les constituent » (Escobar 2018 : 75). Loin donc de reposer sur l'individu et le marché, elles s'appuient sur un maillage serré des rapports « avec l'ensemble du monde humain et non-humain » (Escobar, 2018 : 75). Dans les ontologies relationnelles, les territoires jouent un rôle-clé comme des « espaces-temps vitaux d'interrelation avec le monde naturel » (Escobar, 2018 : 77). La question de savoir s'il est vraiment possible de mettre à distance une ontologie occidentale moderne, au sein de l'université européenne, est posée. La pensée et les pratiques décoloniales, qui agitent l'espace public en Belgique notamment, en montrent toute l'actualité.

3.2. Vers une connaissance sensible

La prise en compte de la diversité des ontologies ne mène pas au relativisme (voir *supra*) mais à la nécessité de dépasser, assez tôt dans les apprentissages formels, un mode de conception du savoir et de la transmission redevable à une conception dualiste et instrumentale de la nature qu'il faut pouvoir mettre à distance. Pour envisager qu'une autre ontologie soit possible, il faut activer d'autres types de rapports au monde. Comme l'explique Baptiste Morizot, la crise écologique est en fait une crise de notre relation au vivant (Morizot, 2020). L'enseignement, de la maternelle au supérieur, devrait donc permettre de déployer la liaison intime entre des savoirs scientifiques (auxquels (se) former) et des compétences sensibles (à développer en interaction avec le milieu humain et non-humain), lesquelles devraient être animées par des savoirs existentiels auxquels (s') initier pour « se comprendre, se vivre et se sentir comme étant de la nature » (Pierron 2019 : 86) ³³.

Au cours des dernières décennies, des courants divers ont renouvelé l'approche pédagogique de l'enseignement supérieur : on songe ici à la pédagogie tête-corps-cœur développée au Campus de la transition (Renouard *et alii* 2021 : 37-81) dans le sillage de la pédagogie tête-main-cœur de Satish Kumar au Schumacher College. Comment cette pédagogie renouvelée peut-elle avoir une place à l'université ?

3.3. Nouveaux récits et pulsion utopique

De nombreux penseurs de l'éducation supérieure en Anthropocène ont insisté sur la nécessité de construire des représentations qui ébauchent des alternatives au modèle d'organisation économique, politique et social qui prévaut aujourd'hui. Ainsi, les utopies écologiques ³⁴ permettent-elles de mettre en scène de nouvelles manières de vivre la relation entre les êtres humains et avec la nature. La science-fiction est sans doute un laboratoire de choix pour élaborer des modèles qui tantôt prolongent et exacerbent l'ontologie occidentale moderne, tantôt s'en distinguent radicalement, le plus souvent en mettant en scène le choc des ontologies. L'imagination littéraire et artistique peut ainsi devenir un espace de création et de discussion d'alternatives au capitalocène. Du côté du monde réel, de nombreuses initiatives concrètes possèdent une dimension utopique. C'est le cas par exemple pour le Campus de la Transition à Forges, qui s'efforce de développer une « éco-justice des communs » (Renouard 2019 : 183-186). De manière plus générale, l'utopie sert de « boussole » (183) pour stimuler l'imagination, aiguïser le discernement, réorienter l'action. Dans cette perspective et en lien avec la pensée de H. Rosa, Wallenhorst en appelle à une pédagogie utopiste de la résonance (2019 : 142). Quoi qu'il en soit, la pulsion utopique demande à être activée et mise en avant pour contrebalancer sans naïveté les cris d'alarme des scientifiques. La dimension créative et fictionnelle peut-elle être utilisée comme outil heuristique dans toutes les formations universitaires ? De quelle manière et avec quel impact ? Comment la formation transdisciplinaire peut-elle mettre les étudiants en contact

³³ Voir aussi Renouard, C. *et alii.*, 2022 : 59-61.

³⁴ Ben De Bruyn, GRICE 2020 : « Éconarratologie ».

avec des utopies concrètes, afin de s'en inspirer pour mobiliser leurs compétences au service du changement social en vue de la Transition ?

3.4. Transdisciplinarité et coopération

Les utopies, qu'elles soient fictionnelles ou réelles, sont lestées d'un contenu politique généralement fort. Or, les habitus actuels des lecteurs/spectateurs semblent souvent liés à une conception individuelle et gratifiante au lieu d'activer le potentiel politique du récit utopique. Cette activation politique peut-elle être faite au sein de l'université ? Pour que ce soit effectivement le cas, sans doute faudra-t-il développer au minimum deux dimensions insuffisamment présentes aujourd'hui dans les pratiques académiques : la transdisciplinarité et la coopération. La dimension transdisciplinaire permet de lier l'enseignement et la recherche à l'université avec la production et la demande de savoirs en-dehors de l'université de la part d'acteurs sociaux engagés dans la Transition. La dimension de coopération dans l'apprentissage entre les étudiants, entre les professeurs et entre étudiants-professeurs devrait supplanter l'axe de la compétition qui est aujourd'hui dominant.³⁵ Le développement de ces deux dimensions, surtout la seconde, se heurte à un important verrou institutionnel puisque le principe compétitif anime l'université à tous les niveaux, que ce soit dans l'évaluation des enseignements, la sélection du personnel, l'évaluation des trajectoires de recherche, etc. Un répertoire de pratiques et de témoignages, tel que ce livre le déploie, permet de voir de façon concrète comment la compétitivité peut céder du terrain aux valeurs liées à la coopération horizontale.

3.5. Aimer nos étudiant·e·s en contexte d'Anthropocène ?

La conjonction d'une impossibilité de se représenter l'horizon de la Transition et la certitude d'une évolution négative à prévoir dans les années/décennies prochaines nous met face à une vérité dont nous ne savons que faire. Après avoir émergé dans le champ scientifique, cette vérité peine à s'harmoniser avec d'autres champs où s'élaborent également des vérités. C'est la question du nouveau « grand récit » de l'Anthropocène qui intriguait Larrère, citée en épigraphe de ce livre. Selon Alain Badiou, la tâche de la pensée serait de s'assurer de la compossibilité des vérités issues des champs non homologables entre eux que sont la science, l'art, la politique émancipatrice et l'amour. La profondeur d'une crise écologique sans précédent qui menace l'avenir non seulement des sociétés humaines mais de la vie même sur la planète Terre est une vérité qui nous traverse, nous divise et rend contradictoires les vérités issues d'autres champs. Ainsi en va-t-il de celui de l'amour. « Vous dites que vous aimez vos enfants plus que tout, mais vous détruisez leur futur devant leurs yeux », prononce avec rage Greta Thunberg lors de son fameux discours à l'ONU. La responsabilité des professeurs face à leurs étudiant·e·s englobe désormais leur futur avec une

³⁵ C'est en termes de compétitivité et de croissance qu'est formulée la politique de recherche au FNRS pour les années à venir, comme par exemple : « La création et la diffusion du savoir sont des atouts majeurs de compétitivité et de croissance tant au niveau économique que social. » https://www.frs-fnrs.be/docs/FRS_FNRS_PHARE_2025.pdf ».

acuité nouvelle, comme s'il s'agissait désormais de les aimer, c'est-à-dire préparer avec eux un avenir qui leur ouvre une vie porteuse de sens et de dignité. Dans cette perspective, il semble difficile d'exposer la situation factuelle de la biodiversité en chute libre, de l'acidification des océans ou de la financiarisation de l'économie en restant dans le registre purement descriptif, sans articuler ces vérités (scientifiques) avec celles qui émergent d'autres champs (amour, politique ou art).

3.6. L'urgence... de réfléchir ?

« Le temps presse, les menaces se font plus denses, la catastrophe est imminente. Passons à la réflexion ! » C'est par ces mots que commence l'un des derniers essais du philosophe et poète Jorge Riechmann.³⁶ L'auteur met en exergue la nécessité de réfléchir à l'impasse dans laquelle l'humanité se trouve en prenant le temps de l'analyse et de la distance. Mais le temps est, précisément, ce qui nous manque. Les événements extrêmes se multiplient en même temps que la biodiversité s'effondre et que le franchissement des limites planétaires nous expose à des basculements de l'équilibre du système-Terre aux effets irréversibles et impossibles à prévoir.

Plusieurs experts évaluent à dix ans le délai disponible pour éviter la catastrophe d'une planète-étuve aux écosystèmes si endommagés qu'ils seraient désormais incapables de se régénérer. Il nous reste dix ans... Dix ans : autant dire un clignement d'œil au regard des temps longs auxquels nous confrontent les ères géologiques définies par « la sous-commission du quaternaire ». C'est aussi un clignement d'œil au regard des repères intergénérationnels. Les agriculteurs de l'Entre-deux-Guerres ont encore vécu comme leurs propres aïeux ou quasi : cultivant la terre sans tracteur ni engrais chimiques. Après la Seconde Guerre mondiale, la révolution verte et la Grande Accélération de la seconde moitié du XX^e siècle ont transformé le monde d'une façon à peine concevable. La transformation accélérée des sept dernières décennies a mis à mal, elle aussi, une conception homogène du temps.

Comme l'a défendu Ricœur dans une trilogie célèbre (*Temps et récit*), c'est toujours par le récit que les êtres humains ont réussi à articuler la pluralité des temporalités (celles d'un cycle annuel, d'une vie humaine, d'une civilisation, d'une ère géologique) et la question de l'identité, qui est celle d'une responsabilité. C'est peut-être au récit qu'il conviendrait de revenir, un récit qui conjugue le « je » et le « nous » pour tenter de retrouver une assise incarnée à partir de laquelle enraciner et consolider un levier de transition à l'université. C'est dans ce contexte que la notion d'écobiographie a paru particulièrement pertinente.

4. Écobiographie

Le philosophe Jean-Philippe Pierron, dans son ouvrage *Je est un nous* (Acte sud, 2021a), nous invite à relire notre histoire en intégrant à notre biographie la présence constitutive d'un *oikos*, d'un rapport à la nature qui nous traverse et nous constitue.

³⁶ *Informe a la subcomisión del cuaternario* (Árdora, 2021: 57). Nous traduisons.

Elle (l'écobiographie) est une forme d'écriture (*graphein*) de soi et une histoire de vie (*bios*) au sein de laquelle chacun tente d'élucider ce qui le fait être soi, explicitant ses obstinations durables qui ont fini par faire d'une vie sa vie. La dimension de l'éco (*oikos*), dans l'écobiographie, est moins évidente a priori. Elle est pourtant très banale. Elle suggère que pas une existence humaine ne fait exception au fait que, dans sa vie, pour chercher à préciser un peu mieux qui elle est, elle doit faire le détour par l'expérience d'une altérité écologique et d'une extériorité qui vienne la susciter. Il y a de l'*oikos* dans le *bios*. Il y a de l'autre dans le soi, avec lequel le soi travaille à se comprendre (Pierron 2021b : 45).

Le présent volume a pris pour fil rouge le dispositif écobiographique afin d'ouvrir un espace de résonance au cœur d'un partage d'expériences d'enseignement et de recherche d'enseignant·e·s-chercheur·e·s lié.e.s au GRICE. Plus qu'une compilation de constats, l'ambition de cet ouvrage est donc, via le recours à l'écobiographie, de compléter les expertises par le récit d'expériences subjectives de la crise, ouvrant le champ aux questionnements individuels des chercheur·e·s. Chaque contributeur·rice de cet ouvrage³⁷ a donc été invité·e à entamer son texte par un récit à la première personne relatant la genèse de sa prise de conscience de la crise écologique et comment celle-ci a pu influencer sur certains choix déterminants dans sa vie professionnelle. La deuxième partie de chaque texte propose un retour sur des pratiques d'enseignement et des trajectoires de recherche, ainsi qu'une tentative d'imaginer l'université à l'horizon 2050. À la lecture de l'ouvrage, il sera frappant de constater comment des moments d'ébranlement de la conscience écologique, soit très lents, soit plus abrupts, soit précoces, soit récents, sont à la source d'un renouvellement d'une manière de vivre et de faire vivre l'université. L'un des espoirs du présent livre est ainsi, par une plongée subjective et un partage d'expériences, de sortir du solipsisme dans lequel les enseignant·e·s-chercheur·e·s enferment leur inquiétude face au monde qui vient et auquel ils et elles doivent préparer leurs étudiant·e·s. Nous espérons, au contraire, que ces quelques exemples seront porteurs d'inspiration pour tous ceux et celles qui cherchent à ajuster, transformer ou complètement réinventer leurs activités d'enseignement et de recherche en contexte d'Anthropocène.

Bibliographie citée

- Berque, Augustin. (1996). *Être humain sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*. Paris : Gallimard.
- Bourg, Dominique et Bouleau, Nicolas. (2022). *Science et prudence. Du réductionnisme et autres erreurs par gros temps écologique*. Paris : PUF.
- Escobar, Arturo. (2018). *Sentir-penser avec la Terre : l'écologie au-delà de l'Occident*. Paris : Seuil.
- Feltz, Bernard. (2014). *La science et le vivant*. Bruxelles : De Boeck.
- Hétier, Renaud. (2020). Éduquer, c'est déjà lutter. *Télémaque*, 2-58.113-126.
- Hösle, Vittorio. (2011). *Philosophie de la crise écologique*. Paris : Payot.

³⁷ Les contributions sont présentées par ordre alphabétique du nom des auteur·rices.

- Larrère, Catherine. (2015). Anthropocène : le nouveau grand récit. *Esprit*, n°14.
- Luyckx, Charlotte. (2020). *Écophilosophie. Racines et enjeux philosophiques de la crise écologique*. Louvain-la-Neuve : Académia.
- Luyckx, Charlotte. (2020). L'écologie intégrale : relier les approches, intégrer les enjeux, tisser une vision. *La pensée écologique*, PUF.
- Morizot, Baptiste (2020). *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Acte Sud.
- Morin Edgar. (1999). *Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Seuil.
- Pierron, Jean-Philippe, Wallenhorst, Nathanaël. (2019), *Eduquer en Anthropocène*. Lormont : Le bord de l'eau.
- Pierron, Jean-Philippe. (2019). L'Anthropocène : un cadre interprétatif pour le geste d'éduquer ? in Pierron, J. Ph., Wallenhorst. *Éduquer en Anthropocène*. Lormont : Le bord de l'eau. 75-87.
- Pierron, Jean-Philippe. (2020). Éduquer, c'est déjà lutter. *Télémaque*. 2-58.
- Pierron, Jean Philippe. (2021a). *Je est un nous*. Arles : Acte Sud.
- Pierron Jean-Philippe. (2021b). Écobiographie et écospiritualité, S.E.R. *Études* 2021b/11 Novembre.
- Raworth, Kate. (2018). *La théorie du donut : l'économie de demain en 7 principes*. Paris : Plon.
- Renouard, Cécile, Beau, Remy. Goupil, C. (Collectif FORTES) (eds). (2020). *Manuel de la grande transition*. Paris : Les Liens qui libèrent.
- Renouard, Cécile et alii (2022). *Pédagogie de la transition*. Paris : Les liens qui libèrent, 2022.
- Renouard, Cécile. (2019). Une éducation supérieure radicale et non marginale ? L'expérience naissante du campus de la transition, in Pierron, J. Ph., Wallenhorst, *Éduquer en Anthropocène*. Lormont : Le bord de l'eau. 175-191.
- Riechmann, Jorge. (2021). *Informe a la subcomisión del cuaternario*. Madrid : Árdora, 2021.
- Rockström, Johan et alii (2009). A safe operating space for humanity. *Nature*, 23 septembre.
- Wallenhorst, Nathanaël. (2019). Critique, utopie et résistance : trois fonctions d'une pédagogie de la résonance en Anthropocène. In Pierron, J. Ph., Wallenhorst, *Éduquer en Anthropocène*. Lormont : Le bord de l'eau. 23-36.

Autres ressources :

Le site du GRICE : <https://sites.uclouvain.be/grice/activites/>

Les quatre « Appels »

- Appel de Heidelberg : Texte de l'appel retranscrit par « Global Chance » :

< <http://www.global-chance.org/IMG/pdf/GC1p24.pdf> >

- Tribune collective, « Nous, scientifiques, ferons aussi la grève scolaire du 15 mars », le monde, 20 février 2019 : <lemonde.fr>
- Appel à déserteur des diplômés d'AgroParisTech :
<<https://youtu.be/SUOVOC2Kd50>>
- Charte pour un enseignement à la hauteur de l'urgence climatique :
<<https://charteenseignantsecologie.be>>



© 2018 – Anne Van Rampelbergh - **"Totem"** - Linogravure - 32,5 x 50 cm

Écobiographie : un plongeon en trois temps

Véronique Bragard

Retrouver comment j'ai basculé, faire émerger les images et les émotions qui m'ont menée à une prise de conscience de ma place dans un écosystème qui se fracasse n'a pas été facile. Cela a été un exercice à la fois apaisant, car en regardant mon parcours, j'ai pu en mesurer les distances accomplies, mais terrifiant aussi par les émotions et les peurs qu'il a fait remonter. J'ai cherché des images, des sensations, des senteurs, des souvenirs de cette prise de conscience écologique qui s'étend en longueur dans le temps et en profondeur dans mes liens au vivant, aux autres, aux rituels oubliés. Je pense que beaucoup de ces discernements proviennent de mes lectures et cela continuera sans doute de la sorte. Un peu normal pour une littéraire.

Premier temps : le temps du vide



Une route d'arbres morts, de cendres et de vide. C'est l'image qui me vient à l'esprit pour comprendre comment j'ai basculé. En témoigne cette photo, c'est en 2005 alors que je suis en séjour postdoctoral en Californie. Tandis que nous découvrons la région en touristes avec nos enfants encore bien jeunes, nous traversons les forêts du grand canyon dévastées par le feu. Des kilomètres gris de troncs morts sans plus aucune plante, aucune vie, aucun vert, aucun vivant.

Quelques mois plus tard, je retrouve ces arbres de cendre dans le roman *La route* (2006) de Cormac McCarthy, un roman qui continue de me provoquer des cauchemars tout en m'inspirant. Considéré comme un ouvrage qui peut changer le monde, il reste également celui qui fascine les étudiant·e·s par la profondeur de sa réflexion philosophique et sa force pour contrer l'absurde. Un homme et un enfant titubent en quête de bribes de nourriture tout en

tendant de conserver la parole et la diversité lexicale dont les référents ont péri dans la catastrophe. Si ceux-ci tendent à disparaître dans le silence des cendres, les sens des personnages s'éveillent et cherchent quelque réconfort au creux de ce paysage sombre et silencieux. Le sol est froid et plus rien n'y pousse. Les arbres tombent et crient, d'autres humains les attaquent. Leur seule demeure est devenue ce caddie qu'ils poussent en quête des origines du monde qui pourrait se révéler dans ses ruines. C'est en mettant au lit son très jeune fils que le romancier Cormac McCarthy a commencé à écrire cet ouvrage. Quel avenir son fils allait-il connaître ? Qu'est-ce qui fait notre spécificité humaine ? Serait-ce l'éthique qui veut que nous ne mangions pas les autres, que nous ayons le pouvoir de maîtriser nos pulsions liées à la faim ou à la colère ? Roman de l'apocalypse naturelle et culturelle, de l'extinction de l'espèce humaine qui est devenue aujourd'hui plus probable que fictionnelle, *La Route* engendre en moi la sidération mais aussi une aspiration à un engagement collectif et profond. Il me ramène aux limites de nos manières d'habiter la terre et au sens que nous pouvons donner à notre passage sur celle-ci.

Enseigner ce roman change alors mes cours et surtout mon approche de la littérature américaine. Après la route aventurière de Jack London et la route 66 de Kerouac, vient cette route dévastée, dépourvue de tout espoir de résilience. Je me mets à enseigner ce roman en variant les approches pédagogiques : à partir de couvertures du livre, de moments clés du roman, des représentations de l'environnement, du langage poétique et utopique de l'auteur, des questions philosophiques qui l'habitent. Chaque fois, les débats et questionnements des étudiant·e·s restent passionnants, profonds, même si le roman est un des plus durs que j'aie jamais lu. La force de sa poésie, sa trame en pèlerinage, ses échos bibliques, ses figures de style et son rythme beckettien en font un ouvrage à la fois de l'éco-dépression et de son dépassement. C'est le rituel qui sauve les personnages et apaise leur esprit : celui qui veut qu'ils continuent de se parler, de se souvenir, celui des histoires lues le soir, du rythme de la marche toujours recommencée, des cheveux lavés le soir sur leur bâche, de l'observation cherchant à contempler ce qui reste.

C'est dans la forme que je découvre la force et la résilience de l'écriture de McCarthy, le pouvoir de la littérature de me reconnecter au monde, avec ses oxymores, son rythme, l'infinie répétition avec une légère différence. Paradoxe que ce texte qui dit le monde mieux qu'il ne peut le sauver car il est trop tard. Aujourd'hui, je ne crains plus de parler aux étudiant·e·s de la fin de l'espèce humaine. Mais je leur explique que, comme la conscience de notre propre mort, la conscience de notre possible disparition en tant qu'espèce nous ouvre à de nouveaux possibles : que voulons-nous devenir en tant qu'humains ? Comment pouvons-nous être bons au monde, aux autres et à nous-mêmes ? Comment pouvons-nous réveiller ce qui nous caractérise, non pas cette connaissance que nous poursuivons de manière obsédée sans but, mais la parole créative et la conscience éthique, qui sont autant de voies vers une vie durable pour défendre l'habitabilité de la Terre ?

Et puis il y a à cette époque notre premier bilan carbone en famille, la réalisation que notre manière de vivre n'est pas soutenable. Encouragés par les questions de nos enfants, nous tentons de changer nos habitudes, une à la fois, geste par geste. S'imposer des limites, changer nos alimentations, se remettre à marcher ou pédaler deviennent des défis quotidiens

qui nous demandent beaucoup d'organisation, de temps et d'efforts. Prendre soin du monde parce que je sais qu'il prendra soin de moi.

Deuxième temps : glaner des utopies

Philippe Van Parijs me demande en 2016 de donner un cours sur les utopies dans le cadre de l'anniversaire d'*Utopia* de Thomas More. Je suis novice et perdue mais je risque une petite présentation. Et puis doucement, je réalise que les utopies/dystopies hantent la littérature du 20^e siècle : non seulement dans l'histoire avec les utopies nazie et communistes qui échouent en s'imposant, mais aussi dans les utopies féministes de Gilman (Herland) et les mondes utopiques des années 1960. *Island* de Aldous Huxley et *Ecotopia* de Callenbach sont deux textes qui sont remplis d'idées pratiques et politiques pour nous éduquer au sens des limites : restreindre l'héritage, les salaires les plus élevés, prendre en compte des coûts environnementaux et sociaux, créer des jardins et des habitats partagés, mettre en place une allocation universelle, un service civil agricole... Pas de solutionnisme non plus, c'est toute la population, ou presque, qui doit être imprégnée d'une culture du changement. Animée d'une envie de rêver avec les étudiant·e·s, je me mets à enseigner ces textes pour débattre des manières de changer notre façon d'organiser nos sociétés. Parallèlement, je ressens le besoin de convoquer d'autres disciplines et d'autres concepts pour approcher le texte littéraire par d'autres biais. Je me remets sur les bancs de l'école en suivant un cours sur les communs en urbanisme et les approches plus anthropologiques de l'épistème décoloniale.³⁸ Mobiliser de nouveaux angles d'approche me permet de relire ces textes autrement et de les ouvrir à d'autres interprétations et interactions.

Enfin, parce que Thomas More échoue en oubliant ironiquement la créativité dans son utopie bien ordonnée à l'extrême, j'opte pour des travaux créatifs. Pour stimuler l'inventivité et l'esprit critique des étudiant·e·s, je leur propose chaque année de se consacrer à un essai personnel impliquant un travail de terrain (repérer des lieux de transition sur le campus et les relier aux romans lus), de décentrement (réécrire un passage de roman d'un autre point de vue) et la possibilité d'exprimer leurs idées de manière artistique (livre, bande dessinée, peinture, collages). L'écoute des autres, l'imagination qui les rend présent·e·s à eux-mêmes sont autant de formes d'utopies qui peuvent les aider à se mettre en changement et créer ce que j'appelle, non sans ironie, un « développement collectif ».

Plus ou moins en même temps vient le temps du glanage : deux femmes qui entrent dans les forêts avec la danse, l'écriture et la connaissance des plantes comestibles. C'est à un nouvel art de vivre minimaliste, une reconnexion à une forêt nourricière que m'invite la lecture du roman de l'Américaine Jean Hegland *Dans la forêt* (Gallmeister, 1996). J'ai lu celui-ci alors que je cuisinais dans une coopérative avec une amie qui s'intéresse de près aux plantes de chez nous. Ce beau mélange culinaire m'inspirera et me donnera envie d'enseigner ce texte d'une simplicité stylistique parfois critiquée et pourtant d'une sobriété formelle qui nous rappelle l'humilité de l'œuvre d'Ernaux primée alors que j'écris ce texte. C'est surtout

³⁸ Un merci immense ici à ces collègues qui m'ont accueillie dans leur cours : Roselyne de Lestrangé, Mzoued Annis, Chloé Salembier, Emmanuelle Piccoli, Aymar Bisoska, Ben De Bruyn, entre autres.

un ouvrage qui renoue avec la sagesse et les connaissances botaniques amérindiennes puisque Hegland a étudié et essayé les recettes des peuples indigènes qu'elle cite dans son ouvrage.

Pendant le covid, afin de partager nos interprétations mais aussi nos expériences de la vie en confinement, je propose aux étudiant·e·s de mon cours de co-écrire un article sur ce roman. Après de nombreux échanges à travers un document partagé, cet article est publié dans la *Revue nouvelle*. Je découvre, avec ce travail collectif, combien les étudiant·e·s peuvent écrire autrement qu'avec la méthode rationnelle académique et qu'il·elle·s ont besoin de comprendre leur ressenti pour analyser ce qui les entoure. L'interprétation du monde commence sans doute par cela : observer nos émotions et manières de faire lien. Je fais circuler des plantes comestibles (lamier, fenouil sauvage, menthe...) décrites dans le roman. Quelle n'est pas ma surprise de voir la curiosité et les connaissances de beaucoup d'étudiant·e·s. Le tournant sensoriel actuel me demande de traduire le monde et de m'y relier avec d'autres langages, tout en redécouvrant ce qui fait la spécificité de ma parole humaine. Comme l'observe Stefano Boni dans *Homo confort*, « nous ne touchons quasiment plus que des surfaces artificielles » (70). Je réalise combien toucher, sentir, entendre, rapprocher les corps du vivant doit revenir au centre de nos rencontres d'enseignement.

L'imaginaire nous donne de l'élan, la poésie fait résonner en moi la contemplation, ce que Spinoza et Morizot appellent la joie et sa puissance d'agir. Je réalise cependant que cette joie reste dans l'ordre du discours et que celui-ci doit nourrir l'action politique et sociale. C'est à ce moment que je fais mes premiers pas en politique et que j'entre dans les cellules dédiées au développement durable de notre institution. La montagne est immense, la route truffée d'obstacles et je désespère souvent de voir la lenteur avec laquelle s'opèrent des changements comme la simple mise en place, ou la réparation, de fontaines à eau. Il y a des moments où je sens que ma colère est à ras bord. Je baisse les bras mais la force et les encouragements des autres, de celui avec qui je partage ma vie, me maintiennent en engagement.

Troisième temps : celui du doute, de la résonance ou comment nourrir mon cerveau autrement

Même si j'ai toujours senti le pouvoir de la littérature d'anticiper, de révéler par le grossissement, les problématiques du monde, d'élargir nos modes de pensée, je tombe dans un moment de vide avec le covid. Les textes que j'enseignais m'apparaissent alors comme paralysants, abstraits, trop documentaires, voire déprimants, surtout quand il s'agit de parler de crise climatique après la crise sanitaire. Je réalise que les ouvrages qui m'inspirent profondément sont ceux qui me reconnectent à mes sens, à de nouvelles manières d'être vivante. Je plonge alors dans les ouvrages de Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, que nous discutons avec ami·e·s et collègues. C'est le texte *Accélération et aliénation* de Hartmut Rosa qui change l'objet d'un autre de mes cours. Comment la littérature peut-elle aider les étudiants à ralentir dans ce monde d'accélération qui les emporte hors-sol ? Inspirée par les lectures de Hartmut Rosa puis de Sébastien Bohler, invité à notre séminaire GRICE³⁹ pour expliquer comment notre cerveau humain nous rend dépendants et en prise avec la

³⁹ Sébastien Bohler, GRICE 2022 – « Le Bug humain ».

consommation matérielle, je tente d'observer ce qui me met en résonance. Je crée alors un nouveau cours sur les mobilités douces et les formes de résonance par la sensorialité dans le texte littéraire : la marche, l'itinérance, le bain sauvage, le nomadisme approchés par des écritures qui aident à ralentir et se reconnecter. Souvent, la prose poétique devient autant de possibilités de se relier autrement et plus intensément, de ralentir et penser la sobriété par la texture du langage. Pas besoin de partir au bout du monde, de marcher en montagne, pour ressentir ses effets. Nous avons depuis longtemps cette capacité de nous projeter, d'imaginer, de nous nourrir de mots et d'histoires. Dans un monde où le langage a acquis une dimension essentiellement fonctionnelle, retourner à sa capacité poétique d'éveiller à l'émerveillement d'être vivant, m'a permis de tisser d'autres liens avec les étudiant·e·s.

Quels rituels, quelles sensations, éclosions, la littérature nous donne-t-elle à inspirer/expirer pour faire face à l'appauvrissement de nos sens et langages ? Comment les mots écrits et répétés dans nos esprits nous aident-ils à ralentir et à nous reconnecter aux lieux, aux choses ? Ce nouveau cours m'amène à parcourir la géographie de Louvain-la-Neuve, ses caches de transition, de biodiversité, son lac et ses bois avec les étudiant·e·s. Ensemble, nous marchons et analysons le pouvoir des herbes et des troncs à engendrer de nouvelles méthodologies/démarches/hypothèses. Les étudiant·e·s présentent leurs travaux sur un morceau de bois, assis sur les abords du lac et dans le quartier de la Baraque dont certain·e·s habitant·e·s nous font découvrir leurs manières alternatives d'habiter l'espace et un vieux camion. Sous les rayons du soleil, les pieds qui nous chatouillent, les mains qui caressent les écorces, l'ouïe qui écoute les pas sur le désordre et l'immensité de la terre, nos rythmes de respiration, les textes lus à haute voix, nous apprivoisons une bienveillance autre, une attention collective qui, je l'espère, augmentera en eux·elles le sentiment du pouvoir d'agir.

À l'image des textes apocalyptiques où les personnages appréhendent les origines du monde dans ses ruines, les crises autour de moi et en moi me ramènent au sens profond de la parole et de la littérature, ses fonctions de projection, d'anticipation, d'immersion, mais aussi ses possibles : sa force d'apaisement, de reconnexion, de résonance, de ralentissement, d'élargissement de nos manières de cultiver notre sensibilité au beau et notre ouverture à l'illimité.⁴⁰ La résonance, nous dit Rosa, est cette force de la relation qui nous met en lien avec le monde dans une co-vibration qui nous aide à ralentir. Nous ne pouvons pas contrôler la résonance, qui « n'est pas un état émotionnel mais un mode relationnel » (Rosa, 2021:262), qui nous transforme si nous nous permettons d'être affectés par de nouvelles relations au monde.

L'art pour s'émouvoir et se mouvoir. Il y a ainsi tout ce que ces textes mettent en mouvement et émerveillement : les recettes aux légumes de saison qui me demandent du temps, les rencontres dans les magasins de proximité, les bains sur les plages du coin, les coups de pédales quotidiens qui me donnent la température extérieure, me reconnectent aux saisons et à l'effort, les semis entre amis, le groupe de chant du dimanche et la coopérative Quatre-Quarts, les débats et rencontres que ces questions engendrent, les collègues du GRICE qui deviennent moteurs de nombreux débats et initiatives de transition. Mais il y a aussi cette

⁴⁰ Voir l'article de Jean-Marc Lamarre (2020).

lutte incessante qui me ronge : celle contre le capitalisme vert et intrusif, ces récits toxiques qui envahissent les écrans et même les interstices de nos institutions. Il y a ces vols en avion et les blessures des coups de tronçonneuses qui me donnent mal à la terre. Il y a aussi ces moments de tension avec mes proches car il est parfois difficile d'accommoder des modes de vie et de pensée qui sont trop différents ou qui me rendent trop éco-anxieuse. Me revient aussi souvent à l'esprit cette image de cet été : une vingtaine de brebis assoiffées sous la canicule entassées dans les quelques mètres carrés d'ombre de la seule barrière de leur enclos. Nous faisons comme elles, nous nous mettons à l'abri alors que le désert avance, que les migrants fuient, que les agriculteurs désespèrent.

Ce troisième temps, le temps de la marche et de la poésie vers plus d'émerveillement, de liens, de solidarités m'amènera à participer à un colloque à Amsterdam sur la marche comme pratique d'observation. Cette dernière m'amène à repenser mes manières de fonctionner et de faire de la recherche. La marche impose un ralentissement, l'observation fine, l'improvisation face au désordre, l'effort physique et moral. Je sens que d'autres pistes de recherche s'ouvrent à moi mais que j'ai besoin d'un temps de transition. Car la transition n'est pas que ce moment d'après les énergies fossiles. La transition écologique est surtout une transition humaine, un devenir profond qui se questionne, me questionne chaque jour. Je ne sais pas encore où me porteront mes jambes mais je sens qu'elles ont la bougeotte.

Bibliographie citée

- Boni, Stefano. (2019). *Homo Comfort*. Paris : L'échappée.
- Hegland, Jean. (1996). *Dans la Forêt*. Paris : Gallmeister.
- Lamarre, Jean-Marc. (2020). *Éduquer au sens des limites et de l'illimité à l'ère de l'Anthropocène*. *Le Télémaque*. 58. 103-112.
- Morizot, Baptiste. (2020). *Manières d'être vivant*. Arles : Actes Sud.
- Rosa, Harmut. (2012). *Accélération et Aliénation*. Paris : La Découverte.
- (2021). *Résonance*. Paris : La Découverte.

Valeur, signes, nature, engagement

Notes de voyage entre communication et transition

Andrea Catellani

Ce court texte combine une composante narrative écobigraphique avec quelques notes plus focalisées sur la contribution possible à la transition écologique dans mon domaine de recherche, celui de l'analyse des discours, des images et de la communication.

Notes écobigraphiques : nature, esprit, communication

Au début de mon écobigraphie, se trouve une maison dans les Apennins, en Italie, la « Vignola », où j'ai passé tous mes étés jusqu'à mon départ pour la Belgique, à la fin des années 2000. Cette maison a été le lieu d'une « socialisation » avec la nature lumineuse et verdoyante des collines de l'Italie du Nord, les bois, les feuilles traversées de lumière, les animaux de la ferme voisine, les après-midis silencieux. La joie de voir la profusion de la vie est restée en moi comme un sourire originel. Sans oublier la lumineuse et tiède mer ligure, les plages, les parfums des plantes méditerranéennes.

Cette expérience s'est unie à la découverte de la spiritualité franciscaine (liée à saint François d'Assise) lors des rencontres et des camps avec l'association de la Jeunesse Franciscaine : l'esprit de la louange pour toute la création, les vivants comme révélation du mystère de Dieu créateur et aimant (« Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures »). Aussi, sans doute, quelques pages d'autres auteurs et notamment du jésuite Teilhard de Chardin, qui a marqué quelques étapes de ma recherche de sens et de cohérence entre foi chrétienne, savoirs scientifiques et expérience de l'être au monde : la vision d'une évolution qui est lieu de création, une vision unifiée, raisonnable, attrayante, d'un univers qui est en Dieu (langage de Dieu) et qu'on peut lire et habiter rationnellement et scientifiquement ; inspiration retrouvée à l'époque des études, dans la dialectique avec les propositions athées, à la recherche d'un chemin de sens qui unisse univers, esprit, science et foi - un chemin qui continue.

La crise, la possibilité d'une fin malheureuse de mon monde, de la nature, a traversé mon esprit, sans doute, par exemple lors du visionnage de quelques films : je pense à *La planète des singes* (1968), et *Soleil vert* (1973), traces impressionnantes mais encore marginales dans mon âme de la possible crise globale d'un monde encore pensé comme assez stable, dans une vision au fond assez positive mais sans doute peu approfondie de l'écologie, et avec un niveau très limité d'intégration avec mon parcours de formation (études en science de la communication, puis thèse en sémiotique) et avec ma vie.

Le début du travail comme chargé de cours en 2009 à l'UCLouvain a marqué une étape. Après une période plutôt dédiée aux analyses de discours et images liées à la spiritualité

(pendant ma formation doctorale en Italie, entre 2003 et 2006, et puis la recherche postdoctorale dans le groupe GEMCA, UCLouvain), je devais choisir un sujet en lien avec l'analyse de la communication des organisations contemporaines. Je travaillais à l'époque avec le professeur Thierry Libaert, spécialiste de la communication environnementale (entre autres). Le choix se porta plutôt naturellement sur l'analyse des discours en lien avec l'environnement : par exemple, les discours de critique des entreprises par les associations (comme le Prix Pinocchio, décerné en France par les Amis de la Terre), le discours de louange des bienfaits des entreprises dans la communication institutionnelle (corporate), les discours promotionnels du nucléaire comme énergie bas carbone, l'utilisation de la parodie dans les campagnes de Greenpeace, etc. Un choix donc, fruit d'une rencontre entre opportunité professionnelle, compétences scientifiques (mon approche sémiotique, analyse du texte et des images) et valeurs (comment développer une approche éthique dans le domaine des « relations publiques » et de la communication stratégique).

Je me rappelle, en cette période, le contact avec les recherches de l'historienne des sciences américaine Naomi Oreskes, invitée pour une tournée de conférences en Belgique à l'occasion de la publication et de la traduction en français de son ouvrage sur les « stratégies du doute » adoptées pour le tabac et contre la prise de conscience du changement climatique, aux États-Unis (*Les marchands de doute*, 2010 pour la version anglaise et 2012 pour la traduction française). Sa conférence et puis la lecture de son ouvrage ont marqué la découverte du monde des tensions, des polémiques, des conflits autour de l'environnement et de la nature, du « mal environnemental » (en théologie catholique, on parlerait de péché environnemental). Et l'apparition donc de la nécessité de prendre position, une nouvelle possibilité d'engagement comme enseignant-chercheur. Le fait de côtoyer des illustres collègues experts et engagés (comme le climatologue Jean-Pascal van Ypersele) a commencé à avoir une influence sur mon parcours. En parallèle, j'ai continué mon activité scientifique, avec les cours et les analyses sur les discours à propos d'éthique, d'environnement, sur les prises de parole des entreprises ou des banques concernant leur engagement, de plus en plus en collaboration avec des collègues, notamment françaises (comme Amaia Errecart et Céline Pascual Espuny).

Les années 2010 ont donc été marquées par ce que j'appellerais mon entrée dans l'histoire écologique de mon époque : les COP et notamment la COP 21, la publication de l'encyclique *Laudato Si'* du pape François en 2015, la prise de conscience de l'immensité de la crise écologique, quelques livres de « collapsologues », les marches pour le climat, les témoignages de tant de savants comme Bruno Latour, le philosophe Dominique Bourg, le professeur de sciences de la communication américain Robert Cox, les théologiens Martin Kopp et Fabien Revol, jusqu'à des personnalités plus proches comme Olivier de Schutter et Jean-Pascal van Ypersele, et la participation aux activités du groupe GRICE. Le monde tel que je le vis et l'habite est en mouvement, et en danger aussi, sur le plan politique et social mais aussi sur le versant climatique et écologique.

Oui, j'ai été touché par les « émotions écologiques », l'éco-anxiété (pour mes filles, aussi, nées en ces années, et qui devront vivre en ce siècle de dérèglement et de menaces), la « solastalgie » pour ce qui se perd. Ce qui était un phénomène hors de moi est devenu une partie de moi et de mon vécu, le voile est tombé, je suis aussi « face à Gaïa » (sans paganisme,

mais avec inquiétude). J'ai découvert la nécessité de commencer à réduire mon train de vie, à affranchir une partie au moins de mes « esclaves énergétiques », pour reprendre l'expression de Jean-Marc Jancovici. En commençant par l'achat de produits biologiques (pour des raisons de santé aussi), pour impliquer aussi, progressivement, un effort sur les autres achats, l'alimentation (une diminution de la viande, une attraction pour le végétalianisme), le chauffage, la plantation d'arbres (mais le jardin est trop petit...), le soutien aux associations engagées. Avec beaucoup d'incohérences, évidemment. Pour arriver à un point délicat et symptomatique, celui des voyages en avion. Le système de carrière (et le plaisir du métier) d'enseignant-chercheur est aujourd'hui lié à la mobilité, comme dans d'autres secteurs de la société (au moins, dans le cas des élites « mobiles » qui sont « partout », et contrairement à ceux, nombreux, qui sont forcés d'être seulement « quelque part », pour le dire avec Zygmunt Bauman). Mais désormais l'impact écologique de ces voyages pour participer à des colloques aux quatre coins du monde est dévoilé : une *a-letheia* écologique qui m'a conduit au « flygskam » (la honte de voler), et au désir de changer aussi de ce point de vue, malgré les incohérences et les petits compromis.

Anxiété, angoisse parfois, pour cette course d'un système qui semble impossible à dévier, auquel je participe. En parallèle, la recherche de pistes de sens, en philosophie (comme chez Dominique Bourg), à travers mon travail (voir infra), mais notamment dans le christianisme. Avec le contact, l'écoute, parfois quelques lectures (trop limitées) ou rencontres avec des auteurs comme Fabien Revol (théologien catholique), Martin Kopp (théologien réformé), et plus récemment l'orthodoxe Michel Maxime Egger, mais aussi beaucoup de podcasts, émissions et échanges avec les amis de la Communauté de vie chrétienne (cvx). Un travail, aussi, spirituel, pour organiser ma vision du monde en intégrant la crise écologique dans une perspective où l'univers est ouvert sur la miséricorde créatrice de Dieu. Espérance comme vertu des temps de crise, donc, espérance pour agir et pas pour se soulager à peu de frais. En sachant que la consolation est aussi une condition importante, parce que son contraire, la « désolation » (au sens de saint Ignace de Loyola, comme « dépression spirituelle » et lourdeur qui atterre) n'est pas le bon chemin de discernement, ne porte pas à la « conversion écologique » – ni à aucune conversion tout court. La recherche de l'attitude juste, ajustée, est le côté lumineux d'une vie, la mienne, qui est aussi lourdeur, incohérence et inertie.

Recherche et engagement : quelques étapes

Dans ce panorama en évolution, mon métier est évidemment aussi sous pression, en transition, par tâtonnements et par touches successives. Il faut souligner que je travaille dans un domaine, la recherche et l'enseignement, et dans une institution, l'UCLouvain, qui me permettent d'imaginer avec les collègues (dans cette étrange république qu'est l'université) des formes d'expression de mes « valeurs » qui soient en même temps une composante de mon chemin personnel et une contribution (très modeste évidemment) au savoir – en cherchant à aller du compromis confortable et un peu hypocrite à une forme de réel engagement.

Le focus de mes recherches, depuis 2009 dédiées prioritairement à l'analyse des discours des organisations sur la responsabilité, les valeurs et l'environnement, s'est porté récemment

plus clairement sur l'analyse de la communication environnementale, c'est-à-dire sur l'analyse de tous les cas où la relation entre humain et « nature » apparaît dans des formes de communication, d'échange de messages. Je suis en ce sens un des membres fondateurs de l'International Environmental Communication Association (IECA), en 2011.

Avec une collègue française, Céline Pascual (Université d'Aix-Marseille), j'ai constitué en 2019 le groupe de recherche interuniversitaire « Communication, environnement, science et société » (GER CESS), au sein de la SFSIC (la Société française des sciences de l'information et de la communication), pour permettre aux chercheurs et chercheuses français·e·s (mais aussi francophones, en Belgique et Canada par exemple) actifs dans l'analyse de la communication environnementale, de se retrouver, d'échanger et de visibiliser davantage leurs recherches (<https://comenvironnement.hypotheses.org/>). Le groupe dispose d'une collection sur HAL, d'une chaîne Youtube et d'une série auprès de la maison d'édition ISTE, et organise un colloque scientifique par an (en 2022, c'était une pré-conférence dédiée au thème de la communication autour du vivant, et notamment des plantes, après un colloque sur les aspects communicationnels des transitions énergétique et écologique en 2021).

Après quelques tentatives, j'ai obtenu avec quelques collègues (en Belgique, en France et en Norvège) un financement du réseau européen JPI Climate (<https://jpi-climate.eu/>) pour développer des recherches sur les obstacles à l'engagement contre le changement climatique (projet 2o2cm, « Overcoming obstacles and disincentives to climate change mitigation », <https://change4climate.eu/>). Ce projet interdisciplinaire (2020-2024) vise à unir les forces de différentes disciplines (linguistique, sémiotique, psychologie, anthropologie) pour donner une contribution sur les façons d'accélérer la transition sur le plan de la communication. Le projet mobilise l'analyse des discours qui circulent dans les trois pays sur les mesures à prendre pour réduire les émissions de gaz à effet de serre et sur les difficultés et obstacles, mais aussi les recherches sur les mécanismes psychologiques et les valeurs qui semblent orienter les discours et (en partie au moins) les comportements. Le projet a aussi une portée plus pratique, sous forme de la mise à disposition d'une « toolbox » avec des résultats de recherche, des suggestions de communication et des « prototypes » de supports de communication potentiellement novateurs, notamment sous forme de contenus vidéos. En parallèle, je développe une petite recherche sur les discours qui concernent les plantes et leur « intelligence » et sensibilité : cette façon de penser les végétaux a émergé avec force, dans le cadre d'une évolution globale de la relation à la nature (une mise en tension du « naturalisme » identifié par Philippe Descola), et irrigue la culture médiatique.

Ces expériences, et notamment le projet sur le changement climatique, m'ont permis de rencontrer des nouveaux défis. On peut citer la gestion d'une équipe de recherche et les défis liés au travail pluridisciplinaire, avec un réel effort à faire pour dépasser la simple mise en commun des résultats pour augmenter l'échange et l'interaction aux différents étapes de la recherche, pour croiser réellement les regards et chercher une plus-value dans l'interdisciplinarité, jusqu'à des formes possibles de transdisciplinarité. On le sait bien, les enjeux de transition sont transversaux par rapport aux répartitions disciplinaires, et une tension existe entre la construction de problématiques internes aux disciplines et les enjeux socio-écologiques.

Communiquer en Anthropocène, faire une science de la communication écologique : une discipline réflexive de crise

Tout cela me conduit à une réflexion plus fondamentale sur les objets sur lesquels je travaille, et sur le domaine scientifique qui est le mien. Les discours et les images qui circulent sur l'environnement sont, comme le soulignent Milstein & Mocatta (2022), « constitutives », dans le sens que « the ways we communicate strongly shape our perceptions of – and our actions toward and as part of – the living world ». De plus, « Natural and cultural systems help shape each other, and are radically consequential for each other » (Carbaugh, 1996 : 40). La communication est toujours « intéressée », produite à partir de (et influente, agissante sur) les contextes et les intérêts économiques, politiques, culturels... D'où la nature inévitablement complexe des « sciences de la communication », et aussi la condition inévitablement éthique (chargée de responsabilité et influente sur le bien des vivants) de chaque acte de production et d'échange de discours et de symboles. Communiquer produit l'effet de mettre en lumière ou d'obscurcir, de cadrer différemment (et de décadrer aussi, de mettre en ombre), le vivant, la pollution, le changement climatique, la crise écologique. Inutile de citer les phénomènes du *greenwashing* (l'accusation de fausseté de certains discours des entreprises marchandes), ou de l'« agnotogenèse » ou production d'ignorance (les stratégies du doute et les autres constructions discursives produites pour retarder la prise de conscience et l'action en faveur du climat, telles qu'étudiées par des chercheurs comme Naomi Oreskes et Geoffrey Supran). Mais aussi les campagnes des ONG et le travail des « influenceurs » pro-environnement : des « media bombs » – actions éclatantes pour attirer l'attention des médias – de Greenpeace aux grèves scolaires pour le climat, et à toute la panoplie de l'activisme écologique, en ligne et hors ligne.

Devant cette réalité bouillonnante, où se croisent valeurs, stratégies et intérêts qui se cristallisent sous forme de discours, de symboles, de gestes et d'images, certains auteurs ont théorisé la constitution d'une véritable « discipline de crise » (Cox 2007), comparable à la biologie de la conservation. Ils la présentent comme un domaine scientifique qui se constitue comme réponse à la crise écologique, et qui développe des recherches pour comprendre l'aspect communicationnel de cette crise et tenter de la dépasser. Cela suppose donc l'effort de construction d'une véritable littératie environnementale et climatique ainsi que le fait d'ouvrir des voies de changement et de lutte. Ce cadrage exprime d'ailleurs la nature engagée de la communauté internationale des chercheurs en « environmental communication », institutionnalisée par l'association IECA et la revue *Environmental communication*.

Ce cadrage comme discipline de crise (scientifique, donc basée sur la rigueur des méthodes et des processus, mais orientée à lutter contre une situation de crise) me semble séduisant, même s'il doit toujours intégrer un regard réflexif et critique sur sa propre pratique de recherche qui se veut utile pour la nature et le vivant. La cristallisation de formes idéologiques est toujours un risque, et l'analyse de la communication environnementale, même quand il s'agit de donner des conseils pour accompagner la transition et la favoriser, doit rester le lieu de la réflexivité, de la conscience critique et auto-critique sur notre être

d'« animaux symboliques » (Cassirer). Par exemple, quelle transition, vers où, comment ? Quels moyens de persuasion – et comment éviter la manipulation ? De ce point de vue, la « communication » au sens de diffusion « downstream » de messages éducatifs, d'information, de publicité (une communication « stratégique » ou éducative) pour « faire faire » a souvent une efficacité limitée si elle n'est pas intégrée dans des actions « upstream », impliquant des changements de normes, de prix, de design environnemental (Verplanken and Wood 2006). La communication peut contribuer à la construction d'un « mandat social » (social mandate) pour une réelle décarbonisation de la société (voir la « theory of change » proposée par le think tank britannique Climate Outreach, <https://climateoutreach.org/about-us/theory-of-change/>). Mais cette contribution doit passer par le travail d'éclairage scientifique, qui peut augmenter le degré de conscience et d'auto-conscience de la société : le contraire de la manipulation et de la « propagande ».

Plus largement, participer directement au changement des comportements individuels de consommation en tant qu'experts en communication est important et nécessaire, mais ne doit pas empêcher d'observer et de mettre à jour les fondations éco-socio-culturelles des projets de changement qui sont à la base des appels d'offre de recherche (changement seulement individuel ou aussi politique, collectif et systémique ?). Réduire le changement aux comportements individuels représente, on le sait bien, une forme de préservation d'un système globalement non durable, qui doit être interrogé aussi dans ses fondements symboliques, linguistiques et sémiotiques (les configurations discursives et sémantiques de base) – et cette interrogation doit s'élargir aussi aux projets de changement sociétal, qui varient fortement (Dryzek 2022).

Les sciences de la communication, et notamment la sémiotique que je pratique, peuvent accompagner les projets plus limités et focalisés (qui ne changent pas forcément le système mais qui peuvent avoir une utilité pour décarboner certaines pratiques et secteurs, par exemple), mais aussi la réflexion sur les fondements, sur les effets socio-écologiques des constructions symboliques et culturelles, sur les changements plus importants, sur les évolutions culturelles et sociétales, dans une perspective éco-culturelle et éco-sociale. Telle serait la place d'une discipline éco-culturelle des discours et des symboles, comme la « sémiotique environnementale » que je pratique (et que je théorise trop peu pour l'instant, voir Catellani 2016 et 2022). Elle doit contribuer aussi au tâtonnement de notre société pour chercher des voies de futur : des voies toujours incarnées, toujours fruit des traditions existantes, toujours donc continuation (créative) d'une histoire plurielle. Elle peut alors contribuer à chercher les bons moyens (qui seront forcément aussi communicationnels, symboliques, narratifs) mais aussi les bons buts (quels projets de société, quels idéaux, quelles valeurs) pour traverser la crise écologique.

Du point de vue de l'enseignement, cette discipline réflexive de crise contribue aussi à l'enrichissement de la littérature environnementale, écologique et climatique, proposée par Milstein & Mocatta (2022). Les programmes de communication de nos universités doivent se doter d'enseignements capables d'enrichir cette littérature du point de vue communicationnel, de nourrir la prise en compte de la nature éco-sociale des pratiques professionnelles du journalisme, de la production médiatique et de la communication stratégique (politique, corporate, associative, etc.). La construction d'une option de master

en communication et transition à l'UCLouvain est un exemple en ce sens. Cela signifie former aux contenus de la transition, de la responsabilité socio-écologique de la communication d'entreprise, de l'éthique de la communication. Il faut, en communication aussi, savoir aider les futurs professionnels à dépasser le cadre étroit des « petites éthiques » inoffensives, dénoncées par le philosophe Mark Hunyadi, pour éduquer à la réflexion critique sur les modes de vie, les systèmes, les structures et leurs aspects symboliques et discursifs (les « formations discursives » théorisées par Michel Foucault, ou la rhétorique qui est expression d'idéologie de Roland Barthes, ou encore les « discours » en politique environnementale analysés par John Dryzek 2022). Par exemple, savoir prendre en compte la portée écologique des campagnes de communication, connaître les dangers du « greenwashing », être initiés à la « communication responsable » (expression désormais établie en France, où l'agence gouvernementale ADEME produit un « guide de la communication responsable », 2022), savoir se positionner par rapport aux choix concernant la publicité et la communication promotionnelle et ses effets écologiques.

Il y a donc une éducation à la responsabilité (on dirait, à la vertu de la tempérance) concernant les futurs publicitaires et relationnistes (professionnels des relations publiques), mais aussi une initiation aux pratiques plus directement en faveur de la transition. Former à la communication pour le futur, former à raconter et argumenter le changement pour le favoriser. C'est un projet éducatif stimulant pour nos universités, à combiner avec l'éducation au décryptage, à la critique et à la tempérance communicationnelle, pour éviter les formes plus manipulatoires et ouvrir à une pratique éthique et solidaire des signes, qui aura forcément un effet écologique. Car signes, humains et nature forment un ensemble où tout est lié, dans leur diversité.

Bibliographie

- ADEME (2022). *Le guide de la communication responsable*. Nouvelle édition enrichie. Paris : ADEME.
- Carbaugh, D. (1996). Naturalizing communication and culture. In J. G. Cantrill & C. L. Oravec (Eds.), *The symbolic Earth: Discourse and our creation of the environment* (pp. 38-57). Lexington : University Press of Kentucky.
- Catellani, A. (2016). Sémiotique de la communication environnementale. In T. Libaert (ed.), *La communication environnementale*. Paris : CNRS éditions, coll. Les Essentiels d'Hermès, 2016, pp. 77-94. <<https://hermes.hypotheses.org/489>>
- Catellani, A. (2022). Semiotic analysis of environmental communication campaigns. In *The Routledge Handbook of Nonprofit Communication*, G. Gonçalves & E. Oliveira (eds.), Routledge, pp. 224-234. DOI : 10.4324/9781003170563
- Cox, R. (2007). Nature's "Crisis Disciplines": Does Environmental Communication Have an Ethical Duty? *Environmental Communication*, 1, 20-5.
- Dryzek, J. (2022). *Politics of the Earth*, OUP.
- Hunyadi, M. (2014). *La tyrannie des modes de vie. Sur le paradoxe moral de notre temps*. Lormond : Le Bord de l'eau.

Milstein, T., & Mocatta, G. (2022). Environmental communication theory and practice for global transformation: an ecocultural approach. In Yin, J., & Miike, Y. (Eds.) *Handbook of Global Interventions in Communication Theory*. London & New York: Routledge.

Oreskes, N. & Conway, E. (2010). *Merchants of doubt: how a handful of scientists obscured the truth on issues from tobacco smoke to global warming*. New York (N.Y.): Bloomsbury.

Supran, G. & Oreskes, N. (2021). Rhetoric and frame analysis of ExxonMobil's climate change communications. *One Earth* 4, 696–719.

Verplanken, B. & Wood, W. (2006). Interventions to Break and Create Consumer Habits. *Journal of Public Policy & Marketing*, 2006, 25, 1, 90-103.

La thermodynamique peut tout expliquer

Francesco Contino

Avec un nom comme le mien, je peux soit être né dans le pays de Pavarotti et parler italien couramment, soit être issu d'une des vagues d'immigration que la Belgique a connues lors du siècle passé. Avec une maman ostendaise et un papa sicilien, j'aurais pu être linguiste, mêlant adroitement le west-vlaams à lu sicilianu. En venant en Belgique, mon grand-père allait littéralement au charbon. J'ai du mal à imaginer qu'il y a plus de soixante ans, il descendait sous terre et remontait « la gueule noire ». Y aurait-il dans mes gènes une tache de charbon qui me pousse dans une direction ? Je suis le premier à faire des études supérieures dans ma famille. Et à l'époque, pour résoudre tous les problèmes et aller le plus loin possible, il fallait faire des études d'ingénieur.

Je suis assis dans un de ces auditoriums dans lequel on est plus haut que loin, où le Professeur est entouré par les étudiantes et étudiants. Je suis presque tout devant. Le Professeur en face de nous s'appelle Jean-Marie Streydio. Il est de taille moyenne, les cheveux blancs. Bien que je sois assis parmi deux cent cinquante autres personnes, j'ai l'impression d'être seul face à lui, captivé. Il me (enfin plutôt nous) regarde par-dessus ses lunettes légèrement avancées sur son nez. Il a un petit sourire qui allume ses yeux espiègles. Il vient de m'expliquer comment les molécules s'agitaient de manière chaotique pour illustrer l'entropie. Il se retourne et saisit une craie. Je vois qu'il reste un emplacement sur le tableau, un tableau soigneusement organisé – comme savent le faire, contrairement à moi, celles et ceux qui n'ont pas appris à donner cours avec des slides. J'imagine déjà comment il va compléter ce vide et m'apprête à le suivre diligemment dans mes notes. Mais il se retourne vers moi, montre la craie sur sa main ouverte, et me dit : « Il y a une probabilité pour que la majorité des molécules de cette craie s'organise et que le mouvement d'apparence chaotique s'organise. La craie devrait alors faire un petit bond. Regardons ensemble, cela va peut-être se passer maintenant. » Je retiens ma respiration. Son regard est passé d'amusé à sérieux et l'impossible me semble possible. Après quelques secondes d'un silence concentré, il ferme sa main et nous lance : « Dommage cela ne sera pas pour cette fois ». Tout le monde sourit. Bien que je souris, je commence à réaliser que le Professeur Streydio me fait rentrer dans un nouveau monde, celui de la thermodynamique. J'ai alors une conviction : elle peut tout expliquer.

Quelques années plus tard, toujours étudiant, j'assiste maintenant à un séminaire du Professeur Joseph Martin. Sa barbe soulignant son sourire rassurant, il nous présente, d'un ton emporté, la situation énergétique mondiale. Fort de ma conviction que je pouvais regarder le monde à travers les lunettes de la thermodynamique et résoudre tous ses enjeux, je l'écoute pourtant nous faire un constat troublant. Il déroule sous nos yeux chiffres et graphiques, tous plus inquiétants les uns que les autres. Je découvre soudain que cette nouvelle paire de lunettes sert juste à voir le gouffre qui se présente devant nous.

Je suis jeune académique quand mon promoteur de thèse, le Professeur Hervé Jeanmart, me présente les résultats de son groupe de recherche. Il me montre la trajectoire à suivre au niveau belge pour réussir sa transition (Limpens, Moret, Jeanmart et Maréchal, 2019). Il a compris, bien avant moi, que les ingénieur·e·s seul·e·s ne pourront pas répondre seul·e·s au problème. Il me faudra de nombreuses lectures dont les livres de Jason Hickel (Hickel, 2020) et Timothée Parrique (Parrique, 2022) pour bien comprendre que le problème dépasse largement la technique. C'est le système qui ne fonctionne pas. Il y a un adage attribué à différentes personnes (Frederic Jameson et Slavoj Žižek) : « On imagine plus facilement la fin du monde que la fin du capitalisme ».

Commencer les études d'ingénieur avec une conviction, se rendre compte vingt ans plus tard que cela ne sera pas suffisant : cela pousse à l'action ! Il ne fallait pas seulement innover technologiquement, mais aussi, et surtout, diminuer la quantité d'énergie consommée. Or je voulais éviter de tomber dans ce piège que décrit l'expression suivante : « Quand on ne sait pas faire quelque chose, alors on peut toujours l'enseigner ». Je voulais vivre la transition pour pouvoir l'enseigner. Objectif sobriété. Nous avons appliqué le « slow heating » (Van Moeseke, 2023) à la maison. Nous sommes passés de 19°C à 16°C sur le thermostat – avec des enfants qui gagnaient des degrés de motivation à l'idée d'une expérience. J'ai adopté une trottinette électrique. Je questionne tout déplacement en avion. Nous avons divisé par trois notre consommation de viande en profitant du même coup d'une palette aromatique variée et alléchante. Nous limitons nos achats et réparons autant que possible. Habitation check, mobilité check, alimentation check, achats check. Eco-anxiété toujours présente.

Inspirer le changement

Après avoir débuté comme professeur à la VUB en 2012, j'ai été accueilli à l'UCLouvain en 2019. Et quel accueil ! Parmi le *package* de bienvenue, il y avait plusieurs jours de formation/sensibilisation/éducation/rappel/illumination (dans mon cas aucune mention ne doit être biffée) orchestrés par le Louvain Learning Lab (LLL pour les initiés). Ces journées sont baptisées « Le plaisir d'enseigner », et cela dit tout. Au-delà d'une attention toute particulière pour un pilier du métier de professeur, c'est aussi une parenthèse pour réfléchir à son enseignement. Les conditions étaient bonnes, l'envie de rêver poussée au maximum et lorsque j'ai présenté aux autres participants le résultat de mon travail, je me suis surpris moi-même.

Dès le premier jour, me voilà pourvu d'une multitude d'ingrédients pédagogiques pour ajuster, rénover, voire révolutionner le cours sur lequel j'avais décidé de travailler : un cours d'ouverture à l'énergie – vaste sujet – que je devrai enseigner à un public qui m'est inconnu, les futur·e·s ingénieur·e·s... de gestion. Le *pitch* de mon projet pédagogique ? « Vous connaissez les livres dont vous êtes les héros où à chaque paragraphe vous devez choisir où vous emmène l'histoire. Mon rêve, c'est un cours dont les étudiants et étudiantes sont les héros et héroïnes. » Je ne voyais pas d'autres possibilités pour ce cours qui se voulait introduire la complexité et les challenges de la transition énergétique. Le principe serait simple : les étudiant·e·s choisiraient le thème qui serait abordé au cours parmi une liste que je leur proposerais. Les premières années, le nouveau concept fut positivement accueilli.

Mais comme je gardais un enseignement classique en auditoire, le choix du sujet se faisait à la majorité, décevant *de facto* une partie des étudiants. De plus, je craignais de m'éloigner de ce que mon prédécesseur enseignait. Quelle ne fut pas ma surprise quand c'est lui qui m'a poussé à abandonner certaines matières. C'était la dernière amarre qui me retenait ! Septembre 2022, j'introduis un nouvel ingrédient pour une recette qui a nécessité un an de préparation.

Flashback, août 2021, je marche la main agrippée à celle de ma future épouse dans les Ardennes belges. J'ai l'impression de découvrir mon propre pays grâce à ce virus en forme de couronne. La randonnée est toujours l'occasion de refaire le monde, rêver au rythme de nos pas lents qui nous emmènent le long des chemins marqués des bien connus traits blancs et rouges. Nous passons d'un sujet à l'autre, certains nous emmènent sur ce qui ne va pas, d'autres sur ce qui pourrait aller, et de temps en temps, une idée surgit. Nous parlons de capital carrière et des expériences à tenter avec la permission d'échouer. Parmi celles-ci : interviewer en profondeur, sous forme de podcast, des experts et expertes sur des sujets liés à l'énergie en explorant les ruisseaux thématiques qui donnent ensemble une vue systémique : le fleuve de la transition. Il y a des idées qu'on abandonne après un moment car bien que séduisantes, elles ne résistent pas à l'épreuve du temps. Mais celle-ci devenait de plus en plus attirante. Encore fallait-il avoir le courage d'en parler avec les expert-e-s en question. Parce qu'à l'époque, je craignais l'amalgame entre animateur de podcast et influenceur sur TikTok. Je parle, avec beaucoup de timidité, de mon projet à celui qui sera mon premier interviewé, celui qui m'a donné l'envie de continuer, celui qui par sa simplicité m'a dit « Fonce, c'est une bonne idée » : le Professeur Thomas Pardoën. Au moment d'écrire ces lignes, il y a déjà une cinquantaine d'épisodes, et dans ma tête – et en partie dans mon agenda – encore plus en chantier.

Retour en septembre 2022, les étudiants et étudiantes peuvent maintenant complètement choisir leur chemin parmi du contenu interdisciplinaire. J'ai poussé le bouchon plus loin... Je ne les évalue plus avec un examen sur leur capacité à retenir l'un ou l'autre concept, mais je leur demande plutôt de réaliser leur propre épisode de podcast. Et encore mieux, cerise sur le gâteau, ils et elles me proposent des invités et m'accompagnent aux interviews. Il y avait une autre origine pour le démarrage de ce podcast : le nombre croissant d'interactions avec les médias.

Investissement dans les médias

Septembre 2022, Eupen, une jolie journée d'automne. Je viens de descendre du train avec ma future épouse et nous marchons en direction d'une salle polyvalente. Le soir même, je dois monter sur scène pour parler du futur de l'énergie en Belgique. Je suis invité par un député européen qui avait lu une interview de moi dans la presse. Nous arrivons devant la salle. L'objectif du soir : montrer de possibles chemins de transition énergétique, un peu comme un guide qui montrerait la voie à suivre... Il me faut plus de trente minutes pour trouver la porte d'entrée de la salle – chapeau le guide. Heureusement, nous tombons sur un Eupenois bienveillant.

C'est une grande salle, une belle scène bien équipée, une atmosphère de grande soirée, avec des banderoles du député. Et je vois au fond de la pièce un espace particulièrement grand réservé aux techniciens. Je suis immédiatement pris en charge, ma présentation sera automatiquement disponible et je n'aurai qu'à appuyer sur le bouton de la télécommande qu'on me tend. L'équipe technique installe mon micro et elle me briefe sur le déroulement de la soirée. J'adore ces événements qui combinent une présence sur scène et un contact direct avec le public. D'ailleurs, le public commence à arriver en nombre et je ressens ce petit stress agréable qui me pousse à donner le meilleur de moi-même. Je visualise ma présentation, les effets de scène que je vais utiliser, et les pauses que je vais marquer. Je vois déjà aussi les questions que je vais recevoir, j'ai déjà participé à ce type d'événement, et ce sont souvent des inquiétudes et des doutes qui sont exprimés. Je me persuade que je pourrai trouver les mots et cela fait diminuer le stress.

Ça y est, ça commence, une petite musique annonce le début de l'événement, l'animateur monte sur scène et commence à parler. C'est précisément le moment où je réalise à quel point la partie technique est beaucoup plus importante que d'habitude, beaucoup plus de monde, avec même deux cabines à côté des techniciens et des casques d'écoute un peu partout. Nous sommes dans les cantons de l'Est et l'animateur parle allemand. Je n'ai pas le temps de me demander comment cela va affecter ma présentation. Mon nom est poussé par les applaudissements et je me retrouve sur scène. Je commence avec une nervosité particulière mais je retrouve le rythme et ma confiance, même s'il y avait parfois un délai entre mes effets scéniques et la réaction du public. Heureusement, le public eupenois est réceptif.

Les questions du public arrivent et je retrouve les thèmes habituels, le micro circule et après trois questions où tout se passe bien, je commence à me relâcher un peu. Le public fait des signes de tête positifs, je me retrouve dans mon élément. À ma droite, un Eupenois d'une cinquantaine d'années se lève, son ordinateur ouvert dans les mains, il saisit le micro avec une conviction particulière. Il me parle du climat, il m'annonce qu'il y a plusieurs scientifiques qui disent que le changement climatique n'a rien d'anormal et n'est pas le fait de l'être humain. Il pointe le doigt vers son ordinateur et parle d'un site web où tout est répertorié. Et il me dit que les scientifiques qui défendent ces théories sont mis au ban de la société et que j'aurais dû avoir l'honnêteté de le mentionner pour mettre les résultats présentés en perspective. Je ne sais pas si c'était la surprise, l'agressivité dans sa voix, ou l'attaque sur un des fondements de mon quotidien, mais je n'ai pas pu garder mon calme. Son commentaire-question s'est transformé en un échange musclé et vain. Bref, à Eupen, j'ai vécu ma première rencontre publique avec un climatosceptique. Je me suis promis que je serai prêt pour la prochaine parce que ma réaction était inutile ici. Vous parlez d'un service à la société.

Octobre 2022, vacances scolaires de Toussaint, je reçois un appel d'un journaliste de la RTBF pour une séquence dans le journal sur la cuisson passive des pâtes. Je ne sais pas trop si c'est mon nom qui l'a poussé à m'appeler mais sans que je puisse me retenir, je lève les yeux au ciel, je suis sceptique. Dans sa voix, je comprends qu'il a vraiment besoin d'aide. Il souhaite évaluer l'économie d'énergie espérée avec cette technique de cuisson. Il a touché ma curiosité, je n'ai jamais calculé la quantité d'énergie nécessaire pour cuire des pâtes. Cela m'intéresse, je vais faire les calculs, je pourrai toujours les réutiliser et en parler aux

étudiantes et étudiants. Malheureusement, je n'ai pas beaucoup de temps pour préparer et je ne pourrai pas consacrer plus d'une demi-heure à l'équipe de la RTBF car nous avons de la visite à la maison. « Pas de problème », me dit le journaliste qui a l'air soulagé, « on se déplace chez vous et ce sera vite fait ». Me voilà assis dans ma cuisine à parler face caméra de la cuisson des pâtes. Alors qu'ils remballent, le journaliste m'explique qu'il m'est très reconnaissant car ce jour-là c'était calme, et en réunion éditoriale le matin, l'alternative était de faire le tour des cimetières pour parler du prix croissant des pomponnettes.

Quelques jours plus tard, je reçois un e-mail qui me surprend, l'expéditeur est recteur@uclouvain.be. En lisant les premières lignes, je ne peux m'empêcher de penser : « La cuisson passive, j'ai peut-être été trop loin ». Heureusement, la suite de son message m'invitait à un échange sur les perspectives en matière énergétique, et le rôle que l'université peut jouer.

Incroyable ! Je suis invité au cinquième étage des halles universitaires et le Recteur veut mon avis. Génial ! Et c'était vraiment génial. La discussion était très intéressante et l'heure qui y était consacrée est passée très vite. Après l'entrevue, en remontant la rue des Wallons, je me suis dit : « C'est mon passage dans la presse qui a motivé cette entrevue. Je n'ai pas été invité parce que j'avais bien donné un cours ou parce qu'un article scientifique avait été accepté ». Il y a beaucoup d'autres personnes très pertinentes dans l'institution mais peut-être plus difficiles à voir. Mais bon, j'étais remonté à bloc. Je soignais mon éco-anxiété en ayant de l'impact.

Vendredi 2 décembre 2022, environ 18h. Je reçois un appel d'une femme qui se présente comme assistante de production pour l'émission « C'est pas tous les jours dimanche ». Christophe Deborsu aimerait que je participe à son émission ce dimanche, qui aura pour thème : « Crise de l'énergie : à quand la fin ? ». Elle énonce les différents intervenants et avant de citer le dernier, elle marque une petite pause, mon cœur saute un battement, et je sens dans le creux de mon ventre que je bouillonne. J'ai beaucoup de mal à supporter le dernier intervenant, un professeur qui deux ans plus tôt a tenu des propos climatosceptiques sur le même plateau.

Mon ego me pousse à accepter l'invitation. Avec un souvenir amer d'Eupen, je me prépare à contrer tout climatoscepticisme par des arguments assénés avec vigueur mais tout en restant calme. Je me vois en sauveur de l'humanité dans une mission d'évangélisation le dimanche sur RTL. Première question : « Quand est-ce que le prix du gaz va diminuer ? ». Je réponds comme toujours à ce genre de question en disant qu'il faudrait une boule de cristal pour le savoir. Il passe aux autres intervenants sur le même thème et jusqu'à la prise de parole de celui que je voulais contrer. Je sens que je me tends, je suis prêt à intervenir, je repasse dans ma tête tous les arguments, s'il le faut, je lui couperai même la parole. Il parle d'un élément géopolitique sur le pétrole, plutôt intéressant et tout à fait pertinent. Le sujet se termine. M. Deborsu présente ce qui vient ensuite. Une interview de Raoul Hedebouw, suivie de « La fin des catholiques – Que va-t-on faire des églises ? ». J'ai été inutile. Mais quelle vanité.

L'investissement dans les médias n'est pas toujours couronné de succès mais c'est un autre pilier du métier. C'est le liant qui permet de ne pas rester en vase clos. C'est le terreau qui m'a permis de faire pousser le podcast Exergie (Exergie, 2023). C'est aussi une

compréhension plus fine du métier de journaliste et du fait que les intérêts ne sont pas forcément alignés. Dans ma recherche, cette expérience me pousse à présenter nos résultats de manière plus efficace, en allant plus loin que l'article scientifique. Dans mon enseignement, elle m'appelle à intégrer des méthodes alternatives.

Conclusion

Comment perçois-je mon rôle dans le contexte de l'Anthropocène ? Connecter. Connecter tous ces petits ruisseaux en brisant les silos disciplinaires. Connecter le grand public avec des enjeux complexes en vulgarisant et en abaissant la barrière à l'entrée. Connecter les étudiants et étudiantes avec leur propre potentiel en inspirant et passionnant.

Quelles sont mes craintes et mes préoccupations ? L'urgence. Pas de la prise de conscience, pas de l'envie d'action, mais bien du changement. Je ne peux m'empêcher de me demander si nous y parviendrons à temps. Tout en me disant que nous sommes nous-mêmes les obstacles.

Quel est le point de vue de ma discipline ? Partagé. Certains et certaines sont plutôt techno-optimistes. D'autres, au regard de l'ampleur du changement, militent pour une sobriété. Et puis, il y a tout le spectre entre les deux. Je penche vers la sobriété (négaWatt, 2023) et mon attention est attirée par l'incertitude (Contino, Moret, Limpens et Jeanmart, 2020). Mais je sais aussi qu'il y a des conditions frontières : des effets, entre autres, sur l'économie et le fonctionnement de la société. Répondre aux enjeux de la transition socio-écologique, c'est assembler un puzzle dont les pièces sont dans différentes boîtes. Il faudra aller au-delà de la discipline.

Quel rôle pour l'université à l'horizon 2050 ? Ne faudrait-il pas appliquer le même principe de sobriété que nous souhaiterions appliquer à la société ? Peut-on financer les travaux de l'université en voulant toujours plus grand, toujours plus impactant ? Cette course en avant est-elle un prérequis à l'impact sur la société ? Quel rôle ? Répondons ensemble à ces questions et nous prendrons une direction qui nous semblera la bonne. 2050 c'est demain, pensons aussi à après-demain. Une direction n'est pas une destination. Comme un phare n'est qu'un repère. L'université est un autre rayon de lumière qui éclaire la réalité.

Bibliographie

- Contino, F., Moret, S., Limpens, G., et Jeanmart H. (2020). Whole-energy system models: The advisors for the energy transition. *Progress in Energy and Combustion Science*, 81:100872.
- Exergie (2023). Repéré à <<https://www.podcastics.com/podcast/exergie/>>.
- Hickel, J. (2020). *Less is More: How Degrowth Will Save the World*. Londres, R-U: Penguin Books.
- Limpens, G., Moret, S., Jeanmart, J., Maréchal, F. (2019). Energyscope TD: A novel open-source model for regional energy systems. *Applied Energy*, 255:113729.

NégaWatt (2023). Climate neutrality, Energy security and Sustainability: A pathway to bridge the gap through Sufficiency, Efficiency and Renewables. Repéré à <<https://clever-energy-scenario.eu/>>

Parrique, T. (2022). *Ralentir ou périr : l'économie de la décroissance*. Paris : Seuil.

Van Moeseke, G. (2023). SLOWHEAT@LOCI-LAB. Rapport de recherche.

<http://hdl.handle.net/2078.1/275611>

Podcast

Contino, F., *Exergie. Regards croisés sur l'énergie sous toutes ses formes*. UCLouvain.
<<https://www.podcastics.com/podcast/exergie/?page=2>>

De la RSE à l'économie régénérative, de la tête au cœur

Vers un activisme écosystémique

Sabine Denis

« Il est difficile d'imaginer un avenir humain,
juste et durable sans changement marqué dans le contenu
et le format de l'éducation à tous les niveaux,
en commençant par l'université. »
(David Orr, *Earth in Mind*)

30 avril 2022, huit jeunes diplômés d'AgroParisTech lancent un appel à « bifurquer » des carrières traditionnelles qui couronnent le parcours universitaire. Leur appel m'a beaucoup touchée. Au moment qui devrait être le couronnement de quatre ans d'études, ils dénoncent en groupe une formation qui pousse à participer aux « ravages économiques et sociaux en cours » et qui mène à « ces jobs destructeurs » actant que « les choisir, c'est nuire en servant les intérêts de quelques-uns » ; ils avancent que « ces métiers font davantage partie des problèmes que des solutions ». Le message est virulent. Ils reprochent aux entreprises traditionnelles « d'inventer des labels “bonne conscience” pour permettre aux cadres de se croire héroïques en mangeant mieux que les autres, [...] pondre des rapports RSE d'autant plus longs et délirants que les crimes qu'ils masquent sont scandaleux, ou encore compter des grenouilles et des papillons pour que les bétonneurs puissent les faire disparaître légalement ».

En tant que professeure invitée à la Louvain School of Management, je suis interpellée par leur message, d'autant plus que j'enseigne la responsabilité sociétale des entreprises (RSE ou CSR en anglais) aux ingénieurs commerciaux en première année de Master. Vont-ils bientôt emboîter le pas de leurs collègues parisiens ? Et s'ils le font, comment interpréter leur message ? Une partie de moi se sentirait probablement coupable de ne pas avoir répondu aux attentes des étudiants. D'autre part, je me reconnais dans leur déclaration. Je partage en grande partie leurs doutes et leur vision du futur. C'est pourquoi une autre partie en moi serait fière de voir ces jeunes sur scène, capables de voir la réalité en face, de déterminer ce qu'ils ne veulent plus et d'oser d'autres voies que celles qui sont balisées par leurs parents.

Alors, faut-il brûler les écoles de commerce ? Que peut-on encore enseigner aux ingénieurs commerciaux en Anthropocène en termes de responsabilité sociétale ? Chaque année, depuis huit ans, je me pose cette question en préparant la rentrée académique et ma vision a fortement évolué au fil du temps. Elle se radicalise de plus en plus. Mon enseignement aussi.

Je partage avec candeur mon parcours d'enseignante qui reflète une évolution progressive de ma conscience écologique et sociale.

Premières années – le mythe du *win-win*

Entreprendre pour la société : profit pour un bien-être durable. Voilà le titre de mon livre paru en 2014. En écrivant ce livre, je souhaitais avant tout démontrer la force positive et le potentiel économique qu'offre l'engagement sociétal. Comme une partie de ma carrière se situait en entreprise, j'ai vécu de près l'incroyable force d'un modèle économique viable et qui a un réel impact, mais souvent sans lien direct avec les besoins sociaux ou environnementaux. Le social et l'environnemental sont l'apanage du secteur non marchand, où j'ai passé une autre partie de ma carrière. Ce fut un soulagement de voir que la société civile était entre de bonnes mains. Par contre, les associations sont souvent freinées dans leurs élans par la dépendance de l'argent d'autrui, empêchant l'efficacité et l'impact, deux vertus du monde marchand. Forte de ces deux expériences, il me semblait évident que ces deux mondes devraient travailler davantage ensemble et que les entreprises, avec l'aide d'organisations de terrain, pouvaient très facilement résoudre les problèmes sociétaux par leurs biens et services dans le cadre de leurs programmes RSE. Avant la crise financière et économique de 2009, la responsabilité sociétale des entreprises était principalement axée sur la gestion interne de celles-ci, avec des programmes de diversité et d'inclusion, d'éco-efficacité, de bien-être etc. Il était temps de sortir la RSE hors de l'enceinte de l'entreprise et d'encourager l'entrepreneuriat à faire le lien entre le cœur de leur métier et les besoins de la société. Il était temps pour la RSE de s'engager davantage dans la production d'énergie renouvelable, de voitures électriques, de nouvelles technologies, etc. Il était temps de préparer des éco-innovateurs pour sauver le monde.

Alors que la RSE s'était limitée au préalable à la réduction des effets négatifs des entreprises, le regard se portait dorénavant sur l'effet positif de l'économie : la raison d'être (*purpose*) sociétale de l'entreprise. Comme le disait Philippe de Woot, professeur à la LSM et mon mentor : « La raison d'être d'une entreprise est la contribution au progrès économique, technologique et sociétal, de façon durable et globalement responsable » (de Woot, 2013 : 63). Les grands défis sociaux et environnementaux étaient à mes yeux des opportunités de marché méconnues. Cette vision du « win-win » sera consacrée par le professeur Michael E. Porter (Porter and Kramer, 2011), gourou de la stratégie d'entreprise à Harvard, dans le concept de *Shared Value* ou Valeur Partagée. C'est un message attirant pour de futurs ingénieurs commerciaux. Cela donne du sens au métier de manager. Cette vision de la Valeur Partagée et de la raison d'être sociétale de l'entreprise reste dominante aujourd'hui. Elle est ancrée dans une confiance quasi aveugle dans le génie humain, qui nous a déjà permis d'arriver là où nous sommes aujourd'hui et qui trouvera solution à tout problème, si et quand il se présentera. Inutile de remettre en question le système économique dans sa globalité, inutile de réparer un système qui n'est pas (encore) cassé. C'était aussi ma conviction à l'époque. Je voulais changer la direction de la responsabilité sociétale, non pas le système économique. Je craignais que le fait de perturber le système soit synonyme de chaos et d'une débâcle desquels seuls les plus forts (lire : les riches) pourraient s'en sortir.

Pour m'aider à convaincre les entreprises et les étudiants d'aligner les stratégies commerciales aux enjeux sociétaux, les Objectifs du Développement Durable (ODD ou SDG en anglais), approuvés en 2015 par les 193 pays membres des Nations Unies, sont une boussole utile. Les dix-sept défis identifiés – dont le climat, la pauvreté, l'inégalité, la santé – forment un menu complet d'enjeux sociétaux pour les entreprises. Nombre d'entre elles ont déjà intégré un ou plusieurs objectifs dans leur stratégie RSE. C'est un bon début qui leur permet de concrétiser un ou plusieurs engagements sociaux, au-delà de la recherche pure de profit. Mais trop souvent l'exercice reste très léger et s'avère en réalité relever du « picorage (ou *cherry-picking* en anglais) », l'apposition d'une couche ODD sur le business existant, sans véritable recherche d'impact sociétal. À mes yeux, cet impact est systémique et ne peut toucher l'un ou l'autre ODD séparément, mais les concerne tous, car ils sont liés et inséparables. L'instrument qui, à mes yeux, est le plus avancé aujourd'hui, est le « Science Based Targets for nature (SBT) »⁴¹. C'est un instrument de mesure carbone pour rester dans la limite des 1,5° degrés de réchauffement climatique de l'accord de Paris. Il permet de mesurer non seulement des émissions directes des entreprises dans leurs usines et opérations, mais également l'empreinte carbone des ressources, du transport, de l'électricité et même de l'usage des déchets. Les SBTs ont le mérite de prendre en compte toute la chaîne d'approvisionnement en amont et en aval. C'est le premier pas vers une approche systémique.

Grâce à des réseaux comme *The Shift*, les fédérations d'entreprises, les SDG et les SBT sont aujourd'hui intégrés dans la majorité des organisations qui se veulent responsables. Ces objectifs sont traduits en instruments de management qui permettent aux entreprises de mesurer leurs progrès. Les rapports RSE à leur tour documentent les efforts engagés. Et finalement, des organismes privés comme *B Corp*, remettent un certificat aux premiers de classe. Ces efforts et progrès sont réels et mesurables. Mais sont-ils suffisants ? Selon les étudiants d'AgroParisTech, ils masquent « des crimes scandaleux », tout en donnant « bonne conscience » aux cadres. Paul Hawken, entrepreneur, journaliste et activiste est d'accord avec eux : « Si toutes les entreprises de la planète adoptaient les meilleures pratiques environnementales, le monde continuerait à se dégrader et à s'effondrer. » (Hawken, 1994, in Visser, 2010).

Et moi ? Huit ans après la publication de mon livre, je suis désolée de constater que les entreprises n'ont pas pu redresser la barre. Certes, elles ont réalisé de réels progrès quant à l'intégration d'une gestion plus responsable. Mais malheureusement, ces efforts ne produisent pas l'effet souhaité : une société plus juste et durable. Le bilan social et environnemental est catastrophique. Le réchauffement climatique est loin d'être sous contrôle, la biodiversité est en chute libre et les inégalités ne font qu'augmenter. Je suis navrée de voir que, malgré les efforts déployés, les réseaux, les partenariats avec la société civile, les normes et les lignes directrices, les théories de *purpose* et de valeur partagée, nous n'avons pas réussi à renverser la tendance. Ce n'est que graduellement que je me suis rendu compte que la vision *win-win* est ancrée dans une vision volontariste et mécanique du monde, comme un élément extérieur. Même si les partenariats sont encouragés et que le *stakeholder management* (gestion des parties prenantes) est une pratique courante, la vision reste fixée

⁴¹ <https://sciencebasedtargets.org>

sur le problème à régler et non le système qui l'entoure. Je crains que sans approche systémique, les théories de RSE – et pour le même compte celles du développement durable – resteront sans effets. Alors je me repose la question : qu'enseigner aux ingénieurs commerciaux en Anthropocène ?

Je continue à enseigner les outils de management, de mesure, de communication et de certification parce qu'ils font partie de l'état des lieux actuel. Mais cet état des lieux doit être vu avec un regard critique pour pouvoir aller plus loin. Les instruments RSE évoluent à une telle vitesse que ceux que j'enseigne aux étudiants aujourd'hui ne seront plus d'application dès qu'ils quittent l'université – un jour c'est la certification ISO26000, un autre, les directives de rapportage de Global Reporting Initiative, les principes d'United Nations Global Compact, la certification B Corp... Les outils poussent comme des champignons, dans chaque branche du management, au point que les arbres finissent par cacher la forêt. Même si ces outils se perfectionnent, je crains que, tant que nous restons dans le modèle économique de la croissance, en fin de compte, ce soit toujours le profit qui aura le dernier mot. L'homme et la nature resteront des ressources à exploiter, même quand on est responsable et qu'on internalise ses externalités. L'internalisation reste un exercice comptable, qui, en donnant une valeur monétaire aux émissions de gaz à effet de serre, permet de les neutraliser... au niveau comptable. Pas au niveau de l'écosystème.

Ensuite – le choc de la collapsologie

En 2015, un groupe de jeunes activistes m'ont offert le livre *Comment tout peut s'effondrer*. Sur la base de chiffres et d'études pluridisciplinaires, les auteurs décrivent comment la suite de crises systémiques – qu'elles soient financières, énergétiques, de l'emploi – nous mène vers la catastrophe. Un choc pour le lecteur non averti. Ce livre m'a ouvert les yeux. Aucune étude, aucun rapport, qu'il soit du club de Rome ou du GIEC, n'a eu le même effet sur moi. Ni même le film *La Vérité qui dérange* d'Al Gore en 2006, qui fut pourtant un premier réveil inquiétant. Sur la base de chiffres et d'études pluridisciplinaires, les auteurs décrivent comment la succession de crises systémiques, qu'elles soient financières, énergétiques, de l'emploi, nous mène vers la catastrophe. Face à l'effondrement possible de notre civilisation et du rôle primordial que les entreprises jouent dans cette débâcle, la perspective est déprimante. La prise de conscience que mon enseignement était un sparadrap sur une jambe de bois mit une nouvelle fois en question le contenu de mon cours de responsabilité sociétale.

Je décidai donc de partager le message de la collapsologie à mes étudiants. Le résultat : révolte générale ! Ils sont montés sur les barricades pour se battre contre cette vision apocalyptique de l'avenir. Dénî, rage, le message n'est pas passé du tout. D'une seule voix, ils ont scandé : mais Madame ! Nous allons résoudre tous ces problèmes, ne vous en faites pas, nous sommes ingénieurs ! C'est dire comme la conviction de la supériorité humaine est ancrée en nous. On nous démontre par A plus B qu'une catastrophe s'annonce mais nous restons convaincus que nous en sortirons indemnes. « Comme un homme qui refuse de croire qu'on eût mis le feu à sa maison tant qu'il en avait la clef dans sa poche. » (Alexis de Tocqueville)

Avec les collapsologues, j'ai compris que le message brut de l'effondrement était difficile à recevoir. Le message était non seulement trop dur mais la manière de l'enseigner était trop cérébrale et parlait insuffisamment aux cœurs. J'ai compris qu'il faudrait d'autres formes d'enseignement pour faire digérer le message. Car le constat est indéniable : sans efforts supplémentaires, il y aura des impacts irréversibles à l'échelle mondiale (GIEC, 2022). Pour accepter un tel constat, il faut le découvrir soi-même, le sentir, le vivre. Même si ce n'est pas un message facile, surtout pas quand on est jeune et qu'on a la vie devant soi. Mais on ne peut pas enseigner une responsabilité sociétale sans parler du dysfonctionnement de notre système et du rôle crucial des entreprises. Même pour un jeune, il est important de voir la réalité en face. J'ai donc décidé de changer mes méthodes d'enseignement et d'ajouter une dimension expérimentale dans le cours de RSE, en intégrant l'exercice de la fresque du climat et la marche du temps profond.

Fresque du climat

Plutôt que d'expliquer la collapsologie *ex cathedra*, la fresque du climat permet aux étudiants de découvrir la problématique des changements climatiques. En retraçant les liens de cause(s) à effet(s) par l'intelligence collective, les étudiants découvrent eux-mêmes les principaux mécanismes à l'œuvre dans le réchauffement climatique. C'est un jeu simple sans être simplificateur, scientifique sans être indigeste, qui permet de comprendre les raisons du dérèglement climatique et son caractère systémique. Après trois heures de jeux, les étudiants comprennent mieux les effets systémiques du réchauffement climatique et la situation désastreuse de l'Anthropocène. S'ensuit alors une discussion profonde sur le ressenti des étudiants, les émotions que le jeu a provoquées. Il faut plusieurs heures pour comprendre, sentir et digérer le message. Je libère sciemment ce temps de réflexion et de discussion dans mon cours pour que les étudiants comprennent, comme je l'ai compris trop tard, que l'activité humaine et surtout l'activité commerciale ont des effets pervers sur tout l'écosystème qui les entoure.

Marche du Temps Profond

J'emmène également les étudiants un après-midi au bois de Lauzelle pour une Marche du Temps Profond. C'est une balade de 4,6 km à travers 4,6 milliards d'années d'histoire de la Terre, où chaque mètre parcouru équivaut à un million d'années. Partant de la formation de la Terre, la balade couvre les événements les plus significatifs de la profonde histoire de la Terre, y compris la formation de la Lune, des océans, de l'atmosphère, la vie unicellulaire, la tectonique des plaques, l'explosion cambrienne, les extinctions massives, les dinosaures et, tout à la fin, notre propre espèce, les humains – juste dans les 20 derniers centimètres ! C'est une expérience profonde pour les étudiants qui réalisent qu'ils font partie d'un univers, une histoire, un vivant bien plus riche que nous.

Aujourd'hui – retisser la toile du Vivant

Je suis partie en 2018 au Schumacher College⁴² en Angleterre, pour y suivre un Master en Écologie et Spiritualité. La collapsologie m'avait déboussolée et je sentais que, dans le discours « win-win », comme dans la collapsologie d'ailleurs, il manquait une dimension, la dimension spirituelle. J'étais à l'époque un peu mal à l'aise par rapport à la spiritualité. J'en avais un peu peur et, en même temps, j'étais attirée. Approfondir ce manque dans un collège anglais de renommée internationale me paraissait une entrée prudente en la matière. Mais l'expérience fut tout sauf prudente. Elle était réellement transformatrice. Pendant un an, j'ai plongé dans la *Deep Ecology* avec Arne Naess et Aldo Leopold, le Travail Qui Relie avec Joanna Macy, l'écoféminisme avec Vandana Shiva et Starhawk, la spiritualité avec Satish Kumar, la théorie Gaïa avec Stephan Harding, la sagesse des ancêtres indigènes... J'en suis sortie différente. Ma vision du monde a totalement changé. Je ne suis plus une éco-optimiste convaincue de pouvoir sauver le monde, ni une collapsologue déprimée. Je fais partie d'un écosystème et d'un univers bien plus large que moi. C'est réconfortant et soulageant de savoir qu'on n'est plus un individu, seul et autonome, mais un petit élément dans un plus vaste univers. Le mantra du collègue est « Act without desiring results » (Satish Kumar) : Juste agir suffit. Ce fut un soulagement pour moi qui avais toujours recherché la valeur partagée et l'impact. Finie aussi la pensée linéaire de la collapsologie qui va droit au mur. Vive la pensée circulaire, comme les saisons : pas de printemps sans hiver, pas de moisson sans automne, à chaque saison ses fruits. Même face à la crise pressante, j'ai appris à prendre le temps de sentir, de réfléchir, d'être avant d'agir. Comme le dit un proverbe africain : « Times are urgent, let's slow down » (Akómoláfè, 2017).

Le Schumacher College a une riche histoire en tant que pionnier de l'enseignement écologique. La pédagogie est interactive et expérimentale, basée sur l'apprentissage de la tête, des mains et du cœur. La pédagogie est axée autour de huit principes :

- **Célébrer l'unité**, sans créer d'uniformité.
- **Embrasser la diversité**, sans créer de divisions.
- Pratiquer une **élégante simplicité**, désencombrer sa vie et son esprit.
- Connecter l'extérieur à l'intérieur : **la transformation extérieure et la transformation intérieure** vont de pair.
- Vivre de manière holistique : créer un équilibre entre **la tête, le cœur et les mains**. Prendre soin de **la terre, de l'âme et de la société**.
- Développer une **communauté d'apprentissage**, aller au-delà de la recherche individualiste de connaissances.
- **Agir dans la joie** de servir à la fois l'intérêt des hommes et de la planète.
- Abandonner la poursuite du succès personnel ; le bien-être personnel fait **partie intégrante du bien-être planétaire**.

⁴² Le Schumacher College est un institut d'enseignement supérieur britannique fondé en 1991 par Satish Kumar et Brian Goodwin. Il est connu pour son approche holistique de l'écologie. Le nom Schumacher College a été choisi en référence à l'économiste Ernst Friedrich Schumacher.

Ces huit principes sont magnifiques mais comment traduire toute cette sagesse dans le cours de RSE de retour en Belgique ? Comment célébrer l'unité et retisser le tissu du vivant dans un auditoire avec cent cinquante étudiant·e·s ? Au Schumacher Collège, nous étions une vingtaine d'étudiants, assis par terre en cercle, dehors la plupart du temps, sans *Powerpoint*, à écouter les professeurs. C'est nettement plus facile pour se sentir un avec la nature. Comment ouvrir les étudiants à une vision éco-systémique dans un auditoire, derrière leurs ordinateurs ?

La première chose qui me semblait importante était de trouver un vocabulaire, un concept, qui est accessible, inspirant, sans les aliéner. Le concept qui paraît le mieux répondre à la vision éco-systémique dans une école de management, c'est l'économie régénératrice. À défaut de mieux, c'est un concept prometteur. La régénération diffère de la RSE traditionnelle dans le sens qu'elle ne voit plus l'entreprise comme isolée mais comme faisant partie d'un ensemble. Il s'agit donc avant tout d'aider les étudiants à comprendre que l'humain n'est pas au sommet de la pyramide mais qu'il a une (petite) place dans un écosystème qui le dépasse et dont il est entièrement dépendant. Comme j'ai pu le vivre au Schumacher Collège, cela prend du temps de « désapprendre », surtout pour une génération qui considère que la nature est une ressource, que la nourriture vient du Delhaize, les vêtements du Primark, l'eau des bouteilles... Et qui jure par la loi de la jungle, la compétition, la croissance, le pouvoir d'achat et l'argent.

L'économie régénérative ou régénératrice est un concept émergent, dont la définition est loin d'être entérinée, et se prête même à débat. Kate Raworth en parle dans son modèle du « donut » ainsi que la Fondation Ellen MacArthur dans le domaine de l'économie circulaire. Si elle est peu présente dans le monde académique, l'économie régénérative semble avoir davantage de succès dans les milieux de l'entreprise. On y utilise l'économie régénérative pour la distinguer de l'économie linéaire et exploitante. L'économie régénérative a des impacts positifs nets sur les écosystèmes naturels, par exemple, parce qu'elle permet à l'entreprise de séquestrer plus de carbone qu'elle n'en extrait ou dégage par ses activités. C'est précisément là que le bât blesse. Le terme est souvent récupéré pour parler d'économie circulaire, fonctionnelle, symbiotique, solidaire, locale, sans remettre en question la vision anthropocentrique du monde. C'est pourquoi j'hésite à en faire le socle de mon cours car ma vision va plus loin et demande une autre paire de lunettes pour regarder le monde. Cette optique continue à mettre l'homme au centre du vivant et non dans le vivant ; il œuvre pour le vivant mais non pas avec le vivant. Pour pouvoir accéder à la vision écosystémique, il faut toutefois oser remettre en question notre système économique, notre système politique et notre vision philosophique et spirituelle de notre vie sur terre. Et ça, ce n'est pas facile.

Je mets donc l'accent sur l'interconnectivité du vivant dans mon cours de la responsabilité sociétale. C'est le « cœur » de la vision systémique. Derrière l'entreprise, qui n'est finalement qu'une fiction issue de l'imagination humaine, ce sont des hommes et des femmes membres d'un écosystème vivant. Quelqu'un m'a dit un jour : On ne défend que ce qu'on aime. Bien, il est temps de réapprendre à aimer ce qui nous entoure.

Avec prudence donc, je tente quand même d'inspirer les étudiants avec des exemples d'entreprises qui font un réel effort de vision systémique du vivant, comme l'entreprise Novobiom qui part de la conviction que s'inspirer de la nature est le meilleur moyen de la

protéger et de la restaurer. Experts en mycologie appliquée, ils fournissent une alternative biologique au traitement de la pollution complexe des sols par la mycomédiation. Un autre exemple, plus de nature sociale, est Buurtzorg en Hollande, qui a chamboulé le secteur des soins à domicile. L'entreprise repose sur des équipes de soins de proximité, totalement autonomes, qui prennent en charge une cinquantaine de patients par équipe de cinq à douze infirmiers. Et puis, il y a la boulangerie Greyston aux États-Unis qui offre un emploi aux anciens détenus, aux personnes handicapées, aux sans-abri, aux analphabètes et aux toxicomanes. Leur motto : nous n'embauchons pas des gens pour faire des brownies, nous faisons des brownies pour embaucher des gens. Voilà un monde économique à l'envers ! Le but de ces trois exemples régénérateurs est de faire vivre en harmonie les êtres humains et les écosystèmes, en produisant sans épuiser les ressources mais en les régénérant.

Au niveau de la pédagogie, je continue à essayer d'engager « le cœur, la tête et les mains » des étudiants. La fresque du climat et la Marche du Temps Profond restent des outils importants mais j'ai ajouté une touche plus « intérieure » et plus personnelle avec les challenges colibris, une expérience concrète avec le service learning (apprentissage par le service) et une introduction spirituelle au travers de quelques pratiques (optionnelles) de bien-être. Au niveau de la recherche, je n'accompagne plus que les mémoires Oïkos.⁴³

Les challenges colibris

Vous connaissez probablement l'histoire du colibri qui, lors d'un immense incendie en Amazonie, essaie vaillamment d'éteindre le feu avec des gouttes d'eau. Interpellé par les autres animaux, il répond : Je fais ma part. Comme le colibri, j'essaie de faire comprendre aux étudiants que chacun peut agir à son échelle en lançant chaque semaine un challenge colibri pour encourager les étudiants à réfléchir à leur propre comportement en tant que consommateurs et citoyens. Et de leur montrer qu'ils peuvent agir concrètement sur leur environnement aujourd'hui et ne doivent pas attendre que d'autres se bougent, ni que les politiques s'y mettent. En lançant un défi hebdomadaire de zéro plastique, de produits *Fairtrade*, j'encourage le changement des comportements individuels ou, au moins, la réflexion.

Service Learning

L'enseignement « cœur, tête et mains » m'a beaucoup marquée. Beaucoup plus que l'enseignement cérébral comme je l'ai connu à l'université. J'ajoute donc une dimension « mains » au cours en faisant travailler les étudiants une journée à l'Arbre Qui Pousse ou auprès d'ASBL environnementales à Louvain-la-Neuve, pour nettoyer la Dyle, tailler des arbres, faire de la couture, réparer des vélos, faire du maraichage, etc. Pour « vivre » le lien

⁴³ L'UCLouvain a lancé l'initiative « Mémoires Oïkos » pour la promotion de mémoires interdisciplinaires et transdisciplinaires autour des questions liées au développement durable et à la transition. Ce processus permet à des étudiant·e·s de différentes facultés de collaborer sur un sujet de mémoire commun, en mobilisant leurs savoirs disciplinaires propres et en travaillant au-delà du monde universitaire en partenariat avec les acteurs et actrices du monde socio-économique.

avec la terre et ses hommes plutôt que de l'apprendre *ex cathedra*. L'objectif principal est de leur faire vivre l'engagement sociétal, d'expérimenter le lien direct avec la nature et d'échanger avec des acteurs de la transition sur le terrain.

Pratiques de bien-être

Je commence chaque cours avec une pratique de bien-être facultative de 8h30 à 9h. L'idée est d'encourager les étudiants à s'ouvrir à des pratiques contemplatives d'être et non seulement de faire, par exemple via la méditation, la pleine conscience, la compassion, la visualisation, l'écoute profonde. Il existe un ensemble croissant d'études qui montrent comment ces pratiques sont liées à la durabilité. C'est une belle illustration concrète de « l'urgence de prendre le temps ».

Mémoires Oikos

Dans le cadre des initiatives du plan Transition de l'UCLouvain et sous l'impulsion de la prorectrice Marthe Nyssens, les mémoires de master *Oikos* sont organisés depuis septembre 2022 à l'UCLouvain par des équipes de promoteurs et promotrices provenant de différentes facultés et domaines. Ces équipes proposent des questions de recherche interdisciplinaires sur le développement durable, en lien avec des thématiques ou en partenariat avec des acteurs sociaux de la transition écologique et sociale. Comme je suis convaincue du bienfait de la transdisciplinarité et de la coopération, j'ai pris la décision de ne plus accompagner que des mémoires *Oikos* et j'encourage les étudiants à s'engager dans cette direction.

Demain ?

Je rêve, non seulement, d'enseigner la régénération, mais de pouvoir construire un cours lui-même régénératif, dans son contenu, sa culture et ses étudiants. Le contenu du cours serait cocréé avec les étudiants de toute discipline, avec comme seul guide le lien profond avec la nature. Pas d'auditoire, pas de hiérarchie, mais une gouvernance participative. Ils discuteraient du sens de la vie, de leur raison d'être sur terre et du monde qu'ils veulent construire. Ils inviteraient des personnes inspirantes pour les guider. La réflexion libre et systémique profonde mènerait à trouver des alternatives à la crise écologique non seulement techniques, économiques et politiques, mais aussi une autre vision de l'humain et de la réalité (Luyckx, 2020). Cela demande donc le courage d'ouvrir la porte jusqu'à présent verrouillée en remettant en question notre système économique dans ses fondements, son fonctionnement, ses convictions quasi religieuses, ses acteurs, ses dynamiques, ses instruments de mesure... Ouvrir cette porte demande beaucoup d'audace. Je peux aider à ouvrir la porte en les incitant à ouvrir leur regard mais ce sont les étudiants qui auront la bravoure de franchir le pas de la porte d'un nouveau système économique. Pour montrer l'exemple, je pourrais éventuellement supprimer les cotes d'examen basées sur une évaluation « tête » par le professeur. C'est un calcul qui fait, selon moi, partie de l'ancien système et ne mesure pas l'objectif d'une pédagogie transformative que je recherche. Je n'ai

jusqu'à présent pas encore trouvé de bonne méthode comme alternative. Je me console en me disant que, même au Schumacher Collège, après trente ans d'expérience, le diplôme est également remis sur la base de « papers ».

Alors, pour finir, suis-je une activiste en tant que prof ? La question peut être renversée : est-il possible d'être non-activiste en tant que prof ? Je suis convaincue que tout enseignant est quelque part activiste. Il défend ses recherches, ses visions, ses faits et plus il est passionné, plus il sera inspirant. Mais l'activisme est souvent limité à un sujet, l'environnement, l'emploi, l'argent. Il manque cruellement d'activistes éco-systémiques. Donc oui, je pense qu'il faut être activiste éco-systémique, même – et peut-être surtout – dans nos écoles de commerce. Les étudiants sont de plus en plus conscients et à la recherche d'alternatives. Il est de notre devoir en tant que professeurs de l'être aussi et de les aider à trouver d'autres voies qui mènent vers un monde meilleur, qui les aident à « bifurquer ».

Bibliographie

Akómoláfè, B. (2017). *These wilds beyond our fences: letters to my daughter on humanity's search for home*. Berkeley, California, North Atlantic Books.

Renouard, C., Beau, R., Goupil, C. et C. Koenig (sous la dir.). *Campus de la transition*. (2020). Manuel de la grande transition. Paris : Les Liens qui libèrent.

De Bouver, E., et Luyckx, Ch. (2019). Écosystème de la transition : la diversité des engagements pour répondre à l'urgence écologique. Une analyse. *Ecotopies*. <https://ecotopie.be/publication/ecosysteme-de-la-transition/>.

de Woot, Ph. (2013). *Repenser l'entreprise : compétitivité, technologie et société*. Bruxelles : Académie royale.

Hawken, P. McDonald's and Corporate Social Responsibility?, Repéré à <<https://www.sustainablebusiness.com/2002/05/mcdonalds-and-corporate-social-responsibility-25550>>

Hutchins, G. Storm, L. (2019). *Regenerative Leadership*, The DNA of life-affirming 21st century organizations. Wordzworth Publishing.

Luyckx, C. (2020). *Écophilosophie, Racines et enjeux philosophiques de la crise écologique*. Louvain-la-Neuve : Académia.

Macy, J. & Young Brown, M. (2014). *Écopsychologie pratique et rituels pour la terre*. Gap : Le souffle d'or.

Porter, Michael E., and Kramer, Mark R. (2011). Creating Shared Value, *Harvard Business Review* 89, n° 1-2 (January–February 2011): 62–77.

Swaen, V. (2021). *Discours lors de la remise de Prix Philippe de Woot*.

Servigne, P., Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*. Paris : Seuil.

Remise des diplômes AgroParisTech 2022 :

<<https://www.youtube.com/watch?v=SUOVOC2Kd50>>

Visser, Wayne. (2010). CSR 2.0 and the New DNA of Business. *Journal of Business Systems, Governance and Ethics*, Vol. 5, N° 3, p. 7.

Écologie, transition et vie universitaire

Bernard Feltz

1. Écobiographie

Tenter de cerner les origines de la prise de conscience écologique conduit à chercher bien au-delà des premières alertes environnementales. Pour paraphraser le titre d'une exposition bien connue, j'aurais pu intituler ce paragraphe « J'avais vingt ans en 1973 ». Autrement dit, j'étais en début d'études universitaires l'année de la publication de l'ouvrage du Club de Rome *Halte à la croissance* qui a eu un retentissement considérable dans toute la société. Avant d'approfondir cet épisode, quelques éléments d'écobiographie.

On ne peut dissocier la prise de conscience écologique d'un vécu plus profond du rapport à la nature. Je suis originaire d'un petit village de Gaume, une région située à l'extrême sud de la Belgique. Sur le plan économique, la plupart des hommes allaient travailler à l'usine dans la sidérurgie, quelques-uns en Belgique – Halanzy, Musson, Athus –, la plupart en France – Mont-Saint-Martin, Longwy, Rehon, Senelle – et très peu à l'époque au Grand-Duché de Luxembourg – Rodange, Differdange. Très souvent, jusque vers les années 1960, en plus du travail à la sidérurgie, une petite activité agricole comportant quelques vaches et quelques terres contribuait largement à une subsistance de qualité, au prix d'une vie de travail acharné, auquel les femmes prenaient une part importante.

Un tel contexte d'enfance structure un rapport à la nature très particulier. Tout d'abord, un espace de jeu fantastique. De magnifiques forêts de feuillus, hêtraies-chênaies, sont à moins d'un kilomètre des habitations, et ce, tout autour du village : espaces de découvertes, de construction de cabanes, de grands jeux en mouvement de jeunesse... La nature, c'est un lieu d'accueil et de découvertes remarquables... Cette tonalité d'une nature prolifique et amicale se voit renforcée même à l'école où l'instituteur, chasseur à ses heures, plus pédagogue que protecteur des espèces, nous présente en classe quelques pièces de gibier à des fins strictement pédagogiques : lièvre, lapin, buse, chouette... Pouvoir caresser les plumes d'une buse, toucher ses serres impressionnantes, admirer son bec redoutable... L'altérité de la nature, la diversité des espèces, la complexité de leur relation..., ces concepts apparus plus tardivement s'inscrivent dans le vécu plus immédiat de l'enfance.

Lieu d'agrément et de découvertes... pas seulement. La nature se révélait dans son ambivalence de rapports avec l'humain. Même la forêt était autre chose qu'un espace de jeu. La pratique de l'affouage au niveau de la commune conduisait toutes les familles à aller « fendre le bois » dans la forêt. Travail dur qui prenait la forme d'une fête familiale avec l'arrivée du pique-nique printanier. Très petit, on était initié à manier les coins, en fer ou en bois, pour fendre les billes de bois destinées à être ramenées à la maison, où, sciées à dimension et à nouveau fendues, stockées et séchées, elles devenaient un combustible d'appoint bienvenu en hiver. Nature bienfaisante, mais nature exigeante... Le travail du bois

s'avérait long et pénible ! Autre ambivalence, le jardin potager... Chaque année, aux vacances de Pâques, les enfants étaient mis à contribution pour aider au bêchage du jardin. Travail fastidieux qui n'a jamais vraiment reçu mes préférences. Je tiens sans doute de ce moment mes réticences à organiser un potager encore maintenant. En été, bien souvent, on était réquisitionné pour donner un « coup de main » chez des amis au moment de la fenaison ou au moment de la moisson pour collecter les ballots de foin ou de paille à charger sur les charriots et à les décharger pour les stocker dans les fenils. Nature prodigue et nourricière, à condition d'y consacrer une bonne dose de transpiration !

Enfance marquée par un amour profond de la nature, non dépourvu cependant d'une lucidité précoce concernant les exigences d'un travail rigoureux et de longue haleine qu'implique toute activité qui vise à l'exploiter.

2. Des études

Les études de biologie renforcent cette conscience d'une appartenance à la nature. La théorie de l'évolution biologique inscrit l'humain dans la nature et conduit à une anthropologie non dualiste. Le concept d'émergence est développé dans un cours sur l'évolution de la plante qui, paradoxalement, m'a fort marqué philosophiquement. Le principe d'émergence ouvre à une posture non dualiste – il n'y a pas d'âme substantielle différente du corps – et à une posture non réductionniste – si le tout est plus que la somme des parties, l'explication du comportement du tout implique des lois et concepts non réductibles au comportement des parties. Ce thème a été l'un de ceux que j'ai le plus travaillé par la suite. Paradoxe, c'est un cours de science qui est à l'origine d'un des thèmes philosophiques qui m'a le plus préoccupé.

Après mes candidatures en biologie à Namur, je m'inscris en candidature unique en philosophie à l'UCL, encore située à Leuven. Mes cours de philosophie m'ont ouvert à un regard critique sur la science, critique au sens kantien d'attention aux limites de chaque discipline. La philosophie politique m'a introduit à toute la problématique de la modernité, avec ses dimensions épistémologiques, éthiques et herméneutiques. Le lien entre crise de la modernité et crise écologique m'est apparu plus tard. Paradoxalement, peut-être, je m'étais inscrit à tous les cours de philosophie de l'art en raison de mes goûts musicaux, en considérant cela comme un petit « jardin secret » sans grande importance philosophique. Ces cours m'ont fait comprendre au contraire que l'art est une des activités les plus importantes de l'humain et contribue largement à la vie de l'esprit. En particulier, les analyses heideggériennes en lien avec le concept de vérité « alèthèia », dévoilement, ouvrent à une rencontre possible avec les autres démarches de recherche de vérité.

Durant ma licence en biologie à Louvain-la-Neuve terminée en 1976, j'étais également inscrit en licence en philosophie, que j'ai présentée en 1980. Ma thèse de doctorat en philosophie, qui analysait de manière comparative une recherche de modélisation mathématique en écologie aquatique et une recherche sur le vieillissement en biologie moléculaire – les démarches systémique et analytique – m'a introduit aux méthodologies complexes de modélisation des écosystèmes, et m'a permis de mieux cerner la spécificité

d'une approche systémique en biologie par rapport aux démarches classiques de la biologie moléculaire.

L'écologie scientifique modifie profondément le rapport à la nature en ce qu'elle resitue l'humain au cœur d'un écosystème Terre dont il dépend de manière radicale. Par ailleurs, elle se centre sur les relations entre espèces et renvoie donc à notre dépendance radicale par rapport aux autres espèces végétales et animales pour la survie de notre espèce. Enfin, la mise en évidence du caractère fini des stocks conduit à un tout autre rapport aux minéraux, à l'énergie, à l'eau et conduit à des questions radicales sur nos modes de vie actuels. La gestion de la cité doit dès lors s'inscrire dans des temporalités longues et œuvrer à la mise en place de pratiques tenables sur un long terme. Le concept de « soutenabilité » trouve là tout son sens. L'écologie scientifique, comme son nom l'indique, reste cependant marquée par le rapport rationnel modélisateur à la nature. Les scientifiques spécialistes de l'écologie sont souvent des êtres sensibles à un rapport plus poétique à la nature et à l'animal. Ce sont souvent des naturalistes bons connaisseurs des diverses espèces et très admiratifs de la nature. Mais il faut souligner que cette démarche relève d'un à-côté par rapport au travail scientifique fondamentalement quantitatif et visant à une gestion rationnelle des écosystèmes.

3. Des enseignements et des recherches ultérieures

Sur le plan de la recherche, deux courants importants doivent être mentionnés qui vont conduire à un approfondissement de la question de la spécificité de l'approche scientifique et, par conséquent, des divers types de rapport à la nature.

La sociologie des sciences a tout d'abord pris la forme d'une analyse sociologique des milieux scientifiques et de leurs règles de fonctionnement. À partir des années 1980, cette approche s'est avérée plus invasive et a montré que le contenu de la science et les théories scientifiques elles-mêmes sont profondément influencés par le contexte de leur élaboration. De plus, les recherches sur les dimensions rhétoriques des pratiques scientifiques tendent à minimiser la distance entre discours scientifique et autres approches de la nature et à contester le caractère rationnel de la recherche scientifique. Dès ma thèse de doctorat, j'ai montré la compatibilité des influences contextuelles sur la démarche de recherche scientifique et la spécificité d'une rationalité portant la forme d'un test d'hypothèse. La rhétorique peut elle-même être mise au service d'une recherche de la vérité. Une prise au sérieux des déterminations contextuelles de la recherche ne compromet pas l'idée d'une spécificité de la démarche scientifique ni la légitimité d'un rapport privilégié de la science à la réalité qu'elle étudie. L'enjeu est important. Dans les débats sur la question climatique, par exemple, les courants relativistes refusent toute spécificité du discours scientifique et conduisent dès lors à ne pas prendre au sérieux les positions du GIEC. Contrairement à ce qu'une perception rapide pourrait avancer, la position relativiste, qui remet en cause le discours scientifique, dessert la force d'un discours scientifique qui dénonce les effets pervers de nos modes de vie. Il en va de même pour la problématique de la biodiversité. Seules les analyses scientifiques d'études d'évolution des populations vivantes peuvent attester d'une sixième extinction. Seules des analyses scientifiques peuvent établir le lien entre cette extinction et nos modes de vie et nos modes de production alimentaire ou autres. Il m'est vite apparu qu'il était urgent

de défendre à la fois les limites de la science, qui n'épuise pas la richesse de la réalité « nature » qu'elle étudie, et la force des analyses scientifiques dans les domaines qui leur sont spécifiques.

Dans un tout autre registre, la rencontre de la question de la modernité s'est renforcée suite notamment à l'ouvrage de Luc Ferry qui tend à montrer que l'écologie est très marquée par un rejet de la modernité et un retour à une conception prémoderne du rapport à la nature. C'est un ouvrage de vulgarisation qui a eu un impact considérable sur l'opinion publique francophone et, à mon sens, est partiellement responsable d'un retard du monde politique français dans la prise de conscience de l'urgence écologique. Si on approfondit la question, deux choses apparaissent. Tout d'abord, l'écologie scientifique se situe dans le rapport moderne à la nature. C'est un rapport complexifié, qui s'inscrit dans le courant systémique, et donne l'image d'un humain qui reconnaît son inscription dans la nature. Ceci dit, les développements de la *Deep Ecology* ne manquent pas de pertinence : pour comprendre la crise écologique, il faut aller au-delà de l'écologie scientifique et prendre en compte le rapport chosifiant, objectivant que l'humain instaure avec la nature en contexte occidental. Cependant, les pensées liées à la *Deep Ecology* tendent à proposer un rapport prémoderne à la nature, qui refuse d'accorder quelque spécificité à l'humain. On y trouve des philosophies liées au courant romantique qui visent un retour à un rapport plus fusionnel à la nature. On y trouve également des pensées qui puisent leur racine dans la tradition scientifique. L'hypothèse Gaia d'un James Lovelock s'inscrit dans cette perspective. À l'analyse, on peut cependant relever bon nombre de philosophies qui développent un rapport à la nature qui va bien au-delà de la position scientifique objectivante, sans remettre en cause le primat de la subjectivité qui caractérise la culture moderne.

Paradoxalement, on trouve cette tendance chez les scientifiques eux-mêmes. Les recherches en neurosciences tendent à montrer qu'il y a conscience animale. Cela conduit à rapprocher l'humain de l'animal, sans que soit nécessairement remise en cause la distinction homme/animal. Pour bon nombre de neuroscientifiques, entre l'humain et l'animal, il y a continuité et distinction. Continuité car les théories de l'évolution ont bien établi l'origine animale de l'espèce humaine. Distinction, car ces mêmes études décrivent une spécificité du comportement humain liée à des significations langagières que seul permet l'accès à un langage articulé. L'inscription de l'humain dans une lignée animale ne conduit pas nécessairement à la suppression de la distinction humain/animal. Dans le même ordre d'idées, les travaux des éthologues montrent que les comportements animaux peuvent être rapprochés des comportements humains. Certaines études suggèrent que certains animaux se réfèrent à des bribes de justice. Le principe de continuité entre l'animal et l'humain permet de rendre compte du fait que les prétendues spécificités humaines trouvent des traces anticipatrices dans les comportements de certains animaux.

Cette même tendance à une posture paradoxale de rapprochement avec la nature et avec le monde animal, tout en maintenant une distinction radicale, on la trouve également chez un certain nombre de philosophes. Je pense à Hans Jonas qui transforme cette conscience humaine en une responsabilité. Je pense même à Heidegger qui voit dans le rapport esthétique à la nature le dévoilement d'une dimension complètement occultée par la pratique et le discours scientifique. On peut interpréter ces philosophies comme visant un au-delà du

discours scientifique, sans nécessairement remettre en cause la pertinence du discours scientifique dans son champ d'action propre.

Ces questions plus générales ouvrent à la problématique englobante de la modernité et de son évolution récente. On pourrait caractériser la modernité comme une confiance absolue en la raison, capable de donner un accès à la vérité via la science et la métaphysique telles que pensées au 17^e siècle notamment par Descartes, capable de conduire les humains à une éthique universelle, parce que rationnelle, dans la lignée de Kant au 18^e siècle, capable de fonder une société juste, au fonctionnement démocratique avec une légitimité politique reposant sur la reconnaissance des humains, dans la lignée de la philosophie politique des 17^e et 18^e siècles. Cette confiance absolue en la raison et en l'être humain s'inscrit dans le concept de « progrès » également promu à partir du 18^e siècle, avec le démarrage de la société industrielle en lien avec les avancées de la technique et l'intégration des innovations techniques au fonctionnement économique. Un tel concept permet de rendre compte des succès prodigieux de la modernité, ainsi que de ses échecs les plus cuisants.

Succès prodigieux : la science et la technique ont conduit à des réalisations qui vont au-delà de ce qui était espéré. Newton n'imaginait pas que l'humain aille un jour sur la Lune. Claude Bernard n'imaginait pas l'être humain un jour capable de manipulations génétiques... Même sur le plan sociétal, on doit souligner l'aboutissement de l'évolution historique au 20^e siècle qui voit finalement l'adoption du suffrage universel dans toutes les grandes démocraties, qui voit la proclamation des droits humains en Assemblée générale de l'ONU en 1948.

Échecs cuisants : les guerres mondiales du vingtième siècle ont vu la science et la technique mises au service des projets les plus déments, allant jusqu'au génocide. Au nom de la rationalité occidentale, la deuxième colonisation a conduit à des exploitations des peuples, au mépris des autres cultures, à la négation de la dignité de populations entières... Enfin, la crise écologique que nous connaissons peut être considérée comme une dimension de cette crise de la modernité, dimension qui concerne précisément le rapport à la nature. C'est bien une synergie entre le rapport purement cartésien à la nature et la tendance à transformer tout bien en valeur marchande qui a conduit aux impasses que nous connaissons en matière d'épuisement des ressources et de changements climatiques.

Pour leur part, les maîtres du soupçon formulent une critique théorique de la confiance moderne absolue en la raison. Pour Marx, ce ne sont pas les idées qui sont moteur de l'Histoire, mais bien les contradictions qui marquent la sphère économique. Pour Freud, ce ne sont pas les idées qui déterminent le comportement humain mais les pulsions inconscientes qui structurent le moi. Pour Nietzsche, la rationalité participe de l'illusion par laquelle l'humain croit erronément en sa grandeur. Et même au niveau le plus fondamental, la crise de la modernité s'inscrit dans l'impossibilité d'arriver à un savoir absolument certain. Même la science s'inscrit dans une historicité qui remet en cause sa prétention à la véracité incontestable.

En pareil contexte, la réponse à la crise écologique prend place dans un contexte plus large de réponse à la crise de la modernité. Sur ce point, il me semble que l'on peut distinguer quatre attitudes, toujours présentes dans notre société, et qui renvoient à des postures historiques bien identifiables.

La première consiste dans le déni de la crise de la modernité. Les « trente glorieuses » (1945-1975) sont marquées par une confiance naïve en la modernité pensée comme source de progrès à l'infini. La mondialisation a été mise en place sans la moindre préoccupation pour une diversité culturelle à préserver, sans la moindre préoccupation pour une Planète aux stocks finis. La foi dans le progrès était à l'époque une évidence culturelle difficilement interrogeable. Cette posture, partagée alors par toutes les instances dirigeantes de la société, est encore très présente dans certains milieux économiques et techniques.

À l'autre extrême de la géographie idéologique, certains milieux religieux concluent à l'échec de la modernité et voient dans les problèmes écologiques la confirmation de la nécessité d'un retour à un discours religieux qui soit au fondement de tout le fonctionnement social. C'est une thèse très présente dans les milieux créationnistes du protestantisme américain soutenus par les Républicains, c'est une thèse défendue par les « intégristes » à l'œuvre dans toutes les sensibilités religieuses : catholiques, protestantes, hindoues, musulmanes, juives... La crise écologique est interprétée comme indice de l'échec du projet moderne et du primat de la subjectivité.

Troisième posture, très présente également dans les débats contemporains, la post-modernité relativiste. La conscience aiguë des méfaits d'une confiance absolue dans la raison, notamment par les comportements totalitaires auxquels elle a conduit, amène un certain nombre de penseurs à renoncer à toute perspective d'universel, que ce soit dans le rapport à la vérité, à l'éthique et au politique. On parle d'abandon des grands récits au profit d'un respect et d'une valorisation du différend. En pareil contexte, aucun statut privilégié à la science, abandon des droits humains, relativisme intégral en matière de gouvernance politique. Dans une perspective de relativisme généralisé, il s'agit de respecter les différences dans leur radicalité et de proposer un fonctionnement mondial marqué par des conventions pragmatiques qui visent à laisser chacun vivre comme il l'entend dans une sorte de séparation communautarienne généralisée. On peut s'interroger sur la viabilité, voire le caractère souhaitable, d'un tel mode d'organisation. L'abandon des grands récits n'est pas sans conséquence redoutable. Renoncer à toute visée d'universalité dans le champ de la science revient à considérer que le discours du GIEC n'a pas plus de pertinence que les horoscopes des magazines spiritistes. Renoncer à toute visée d'universalité dans le champ de l'éthique revient à refuser de condamner des propos racistes, xénophobes, voire à restaurer la légitimité de la pratique esclavagiste. On perçoit rapidement combien un relativisme généralisé conduit à des impasses redoutables, même pragmatiquement pour une prise au sérieux de la crise écologique.

Dans la ligne des positions déjà défendues en dialogue avec le courant fort de la sociologie des sciences et les divers rapports à la nature, il me paraît pertinent de défendre l'idée d'une modernité critique, d'une modernité qui continue à faire confiance en la raison tout en soulignant les limites de la raison. La science dit le vrai dans son champ spécifique, mais ne dit pas tout le vrai, n'épuise pas la réalité qu'elle étudie. Une éthique de la discussion peut conduire à des valeurs partagées pour ce qui est des conceptions d'une société juste, tout en laissant place à une pluralité au niveau des conceptions de la vie bonne. Dans le registre des significations, la rationalité herméneutique joue un rôle déterminant marqué cependant par

un irréductible pluralisme. Ce pluralisme conduit au concept de « conviction critique », conviction qui inclut le respect de ce pluralisme.

En modernité critique, la pertinence du discours scientifique sur la nature est reconnue, en même temps que ses limites. Le regard esthétique sur la nature, le regard de responsabilité sur les autres espèces prennent tout leur sens dans le registre des rationalités éthique et herméneutique. En modernité critique, la visée d'une vérité universelle par la science associée à une attention aux limites de la science laisse place aux rationalités éthique et herméneutique en culture occidentale, à une considération positive pour les savoirs traditionnels liés aux autres cultures. Par ailleurs, en perspective de dialogue interculturel, la visée de valeurs partagées dans une recherche d'éthique de la discussion laisse place aux diverses conceptions de la vie bonne liée aux diverses cultures. Enfin, la rationalité herméneutique dans le registre des significations ouvre à une dynamique de large dialogue interculturel.

L'inscription de la crise écologique comme dimension de la crise de la modernité ouvre à l'intégration des solutions à la crise écologique dans une perspective large de construction d'un monde international à la fois marqué par des visées d'universalité et des défenses de spécificités culturelles irréductibles.

4. Enjeux pédagogiques

Ces perspectives d'une prise au sérieux de la science et d'une prise en compte de ses limites, cette pluralité incontournable des diverses relations à la nature, cette prise en compte des liens du discours scientifique avec les forces techniques et économiques, toutes ces dimensions ont conduit à la production d'une grande diversité d'approches pédagogiques au sein de l'université. Je voudrais en souligner deux qui me semblent particulièrement importantes.

Depuis de nombreuses années, l'UCLouvain procède à l'attribution de cours à plusieurs professeurs, c'est ce qu'on appelle la cotitulature. Là où l'objectif est la collaboration effective de plusieurs professeurs à un même enseignement, c'est une pratique particulièrement enrichissante, aussi bien pour les enseignants que pour les étudiantes et étudiants. Interdisciplinaire, la philosophie des sciences l'est de manière inévitable par son propos même. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si de nombreuses personnes enseignant dans cette discipline sont elles-mêmes porteuses d'un diplôme scientifique et d'un diplôme philosophique. Mais préparer des activités à plusieurs enseignants provenant de facultés différentes – philosophie, sciences, anthropologie... – conduit à des échanges qui vont bien au-delà de la collaboration pédagogique, et conduit à des débats entre professeurs, devant et avec les étudiantes et étudiants... Souvenirs nombreux de moments d'intense activité intellectuelle et humaine. L'interdisciplinarité rejoint le relationnel. Les questions liées à l'écologie conduisent nécessairement à la collaboration de chercheurs et chercheuses venant des sciences de la nature et des techniques, développant des approches liées aux sciences humaines et des réflexions éthique et philosophique qui impliquent les rationalités éthique et herméneutique. La rencontre des diverses rationalités prend la forme d'un travail en commun

de diverses personnes impliquées dans un enseignement commun. Expériences inoubliables de rencontres intellectuelles et humaines !

Parmi ces nombreuses cotitulatures, l'une mettait en œuvre une modalité pédagogique particulière bien connue sous le nom de « jeu de rôles ». Un thème était choisi chaque année – l'énergie, l'eau, l'agriculture, les mines... – et, pour un thème donné, une situation concrète était imaginée qu'il fallait gérer en restituant au plus précis les diverses dimensions de la situation envisagée. Des groupes d'étudiantes et étudiants, eux-mêmes interdisciplinaires, devaient jouer les rôles des divers acteurs et actrices impliqués dans la situation en question. Sur le plan intellectuel, cette méthode force les étudiants et étudiantes à instruire un dossier dans toutes ses dimensions, à s'identifier à l'un des acteurs et actrices et à construire une stratégie de négociation. D'une part, il s'agit de définir clairement les objectifs à atteindre et, d'autre part, il s'agit de construire une véritable stratégie de négociation qui passe par les détours tactiques classiques. Ce jeu fait que les étudiantes et étudiants se prennent au jeu et défendent avec passion les acteurs ou actrices qu'ils sont censés incarner. Très riche tant sur le plan intellectuel que relationnel !

5. Ouverture

Les rapports à la nature touchent au plus profond de l'être. Ils renvoient à notre place au sein du cosmos. Ils renvoient à nos relations avec les autres êtres vivants. Ils engagent le sens de notre existence.

Les appartenances culturelles et sociales marquent profondément chaque être humain dès son enfance. La nature comme lieu où l'on se sent « chez soi » est une perception qui remonte clairement à mes origines rurales dans une nature forestière très préservée. D'emblée cependant, ce « chez soi » m'est apparu marqué par l'ambivalence. D'une part, une nature prolifique, présentant des réalisations magistrales – un hêtre ou un chêne centenaire forcent l'admiration ! D'autre part, une nature dure qui exige des efforts continus et rigoureux pour faire bénéficier de ses faveurs – le travail du bois comme le jardinage en témoignent...

Les rapports scientifiques à la nature se présentent comme incontournables. Chacune et chacun perçoivent à la fois la rigueur et la puissance explicative impressionnante liées à la science. Chacune et chacun perçoivent également le caractère très limité du discours scientifique dans son abord de la réalité. Chacune et chacun perçoivent enfin les dérives mercantiles auxquelles se prêtent les découvertes scientifiques. Avec la science, c'est le projet moderne qui se voit mis en cause. La confiance absolue en la raison, au fondement de la modernité, a conduit à la science, aux droits humains, à la démocratie. Elle a conduit également aux guerres mondiales, au néo-colonialisme et à la crise écologique.

Une confiance critique en la raison, critique au sens d'une attention aux limites de chaque démarche, peut conduire à aller au-delà du rapport fonctionnel à la nature et à tirer les leçons de l'histoire en matière de non-respect des autres cultures. La visée d'un universel dans le registre de la connaissance et de l'éthique laisse ouverte la question de la signification avec la pluralité irréductible de la raison herméneutique. Une politique internationale et une prise au sérieux des défis écologiques au niveau mondial requièrent une posture qui permet à la

fois un discours à visée universelle et le respect de chacune des cultures dans ses conceptions particulières de la vie bonne.

Bibliographie

- de Waal, F. (2011). *L'âge de l'empathie*. Arles : Actes Sud.
- Edelman, G. (1992). *Biologie de la conscience*. Paris : Odile Jacob.
- Feltz, B. (2020). Écologie, diversité culturelle et multilatéralisme en politique, in *D'Henri La Fontaine à Donald Trump : la fin de l'utopie multilatérale ?* Bruxelles : CAL. 97-112.
- Feltz, B. (2019). Écologie, création, modernité. Une lecture philosophique de la crise écologique, in *Repenser la création à l'heure de l'Anthropocène*, RSR, 107/4, 2019, p.617-636.
- Ferry, L. (1992). *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset.
- Gauchet, M. (1998). *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard.
- GIEC (2022). *Climate Change 2022: Impacts, Adaptation and Vulnerability*. <<https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg2/>> (juin 2022).
- Habermas, J. (2008). *Entre Naturalisme et Religion. Les Défis de la démocratie*. Paris : Gallimard.
- Meadows et al. (1972). *Halte à la croissance*. Traduction française de *The Limits of Growth*. Paris : Fayard.
- IPBES (2019). *Global Assessment Report on Biodiversity and Ecosystem Services*. <<https://ipbes.fr/node/35274>> (juin 2022).
- Jonas, H. (1995). *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Paris : Le Cerf (1979).
- Ladrière, J. (1977). *Les enjeux de la rationalité. Le défi de la science et de la technologie aux cultures*. Paris : Aubier-Montaigne/UNESCO.
- Larrère, C. (1997). *Les philosophies de l'environnement*. Paris : PUF.
- Lovelock, J. (1999). *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaia*. Paris : Flammarion.
- Lyotard, J.F. (1979). *La condition postmoderne*. Paris : Éd. de Minuit.
- Lyotard, J.F. (1983). *Le différend*. Paris : Éd. de Minuit.
- Taylor, P. (1986). *Respect for Nature. A Theory of Environmental Ethics*. Princeton : Princeton University Press.

Apprendre à marcher sur le verglas

Nathalie Frogneux

La conception d'une nature infinie et de ressources illimitées n'a jamais été une option pour moi. Le sentiment très étrange du « choc pétrolier » de 1973 est un de mes tout premiers souvenirs de petite fille vivant à la campagne. Les adultes soudain étaient à l'arrêt le dimanche, et il n'était plus question d'aller voir la famille comme le voulait la tradition. La limite était claire et choquante pour nous et pour tout le monde : notre mode de vie était basé sur des moyens dispendieux venus d'un lointain ailleurs que nous ne maîtrisions pas. Le souvenir d'emprunter les routes nationales en vélo n'allège pas l'ambiance de sidération qui prévalait chez les adultes atterrés.

Mais ce souvenir se mélange à un autre, quasiment contemporain, celui de la construction de l'autoroute E411 qui a éventré notre village en le traversant sans merci. Puisque l'autoroute passait entre notre hameau et le centre, elle nous séparerait de l'école et de la gare, engendrant une défiguration complète de nos petites rues paisibles. Deux hommes en costume foncé sont venus un soir l'annoncer : elle passerait à 300 m de chez nous. Il n'y avait pas de choix, pas de négociation possible. Il s'agissait du bien commun, l'expropriation était inévitable pour les champs, les bois et les jardins qui avaient eu la mauvaise idée de se situer sur son passage. Pourtant, les travaux prévus, présentés comme nécessaires, ont engendré une pollution de la nappe phréatique grâce à laquelle certains habitants de cette partie du village étaient alimentés en eau. Nous n'avions pas d'eau courante, puisque de l'eau potable et fraîche remontait à la moindre sollicitation de la pompe de la cuisine. Pour l'eau que nous ne buvions pas, des citernes à eau de pluie suffisaient dès lors que celle-ci était filtrée. Je me souviens de mon père en rage et faisant des bonds plus hauts que moi : « Mais vous vous rendez compte qu'ils ont percé la nappe phréatique ! » Il était trop tard, il fallut se raccorder à l'eau courante.

Quelques années plus tard, lorsque les travaux furent terminés, les jardins autrefois calmes étaient devenus plus bruyants que les maisons bruxelloises dont ils étaient censés reposer les propriétaires venus pour le week-end à la campagne. Préfiguration de l'inversion que nous connaissons aujourd'hui avec des campagnes traversées par des lignes de vacarme et vidées de leurs oiseaux par les pesticides.

Ces deux souvenirs très précoces se sont croisés pour engendrer un sentiment de limite des possibles et de dégradation inexorable de biens pourtant infiniment précieux. Bien sûr, il fallait « être de son temps » puisqu'il s'imposait de toute façon, mais ce temps ne nous plaisait fondamentalement pas. L'absurde semblait ainsi inévitable et notre avis sur les modifications ravageuses du paysage nul et non avenu pour les experts « hors venus », qui ne connaissaient pas le quotidien de la région mais avaient étudié le tracé des voies de mobilité. Aussi fallait-il se réfugier dans cette force vitale qui nous ressourçait à chaque printemps. Grand amoureux de la nature et de sa haie d'aubépines qu'il taillait annuellement

pour que les oiseaux puissent y trouver refuge à l'abri des chats, mon père n'hésitait pas à s'y arracher les mains. Belle et rude, la nature requérait des soins pour se donner généreusement.

Parallèlement, les membres de ma famille qui vivaient en Brie, portaient un paradoxe qui m'a habitée. Celui de vivre de manière autonome tout en m'ouvrant au vaste monde et à Paris, grande ville de culture et de raffinement. Il s'agissait de vivre dans le sillage d'une prise de conscience des excès de notre civilisation (qui impliquait le refus de l'énergie nucléaire, le refus de l'alimentation frelatée, des produits chimiques et de l'industrie agro-alimentaire), et de revenir au tricot, au tissage, à la poterie sur tour, et puis le pain maison, les yaourts fermentés, le fromage frais, le cidre, les confitures des fruits du jardin et les légumes selon les cycles saisonniers. Le grand potager de mes parents me rappelait que l'on n'a que peu de temps pour la récolte lorsque les haricots ont leur taille idéale et que les meilleures fraises sont celles « qui poussaient encore il y a un quart d'heure ». Ce que l'on nomme aujourd'hui la robustesse était alors une évidence quotidienne, mais elle s'exprimait plus prosaïquement : l'optimum n'est le maximum de rien. C'était l'époque des magasins Kraft (j'ignorais à l'époque que cela signifiait « force » en allemand, nous dirions aujourd'hui *empowerment*) avec des écheveaux de laine qui pendaient au plafond et proposaient tous les composants possibles pour réaliser des bricolages. Retrouver la capacité de faire des choses par soi-même, toutes les petites choses qui sont nécessaires au quotidien : vêtements, sacs, bijoux. Capabiliser, dirait-on aujourd'hui à la suite de Amartya Sen et Martha Nussbaum.

L'année de ma naissance, l'aînée de mes cousines était partie vivre à New York pour y étudier les humanités environnementales, dont nous étions encore à mille lieues ici. Elle critiquait les produits chimiques qui envahissaient notre corps. Bien plus tard, j'ai compris qu'elle parlait du *Printemps silencieux* de Rachel Carson à la petite fille admirative que j'étais. J'aimais le tricot pour mes poupées très frileuses et puisque je ne lisais pas encore, je tricotais, ce que la maîtresse de troisième maternelle jugeait très dangereux. Elle m'a donc confisqué ma trousse lorsque je suis arrivée fièrement pour la montrer à mes copines. À l'époque prévalait la différence entre intelligence pratique et théorique, comme si chacun disposait d'une intelligence globale qui se répartissait entre ces deux pôles. Puisque j'étais manifestement très « manuelle », pouvait-on espérer que je réussisse l'école primaire ? Marquée et même humiliée par ce doute, je me suis donc employée à démontrer que les pensées abstraites et théoriques étaient à ma portée également. Comme c'est le cas des petites filles décrites par Carroll Gilligan, *Une voie différente*, avec les raisonnements moraux : il faut s'adapter pour rentrer dans les formes de pensées valorisées scolairement et socialement.

Deux lignes étaient ainsi tracées que je ne trouvais pas contradictoires, d'une part, la pensée théorique et abstraite qui permettait d'accéder aux grandes villes, Paris et Milan, et d'autre part, la sagesse d'une proximité à la nature. J'avais été éduquée par des aristotéliens, des observateurs de la nature confiants en leur perception du monde, qui s'ignoraient tels et je me découvrais sur la voie d'une longue et lente explicitation théorique de cette philosophie.

À l'université, lorsque les matières obligatoires me semblaient parfois trop spéculatives ou idéalistes, les démonstrations trop abstraites, je les étudiais comme des axiomatiques. « Ceci étant posé, il suit logiquement que... » Après tout, il faut toujours faire un nœud dans son fil pour commencer un tricot, mais les nœuds ensuite y sont mortels comme en philosophie.

La philosophie qui me parle élucide le vécu et ne s'élabore jamais en méprisant le sens commun. Elle me porte en deuxième cycle à Louvain et ensuite en thèse à la Sorbonne et à l'Institut catholique de Paris, avec la découverte de Hans Jonas, sous la direction de Jean Greisch, son traducteur. Mais je ne le lisais pas seulement comme l'ancien élève de Heidegger, puisque j'ai eu alors la grande chance d'être l'assistante de Joseph Duchêne au département de « Sciences, Philosophies et Sociétés » (trois pluriels !), de la Faculté des sciences des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, à Namur. Il était spécialiste de Merleau-Ponty et nous avait enseigné la Chair du monde, l'importance du corps, mais surtout du corps tel qu'il est vécu à la première personne et la perception comme évidence première, le *cogito* charnel. Par la suite, la grossesse m'a permis de vivre cet entrelacs si bien décrit par Merleau-Ponty, lorsque la vie est portée en même temps qu'elle nous porte. Ce vécu fut décisif pour penser l'être au monde à la fois en première personne et anonyme comme *phusis* : le penser et le vivre de manière incarnée. Cela renforçait radicalement la thèse de Jonas selon qui la préoccupation de soi (*self concern*) se joue dans le corps vivant avant d'être un fait de conscience.

Dans cette équipe très interdisciplinaire, Gérard Fourez, Georges Thill, Joseph Duchêne étaient les académiques, tandis que Bernard Feltz, Dominique Lambert, Tien Nguyen-Nam et Chantal Cabiaux étaient les principaux scientifiques. J'étais ainsi plongée dans un milieu de physiciens, biologistes, mathématiciens et sociologues qui s'étaient ensuite spécialisés en philosophie, tandis que je me sentais un peu nue avec mes seuls diplômes de philosophie et de littérature. Mireille Meert prenait soin de nous, avec une attention hors du commun. Lors des séminaires hebdomadaires, parfois bien techniques, Gérard Fourez nous demandait de situer le lieu à partir duquel nous parlions, Georges Thill qui avait fondé le réseau « Prélude » (Programme de recherche et de liaison universitaire pour le développement) répétait qu'aucune transformation écologique ne surviendrait sans une plus grande justice entre le Nord et le Sud. Planait, lorsque je suis arrivée, l'ombre de Jean-Luc Roland qui avait été assistant juste avant moi et était devenu le bourgmestre écologiste d'Ottignies Louvain-la-Neuve. *Les Carrefours du Labyrinthe* de Cornelius Castoriadis étaient sur une étagère au secrétariat. Ses analyses sur la technique (dans son article de l'*Encyclopédie Universalis*), sa critique du capitalisme et de ce qu'il nommait la « pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle » liée à l'imaginaire moderne du progrès étaient pour nous des prérequis. Au programme des exercices du cours de philosophie de Joseph Duchêne en faculté de médecine, je devais lire avec les étudiants la *Nemesis médicale* de Ivan Illich. Pour la médecine comme pour l'école ou notre manière d'exploiter la nature, Illich soulignait les limites à ne pas dépasser pour éviter la perversion du système. Sur ce point, il rejoignait Jonas qui craignait davantage le succès du système technologique que ses accidents et j'avais proposé le magnifique texte de Hans Jonas à propos de l'expérimentation sur l'être humain. Des recherches plus techniques et appliquées étaient exposées au séminaire de département : celles menées avec les juristes sur la « carte santé » qui aurait rassemblé toutes les données des patients, l'histoire des sciences et de l'homéopathie de Hahnemann, l'éthique biomédicale au Cides (Centre interdisciplinaire droit, éthique, santé), le déni de la mort ou le mal radical (Anne-Marie Guillaume). L'interdisciplinarité était une évidence autant que le respect absolu des disciplines de chacun. La nécessité de leur articulation entre elles avec la société était

comprise comme une urgence. Et l'impossibilité de s'en tenir à la « neutralité normative » comme prétendu gage de scientificité était entendue, puisque nous devons penser l'interférence de l'observateur dans l'observation même en physique et l'inscription (parfois violente) des sciences et des techniques dans les sociétés.

Comme dans mon enfance, j'ai vécu mes années d'assistantat avec le sentiment de la démesure qu'il fallait critiquer et d'un système hors de ses limites à freiner d'urgence ; avec pourtant le sentiment que nos critiques n'étaient que des « bâtonnets posés sur les voies d'un TGV ». Un système qui s'emballait sans contrôle était voué au gigantisme.

Chantal Cabiaux, la jardinière aux mains d'or, avait pris le relais de mes grandes cousines. Elle m'offrait des lavandes minuscules qui sont devenues une haie devant ma maison, des bulbes d'iris qu'elle avait prélevés fin août lors d'un mariage. Comme la vie, ils ont repris, puis se sont laissé transplanter encore et encore. Il leur fallait une terre pauvre, un lieu qui semblerait hostile à la rhubarbe ! Parce que Chantal savait que « celui qui cultive son jardin, cultive le bonheur », elle m'avait donné un pêcher prélevé de sa région natale de Charleroi pour que je le plante dans le jardin de mes parents. Ne pas abandonner les plantes à elles-mêmes, mais en prendre soin avec patience et attention, avec amour. Elles peuvent certes être à l'aise chez elles, mais aussi se déplacer. Jusqu'à un certain point, avec un accueil plus ou moins bienveillant en soleil et en eau. Il fallait l'arroser durant les premières semaines. Ce que nous n'avons malheureusement pas fait, sans doute par excès de confiance dans le terroir ! Pas de pêches blanches pour nous....

En parallèle, je poursuivais la rédaction de ma thèse consacrée à Hans Jonas et défendue en 1999 en analysant des conditions épistémologiques qui ont contribué aux excès de notre civilisation technologique. Je retrouvais le fil longitudinal, car souvent Jonas était lu de manière fragmentaire comme le philosophe de trois thématiques successives. Il faut pourtant, selon lui, relever à travers les siècles une tentation dualiste constante, de l'Antiquité tardive jusqu'à nos jours, qui nous met à l'écart de la nature et de notre propre corps. Cette tendance engendre un retrait du soi, du sujet ou de l'esprit, qui doit éviter de se souiller dans un monde à la dérive. Et dans le prolongement de Jonas, il faudrait dire que cette même tendance de repli dans une intériorité existe encore paradoxalement face au monde saccagé auquel nous ne voudrions plus appartenir. C'est pour cette raison qu'il me semble impératif, en-deçà ou au-delà de la conscience de la gravité de la situation, de retrouver le sens et le sentiment de la responsabilité, afin d'agir radicalement et massivement pour éviter le pire, c'est-à-dire la destruction du vivant et de l'humanité. Historien de l'Antiquité, Jonas avait étudié ce phénomène de mépris du monde à travers le gnosticisme et le christianisme primitif (Augustin d'Hippone), mais il en voyait la radicalisation dans l'existentialisme du XX^e siècle. Toutefois, si cette tentation spirituelle et philosophique est constante, un danger inédit venait des options épistémologiques au XVII^e siècle, par son rejet de la *phusis* des anciens (cette force qui dépasse et porte la vie ainsi que les humains) au nom d'une matière pensée comme *étendue*. Avec le remplacement de la physique aristotélicienne par la physique newtonienne, la nature a donc laissé la place à la matière comme pur espace, *pure étendue*, c'est-à-dire largeur, hauteur et profondeur. Le morceau de cire de Descartes n'avait donc plus ni couleur, ni saveur, ni consistance spécifiques ; tout cela passait à l'arrière-plan, la chair du monde, la

chair de nos vies devenaient donc des qualités secondes. Sous cette lumière, la matière était donc morte (H. Jonas) et la nature elle-même était morte (A. N. Whitehead).

L'énigme dans de telles conditions devenait donc la vie. Comment la vie avait-elle pu émerger au sein de cet univers mécanique ? Comment accepter que l'évidence de la vie, de la communauté de sensation et d'expression entre nous et les animaux relève de l'énigme plutôt que de l'évidence ? Car cette évidence du vécu du corps plutôt que du vécu de conscience, c'est-à-dire du vécu à la première personne qui comprend les perceptions, les ressentis charnels et les émotions incarnées, menait à une veine particulière de la phénoménologie et en particulier aux écrits de Maurice Merleau-Ponty. Il s'agissait ainsi de sortir de l'anthropocentrisme de la conscience réflexive et de l'exception humaine dans le monde.

Alors que les époques dualistes précédentes disposaient de moyens superficiels, la physique moderne offre des moyens effectifs et des conséquences irréversibles à la détestation de la nature en raison de son échelle et de sa radicalité inédites. Sur le plan théorique, il s'agissait de lutter contre l'emballement, *l'ubris* et la démesure théorique et pratique. En effet, ce sont moins les accidents de notre pouvoir technologique que le succès qu'il acquiert en se couplant à l'avidité économique et à la perspicacité scientifique qu'il faut craindre. C'est sa perversion qu'il faut redouter et donc opter pour une autolimitation de l'action humaine cumulative, sur le plan individuel et collectif, moral et politique. Qu'il faut ou fallait redouter ? Faut-il énoncer cette phrase au passé ?

Ainsi le vécu est-il un test essentiel pour les théories qui ne peuvent nous obliger à le discréditer. Pourquoi devrais-je renoncer au sentiment de mon pouvoir d'agir au nom de présupposés théoriques qui veulent tout expliquer par une causalité suffisante ? Et puisque nous avons tous l'expérience de notre liberté en levant le bras, nous savons que nous agissons dans le monde, nous savons qu'aujourd'hui encore le meilleur est vulnérable et *Le pire n'est pas certain* (Catherine Larrère). Et l'espérance est même à l'horizon (Corine Pelluchon), car les ressources de chacun sont inattendues (Anna Tsing). Nous savons qu'il est encore possible de trouver la manière la moins dommageable de marcher sur le verglas. En effet, renoncer à notre liberté et à notre capacité d'infléchir le cours des circonstances que nous avons nous-mêmes créées serait non seulement contradictoire, mais constituerait aussi un effondrement sur le plan moral. Des effondrements ont eu lieu, ont lieu et auront encore lieu. Le temps s'accélère et les conséquences désastreuses de nos actions progressent. Comment penser ce qui nous arrive ? Au cœur de cette prise de vitesse, des catégories de pensée à peine créées semblent déjà obsolètes. Ainsi les « espèces invasives » (pyrales du buis dans mon jardin, Bernache au bois de Lauzelle, renouée du Japon sur le sentier de la gare) qui étaient censées désigner de grandes migrations au sein du vivant perdent-elles leur sens. Peut-on réellement penser que les écosystèmes pourront être conservés ? Même à grands renforts de mesures coûteuses ? Le lexique s'emballe lui aussi. Pourtant, l'ancien paradigme règne encore largement dans le monde universitaire notamment pour sélectionner les nouvelles recherches. Il faut accepter d'avancer parfois à demi-mot (Jonas, ancien élève de Heidegger plutôt que critique de la civilisation technologique) et reconnaître que, malgré l'urgence de la situation, les esprits sont lents. Après la soutenance de ma thèse, les premières présentations de l'éthique jonassienne qui soulignait qu'il nous faut un corps vivant porté par

la nature pour développer une éthique se sont heurtées au kantisme bien établi qui s'en tient à l'intérieur de la rationalité pour justifier les principes moraux. Mon raisonnement n'était pas « purement rationnel », puisqu'il prenait en compte ses conditions matérielles de possibilité, son contexte, ses vécus. On continuait de m'objecter ce que je considérais comme la conquête majeure de la philosophie de Jonas : il faut changer de paradigme et forcer le passage interdit par les modernes de l'être (neutre) à la valeur (issue du sujet humain) (David Hume) ou encore la séparation drastique du descriptif (scientifique des faits) et du normatif (qui relève de la politique, du droit et de la morale) (Weber). Il faut ainsi reconnaître qu'au cœur de l'être naît une finalité car les vivants ne sont pas neutres. Leur existence « désire » la vie et rester en vie, et dès lors une *valuation* puisqu'ils évaluent déjà en quelque sorte en distinguant ce qui leur est favorable ou défavorable pour leur existence. Pourtant le respect de cet interdit moderne, qui se présente comme une condition de scientificité, est encore largement observé par des collègues qui font autorité lors de l'attribution des budgets. Il bloque souvent des recherches innovantes. Et encore très récemment, j'ai présenté une recherche interdisciplinaire avec d'autres collègues qui n'a pas pu aboutir, car il nous a été reproché de ne pas assez distinguer la description et la norme, puisque nous avancions que la nature est que les humains peuvent reconnaître comme valeur ce que la nature indexe comme fin pour elle. Crime de lèse-modernité !

Sur le plan pratique, peut-on encourager de jeunes chercheurs à se lancer dans une longue recherche doctorale en philosophie sur des questions écologiques, qui risque de ne pas être financée ? Faut-il encourager des sujets plus classiques, davantage susceptibles d'obtenir des budgets de recherche ? Le choc des temporalités est constant : certains jeunes chercheurs ne veulent plus passer par le *temps long* de la recherche et de la thèse. Il leur faut agir immédiatement. Ils ont peut-être raison. L'iceberg est devant nous, très proche, et même une manœuvre d'évitement rapide et drastique dans une autre direction ne nous permettra pas de le contourner totalement. Pourtant, il est nécessaire de jeter toutes ses forces dans cette tentative au plus vite et de la manière la plus ferme pour minimiser les dégâts du choc. Les pensées de la résistance (Jan Patočka) sont précieuses pour avancer difficilement dans les eaux tourbillonnantes sans se décourager. Alors je me souviens de ma stupeur de jeune académique : « Est-il donc possible qu'en 1999, il n'y ait toujours pas de papier recyclé par défaut dans les photocopieuses et les imprimantes ? Faut-il encommissionner une question dont la réponse semble si évidente ? » Sans doute le courant est-il sur le point de s'inverser depuis deux ou trois ans, mais il ne faudrait pas crier victoire prématurément puisque nous avions déjà ce sentiment à la fin des années 1970. « Est-il possible que les trains de nuit aient été démantelés au cours des années 1980-1990 alors que les dégâts des émissions de CO₂ étaient déjà bien connus ? » Et entre toutes les positions théoriques, celle de la philosophie n'est-elle pas la plus lente et la plus détournée ? Faut-il alors renoncer à la position sociale de philosophe que l'on occupe parce qu'elle se trouve très en aval de l'action concrète ? Un autre sentiment d'impuissance surgit. Si tous les métiers doivent effectuer la transition, certains pourtant deviendront moins prioritaires que d'autres. Mon enseignement et ma recherche restent-ils prioritaires ? C'est une grande chance de pouvoir prendre la parole en étant écouté, de pouvoir s'exprimer devant de nombreux étudiants chaque année et parfois de publier ses textes. Mais le pouvoir de la parole suppose les médiations et repose sur le

temps relativement long de l'argumentation, de la persuasion et de la conviction, alors même que nous avons le sentiment d'une extrême urgence. S'installe ce sentiment de ne pas être à l'endroit où l'on est le plus efficace, car l'enseignement prend du temps et suppose évidemment une confiance dans la réception que nous en aurons. Faut-il céder à la tentation de contourner la lourdeur institutionnelle ? Faut-il passer du côté de la permaculture et viser l'utopie autarcique comme la rêvaient mes cousins à la fin des années 1970 ?

Et puis sur le contenu que s'agit-il d'enseigner ? La prise de conscience doit s'assortir du sentiment de responsabilité *pour le futur*. Or, ce sentiment peine à s'épanouir face à celui de l'absence de culpabilité. Et la colère des étudiants gronde. Certains refusent d'être responsables (du futur) s'ils ne sont pas coupables (des dommages causés dans le passé). Pourquoi ceux qui ne sont pas responsables des dégâts et qui n'ont pas davantage été les bénéficiaires de l'exploitation excessive de la nature devraient-ils porter la charge de la réparation, nous demandent-ils ? Nos étudiants peuvent-ils encore avoir confiance en nous ? C'est la question qu'ils se posent et que nous nous posons peut-être insuffisamment.

Après avoir été longtemps un peu en avance sur une prise de conscience inaudible, c'est-à-dire qui précédait la perception du risque, tout à coup l'enseignement de l'éthique de la responsabilité s'est retrouvé en retard pour notre jeunesse. Désormais, de nombreux jeunes et moins jeunes affirment et revendiquent un changement radical de société, choisissent la sobriété. J'ai partagé soudain le sentiment dont témoigne Jan Patočka qui, après avoir été longtemps dissident et lanceur d'alerte contre le régime communiste tchèque, découvre que ses concitoyens sont désormais dans la rue, majoritaires, à vouloir renverser le régime. Puisque la foule est immense, la question alors cesse d'être philosophique pour devenir politique. Il s'en réjouissait en rentrant chez lui, même si par la suite il paya de sa vie la répression policière. Sans doute est-ce la temporalité du prophète, si chère à Hans Jonas, qui est toujours intempesive, puisque l'intuition anticipatrice de celui-ci ne correspond pas au vécu de ses contemporains, ce qui le fait passer pour un pessimiste, tandis que sa parole est rendue obsolète par le public qui l'entend. Ainsi, la tâche de conscientisation à l'égard de la crise écologique que s'était fixée le GRICE, par la formation d'un réseau au sein de l'Université, a soudain été fort heureusement dépassée par le plan de Transition (avec Marthe Nyssens), tant sur le plan de l'enseignement que de la recherche. Le GRICE peut sans doute se concentrer maintenant sur le tissage interdisciplinaire de la recherche et de l'enseignement et sur le renforcement du réseau. Tandis que la tâche de la philosophie sera d'élucider les catégories foisonnantes de la pensée écologique et de l'environnement qui fleurissent depuis plus de cinquante ans.

Ainsi mon enseignement avait été longtemps décalé par le fait qu'il ne correspondait pas encore au vécu de mes étudiants et que tout à coup leur sensibilité était tellement exacerbée qu'ils étaient déjà dans l'action et me jugeaient timide avec la critique de la technologie moderne, du dualisme et de l'anthropocentrisme. Dans mon cours d'anthropologie, un de mes étudiants ne supportait pas que j'oppose les animaux et les humains : il voulait que je parle des « autres animaux ». En plus des raideurs conceptuelles, les lourdeurs institutionnelles exaspèrent nos étudiants. La difficulté à organiser des mémoires interdisciplinaires par exemple (Tom Dedeuwaedere) témoigne encore de la difficulté à traverser les découpages traditionnels. Un programme interdisciplinaire de philosophie PPE (en Philosophie, sciences

politiques et économie) en bac (Axel Gosseries), mais aussi à partir du GRICE, un séminaire sur la transition en master et un projet très prometteur de réforme en Philosophie, Arts et Lettres voient le jour. Là encore le secteur des sciences et des technologies a été plus précoce avec son master en sciences et gestion de l'environnement auquel j'ai la chance de participer (Jean-Pascal van Ypersele, Denis Dochain, Pierre-Joseph Laurent, Bernard Feltz, et pour la relève, Julie Hermesse, Caroline Nieberding et Jean-Pierre Raskin). La résistance fait ainsi place peu à peu à l'action, mais avec, face à elle, des contre-résistances assez nombreuses. Quelles qu'elles soient pourtant, l'urgence et la gravité ne supposent pas de renoncer à notre liberté et de tracer les voies escarpées devant nous. Les bifurcations sont possibles, car les carrefours du labyrinthe ne précèdent pas leur parcours, grâce à l'imagination individuelle et l'imaginaire collectif qui ouvrent des voies pratiques. Il ne faut pas renoncer à ce que nous savons, parce que nous le vivons constamment, à savoir notre capacité à agir et à innover. Notre vécu n'est pas mensonger et nous pouvons refuser les théories qui partent de cet axiome. Ne pas désespérer de l'humain, mais le situer à nouveau à la juste place qu'il a perdue avec la modernité par son arrogance, ses excès et le déchainement de sa cruauté. Autrement dit, la gravité et l'urgence de la situation ne justifient pas les options les plus radicales qui feraient de l'humain une espèce parasite pour les vivants. Renouvelant les intuitions de Cornelius Castoriadis, mais dans une autre tradition philosophique, les travaux de Joelle Zask (Chaire Mercier 2023) m'ont permis d'avancer sur la possibilité d'une manière circulaire de penser et d'agir, le pragmatisme semblant très prometteur pour frayer des voies au-delà des dualismes critiqués par Jonas. Et puis, j'ai repris le tricot et je taille toujours les lavandes de Chantal.

Bibliographie

- Carson, Rachel (2020). *Printemps silencieux*, trad. Ph. Gravrand. Marseille : Wildproject.
- Castoriadis, Cornelius (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.
- Illich, Ivan. (1975). *Énergie et équité*. Paris : Seuil, 1975.
- Illich, Ivan. (2021). *Nemesis médicale. L'expropriation de la santé*. Paris : Seuil, [1981].
- Jonas, Hans. (1990). *Le Principe responsabilité*, trad. J. Greisch. Paris : Cerf.
- Jonas, Hans. (2000). *Une éthique pour la nature*, trad. S. Courtine-Denamy. Paris : Desclée de Brouwer.
- Larrère, Catherine et Raphaël. (2020). *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*. Paris : Premier Parallèle.
- Merleau-Ponty, Maurice. (2021). *La Nature. Cours du Collège de France (1956-1960)*. Paris : Seuil.
- Pelluchon, Corine. (2023). *L'espérance, ou la traversée de l'impossible*. Paris : Payot.
- Tsing, Anna Lowenhaupt (2017). *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte.
- Zask, Joëlle. (2022). *Écologie et démocratie*. Paris : Premier Parallèle.

Du désarroi au désir d'alignement : trajectoire émotionnelle et politique

Louise Knops

1. La politique au quotidien

Ça devait être en 2018, je crois. Une de ces années avant la crise covid. Fin juin. De ça, je suis sûre parce que ça sentait la fin de l'année scolaire à l'école des enfants, et qu'ils étaient à l'école justement.

1.1. Désarroi

Les images d'Emma ce jour-là me reviennent à l'esprit. Elle avait voulu se déshabiller, instinctivement, en sortant de l'école. Elle a enlevé tous ses vêtements en pleine rue parce que « Maman, il fait si chaud ». On devait frôler les 40°C et, avec le peu d'ombre autour de l'école, la température au sol devait être extrêmement élevée. Je me souviens de cette sensation de désarroi en la regardant *se déshabiller de chaud*. Je n'avais jamais fait ça, moi, à trois ans, à la sortie de l'école. Et puis de me demander : qu'est-ce-que cela signifie finalement ? Que faire de ce petit événement ?

Bien sûr, je savais (et les climatologues excuseront ce raccourci malheureux entre « météo » et « climat ») que des journées caniculaires ne sont pas « la crise climatique ou écologique », mais je savais aussi que, des événements climatiques extrêmes – dont des pics de chaleur à répétition dans des régions d'Europe occidentale – font partie des petites manifestations quotidiennes à travers lesquelles nous entrons en relation avec ces transformations, et qui peuvent donc agir comme vecteurs de politisation. La « politisation » m'est venue à l'esprit à ce moment-là car je venais à peine de commencer ma thèse en sciences politiques, et je me posais alors à peu près mille questions à la minute (sans pour autant y trouver de quelconques réponses).

Je me souviens d'une question en particulier. Est-ce que « parler du temps qu'il fait » peut garder le même sens aujourd'hui ? Pendant longtemps, parler de la météo était la quintessence du *small talk* ; ce qu'on utilisait pour meubler les conversations d'ascenseur. À quoi ressemblerait une telle discussion aujourd'hui ? Est-ce qu'elle donnerait lieu à une discussion plus politique ? Et surtout qui en parle ? Ou qui a la possibilité d'en parler ?

Je me dis alors que, pour faire « du temps qu'il fait » un sujet politique, il faut se poser ces questions et aussi, peut-être, le situer aux côtés d'autres manifestations d'une crise systémique plus large dont le changement climatique n'est qu'une infime partie émergée. Peut-être que, pour faire du « temps qu'il fait » un sujet politique, il faut justement ne pas en parler. Drôle de raisonnement ! Souvenez-vous, il fait 40 degrés.

Une image me revient alors à l'esprit. « Alle reden vom Wetter. Wir Nicht » : « Tout le monde parle du temps qu'il fait, nous pas. » Tel était un des slogans du mouvement étudiant allemand durant les manifestations des années 1960, pour marquer sa détermination à discuter de sujets politiques qui « comptent vraiment » (dont le climat et « le temps qu'il fait » ne font alors vraisemblablement pas partie). C'est quoi un sujet qui compte ? Compter pour qui ? Aux yeux de qui ? Quel sens politique donnerait-on à ce slogan aujourd'hui ? Le verrait-on comme une tentative de résurrection ou d'hégémonisation du déni climatique ? Ou plutôt : une tentative de résister à l'hégémonisation du sujet 'climat' dans les mouvements sociaux et les mobilisations des dernières années ? Parler de 'climat' – ou du temps qu'il fait (désolée, à nouveau, pour le raccourci malheureux) – ne suffit pas pour en faire un sujet politique. Le géographe Erik Swyngedouw résume bien la situation politique paradoxale des sujets climatiques et écologiques : alors qu'ils bénéficient d'une saillance médiatique et politique jusqu'ici inégalée, ces sujets sont également traités de manière dépolitisée, c'est-à-dire que *l'environnement* est davantage traité de manière technocratique, voire techno-managériale comme une *crise à résoudre*, ce qui a pour effet de rendre dominantes – et non contestées – toute une série de positions idéologiques (par exemple en faveur de la technologie ou d'une illusoire « croissance verte »), et réduisant à l'invisibilité la conflictualité qui sous-tend pourtant ces questions.

Une observation qui est peut-être à nuancer aujourd'hui, à l'heure où l'extrême droite s'empare des sujets écologiques et que la tentation, pour certaines forces politiques, de basculer vers des formes d'*autoritarisme vert* ou d'*éco-fascisme* n'a jamais été aussi forte. Bref. Les questions se bousculent dans ma tête sans que je puisse pour autant y donner de réponses satisfaisantes.



*Sozialistischer Deutscher Studentenbund (SDS), 1968*⁴⁴

⁴⁴ Cette photo est tirée de l'ouvrage Mohandesi, S., Risager, B. S., & Cox, L. (2018). *Voices of 1968: documents from the Global North*. London :Pluto Press.

1.2. Dissonance

C'est suite à cet été-là qu'une impression de grande dissonance s'est installée en moi. Un sentiment de décalage, voire de conflit, entre, d'une part, l'inquiétude grandissante, et l'impuissance, face aux manifestations de plus en plus explicites de ce qu'on appelle pudiquement « le changement climatique » (preuve sémantique de certaines formes de déni encore persistantes), et, d'autre part, l'atmosphère ambiante (dans mon entourage privilégié), plutôt enthousiaste et optimiste, à l'approche d'un été qui s'annonçait ensoleillé. Les barbecues, les longues soirées, la légèreté : « On l'a quand même bien mérité. » Une dissonance que j'essaie tant bien que mal de resituer et de relativiser : d'une part, en soulignant, dans ma tête, la position de privilège importante qui permet de se poser ce genre de questions, et, d'autre part, de m'alerter sur le risque de virer dans une posture moralisatrice, effondriste, ou de me retrouver complètement paralysée par l'éco-anxiété.

1.3. Rupture

Ce n'est que plus tard dans l'année 2018 qu'un tournant plus important a eu lieu. Bien sûr, j'avais déjà bien « conscience » de la crise écologique. Mais le mot « écologique » paraît un peu réducteur et « conscience » ne veut pas dire grand-chose, sur le plan des comportements et de la mise en mouvement – individuelle et collective – si elle n'est pas couplée d'une « affection ». L'affection, c'est quand l'idée de quelque chose passe à un niveau plus physique, affectant, incontournable, et peut donc devenir soit paralysant, soit extrêmement mobilisateur. C'est ce qui s'est produit au fil de l'automne 2018 qui a vu l'émergence d'importantes mobilisations sociales. Le 12 octobre 2018, je participe à une petite action, très restreinte, devant le Parlement européen. Les organisateur·rice·s de l'action avaient invité une jeune Suédoise de 15 ans, qui avait, disait-on alors, arrêté d'aller à l'école pour se poser tous les jours devant le Parlement en guise de protestation contre l'inaction du gouvernement suédois dans les crises climatiques et écologiques en cours. D'une « crise » lointaine qui avait jusqu'ici épargné les plus privilégié·e·s d'entre nous, le changement climatique était passé au stade d'un problème omniprésent dont se saisissait cette très jeune personne d'une manière que, personnellement, je n'avais alors encore jamais observée et qui allait bouleverser à la fois le quotidien de centaines de milliers de personnes et amorcer une forme de politisation des questions climatiques au sein de certains groupes sociaux dont je fais partie (plutôt jeunes, blancs et privilégiés). Quelques semaines plus tard, les rues de Paris s'enflammaient sous les mobilisations des gilets jaunes qui allaient rassembler, des semaines durant, des millions de personnes autour d'appels à la justice sociale et au rejet des institutions politiques existantes.

C'est ceci, entre autres, qui a éveillé ma curiosité de chercheuse et m'a poussée à concentrer une partie de mes recherches doctorales sur le terrain des différentes mobilisations qui ont suivi cette année-là et tout au long de l'année 2019 : celles des jeunes pour le climat et des gilets jaunes qui ont largement contribué à politiser les enjeux climatiques en articulant transition écologique et justice sociale dans leurs revendications.

Partant de là, la « conscience écologique » a pris une tournure plus systémique et intime. À la fois un objet d'étude empirique que j'essayais d'aborder à travers les discours et pratiques de certain·e·s activistes, et un enjeu qui venait questionner, sur le plan personnel, toute une série de croyances et certitudes jusqu'alors bien ancrées, avec comme question en toile de fond : si la crise écologique est due, pour la plus grande partie, à nos sociétés capitalistes occidentales, et a fortiori, aux modes de vie et de consommation des classes les plus privilégiées dont je fais partie, comment est-il possible de vivre encore sereinement, presque comme si de rien n'était ? En parlant, de manière détachée, « du temps qu'il fait » ?

Avec maintenant plusieurs années de recul, ces questions font écho aux travaux de la sociologue norvégienne Marie-Kari Norgaard qui, sur la base de ses enquêtes ethnographiques dans un petit village au nord de la Norvège, parle de certaines formes de déni institutionnalisées illustrées, selon elle, par notre incroyable capacité collective (dans nos sociétés modernes occidentales) à mener des vies disjointes : entre connaissances et informations en suffisance sur l'ampleur des crises écologiques en cours et le maintien de sociétés capitalistes pratiquement inchangées. D'un autre côté, ces questions viennent également interroger la place donnée à la « conscience écologique » dans nos sociétés et l'idée erronée selon laquelle l'action politique insuffisante pour répondre aux crises écologiques et sociales serait d'abord et avant tout une question de « déni » ou d'insuffisance d'information. Ne serait-on pas justement face à la problématique inverse ? Une abondance d'information qui vient heurter des mondes qui ne sont pas tant dans l'incapacité de changer, mais plutôt dans un refus systémique et organisé de changer fondamentalement ?

1.4. Les dilemmes de la culpabilité

La culpabilité est une émotion très présente, à la fois dans nos sociétés occidentales de tradition judéo-chrétienne, mais aussi sur la question écologique plus précisément. Elle permet une prise de conscience de certaines responsabilités et de relations d'interdépendance entre nos actions, réactions, et les effets proches et lointains de nos modes de vie et de consommation. Néanmoins, le sentiment de culpabilité a aussi tendance à dépolitiser les questions climatiques et écologiques en nous encourageant à adopter une multitude de « petits gestes » vertueux pour contribuer, à notre échelle, au changement sociétal auquel appellent les crises en cours. Si ces gestes et les actions menées individuellement ont leur rôle à jouer dans des transformations systémiques et sociétales plus larges, elles ont malheureusement aussi tendance à moraliser certains enjeux, en opposant certains groupes sociaux à d'autres, et en déplaçant ainsi une attention et une énergie précieuses qui devraient pointer les véritables coupables des crises climatiques, écologiques et sociales en cours.

Cette prise de conscience des effets potentiellement pervers de la culpabilité est arrivée, de mon côté, assez tardivement. J'étais d'abord moi-même prise dans le réflexe d'adopter des comportements qui réduiraient mon empreinte écologique, mais sans forcément ancrer ces gestes dans une réflexion systémique et politique plus large. C'est ce qui a émergé progressivement au fil de ma thèse et qui s'est confirmé dans l'année qui a suivi au gré de discussions avec des collègues, militant·e·s pour certain·e·s, ami·e·s, et autres personnes rencontrées durant les années 2021-2022.

1.5. Sidération

Après la culpabilité, vint un moment de sidération et de deuil, partagé collectivement : l'été 2021 et les inondations catastrophiques qui ont touché certaines régions de Wallonie et l'été particulièrement incendiaire de 2022 dans de nombreuses régions d'Europe. Deux étés successifs où des événements climatiques extrêmes se sont multipliés ; parfois dans des régions habituées aux catastrophes naturelles, mais aussi dans des régions qui avaient été jusqu'ici épargnées. En 2021 particulièrement, j'observe de loin les événements qui frappent deux villages précis : celui de Pepinster en Wallonie détruit par l'eau qui avale tout, et celui de Lytton au Canada, réduit en cendres en un jour par des feux provoqués, entre autres, par un pic de température jamais atteint à cette latitude (45N) : 49.6 C. La nature exceptionnelle de ces deux événements me donne envie d'explorer davantage ce qui se passe lors de ces épisodes extrêmes, dans le but de comprendre les implications politiques de la multiplication de ces événements, mais aussi des expériences émotionnelles intenses qui y sont liées : le deuil, le traumatisme, la peur, le sentiment d'abandon, la colère, la solidarité.

1.6. Alignement

De ces questionnements a progressivement émergé un désir d'alignement et de réflexivité. Bien sûr, ce n'est pas possible de tout résoudre, de tout contester, ni d'incarner une forme de cohérence parfaite dans ses engagements et ses actions – qu'ils soient personnels ou professionnels. Mais il doit y avoir moyen de trouver une forme de cohérence et d'alignement qui permet de voyager de l'intime au systémique, du personnel au collectif, le long d'une trajectoire qui fait sens. C'est en tous cas ce que suggèrent depuis longtemps, et au-delà des enjeux écologiques, de nombreuses autrices féministes : voir dans le quotidien et la sphère privée et personnelle des hauts lieux de politisation.⁴⁵

C'est, par exemple en acceptant et en identifiant les limites de nos comportements individuels que l'on peut dépasser certaines contradictions, certaines formes de dissonance, en pointant collectivement des causes et des responsabilités plus systémiques. C'est en arrêtant de succomber à la culpabilité ressentie quotidiennement que l'on peut passer au-delà de la logique des petits gestes vertueux et s'inscrire dans des dynamiques plus collectives de changement ; d'une part pour identifier des causes plus systémiques et globales aux contradictions et dissonances qui peuvent être ressenties individuellement, et d'autre part pour définir collectivement des pistes d'action collective et in fine, de changement. Cette prise de conscience et cette évolution dans lesquels je me situe encore actuellement a révélé un profond désir d'alignement, qui passe et passera aussi par des changements individuels et des engagements plus collectifs, y compris en tant que chercheuse et enseignante.

⁴⁵ Une des premières autrices contemporaines à avoir consacré l'idée « the personal is political » est Caroline Hanisch, qui a lancé *The Women Liberation Movement* dans les années 1960.

2. La recherche comme engagement : enjeux empiriques, théoriques et épistémologiques

En tant que chercheuse, la conscience écologique – et la trajectoire émotionnelle et politique que j’ai empruntée ces dernières années – a eu un triple impact sur mes choix professionnels.

Premièrement, elle m’a poussée à prendre un tournant important en 2017. Alors engagée comme assistante parlementaire, j’ai souhaité sortir du cadre des institutions politiques pour tenter de comprendre les voix et groupes qui en contestent aujourd’hui la légitimité. C’est ce qui a constitué le cœur de ma thèse en sciences politiques (2017-2021). Cet exercice m’a permis de prendre du recul vis-à-vis de certaines pratiques politiques, certains acteurs, mais aussi de mieux saisir les leviers d’action et les limites du champ de l’action publique en matière climatique et écologique.

Deuxièmement, la conscience écologique a orienté mes choix de sujets de recherche, non seulement en tant que doctorante mais également aujourd’hui en tant que chercheuse postdoctorante, à deux niveaux en particulier. Au début de ma thèse, en 2017, il était évident que les quatre années qui s’étaient devant moi devraient contribuer, d’une manière ou d’une autre, à alimenter les réflexions politiques sur les crises écologiques. Au départ, mon choix s’est porté sur les mécanismes de contestation juridique de l’inaction gouvernementale en matière climatique – en l’occurrence le *Klimaatzaak* (l’Affaire Climat) qui a mobilisé des milliers de citoyen-ne-s contre l’État belge. Ce choix de s’intéresser aux dimensions politiques et démocratiques de la crise écologique fut rapidement confirmé par les milliers de jeunes qui sont descendu-e-s dans la rue de manière hebdomadaire pour dénoncer les inactions politiques en matière climatique. Ces mobilisations sont devenues l’un des terrains empiriques étudiés durant ma thèse. Pour comprendre la crise écologique dans ses dimensions systémiques, j’ai voulu également compléter ce choix par l’étude d’autres mouvements dont la contestation peut également se lire en réaction aux transformations « écologiques » en cours, dont celles des gilets jaunes qui a émergé quasiment simultanément aux marches des jeunes pour le climat.

C’est aussi, troisièmement, la conscience écologique qui a orienté les choix théoriques et épistémologiques qui sous-tendent mes recherches aujourd’hui. La question des émotions, en particulier, est au cœur de mon approche théorique et méthodologique des crises écologiques. Ce choix n’est pas seulement motivé par des raisons empiriques – les émotions qui gravitent autour des questions climatiques et écologiques étant de plus en plus explicites – mais également théoriques : choisir de s’intéresser aux émotions, c’est contester les formes de savoirs dominants qui ont contribué aux crises en cours, via des binarités et catégorisations (culture – nature, humains – non-humains, entre autres) qui ont contribué à légitimer un modèle sociétal essentiellement basé sur l’extractivisme et l’anthropocentrisme. Ainsi, la perspective des émotions permet de contester tout un imaginaire scientifique occidental – celui-là même qui domine encore dans l’espace public à travers les quotas, les taux, les seuils à atteindre ou à ne pas dépasser et les croyances dans le technosolutionnisme pour « résoudre » la crise climatique. Les émotions permettent à la fois de politiser les questions climatiques et écologiques, à travers leur potentiel de mobilisation entre autres, et de rendre

visibles d'autres savoirs, plus subjectifs, affectifs et intimes, rendant ainsi possible l'émergence d'autres imaginaires et manières d'entrer en relation avec d'autres – humains et non-humains.

Enfin, c'est aussi la prise de conscience des dimensions systémiques des crises écologiques qui a questionné profondément la manière dont j'entrevois le rôle des chercheurs et chercheuses aujourd'hui ; pas seulement dans nos positions individuelles et nos orientations personnelles de recherche mais également dans notre position collective au sein de la société et de l'Université. Si les crises écologiques sont systémiques et dépassent de loin les dimensions strictement 'environnementales' auxquelles elles sont encore trop souvent confinées, les Universités ont un rôle fondamental à jouer comme actrices de transformation, et donc par extension, les chercheur·e·s et enseignant·e·s aussi.

3. De la rentabilité à l'imagination d'un autre espace-temps de la recherche

Une des dimensions qui unit un nombre important de chercheur·e·s et permet de faire le lien entre une critique systémique d'un modèle de société qui a mené aux crises écologiques en cours et l'Université, c'est la tendance néolibérale à l'œuvre au sein du milieu académique et ses impacts désastreux sur les chercheur·e·s et enseignant·e·s ; que ce soit en termes de santé et bien-être, de conditions de travail mais aussi en termes de créativité et d'innovation de la recherche plus largement. Cette tendance est visible, entre autres, dans l'hégémonie du paradigme de la rentabilité académique et scientifique. C'est ce paradigme-là qui bride et inhibe le déploiement de recherches alternatives, tant sur le plan thématique, théorique, que méthodologique. Une culture académique plus lente, plus respectueuse, plus inclusive est urgente et nécessaire pour ne pas reproduire, au sein même des espaces qui prétendent en dénoncer les dérives, un système économique et sociétal destructeur, extractiviste et reproducteur d'inégalités et d'exploitations en tous genres. Cette contestation du dogme de la rentabilité au sein du monde scientifique devra passer par une forme d'organisation collective entre chercheur·e·s, aujourd'hui encore trop isolé·e·s, atomisé·e·s et mis·es en concurrence face à des enjeux qui nous concernent pourtant tou·te·s à différents moments des carrières et trajectoires académiques. Elle devra aussi passer par une responsabilisation et une prise d'initiative de la part des autorités scientifiques et des membres du personnel académique permanent pour favoriser l'émergence de dispositifs et projets de recherche qui ne s'inscrivent pas dans une logique de course aux publications et citations, mais misent plutôt sur l'extension et l'approfondissement des domaines de connaissance, sur le déploiement de l'imagination et la créativité scientifique ainsi que la remise en cause de certaines barrières disciplinaires.

4. L'université en 2050 : exercice spéculatif et prospectif

Les démarches d'action collective – à l'Université ou non – offrent également la possibilité d'articuler et de dessiner l'horizon idéal, souhaitable, désirable et peut-être encore impensé. Dans cet esprit, il est utile de se projeter dans un horizon spéculatif et exploratoire de

l'Université en 2050. Pour l'exercice proposé dans cet ouvrage, j'écris ici principalement depuis ma position de chercheuse en sciences sociales, et en sciences politiques en particulier, et ne prétends donc me prononcer ni pour l'ensemble de ma discipline, ni pour les autres, évidemment. L'université de 2050 devrait surtout être refinancée et renouvelée en profondeur, aussi bien dans ses activités de recherche que d'enseignement. Au niveau de la recherche, un problème endémique rencontré est celui des ressources propres, à disposition des universités et des facultés de sciences sociales, pour financer des projets de recherche de long terme, exploratoires et expérimentaux. Ici, en particulier, un angle mort dans les dispositifs de financement est celui des méthodes et pratiques de recherche. Un investissement et un soutien importants devraient être apportés aux méthodes de recherche plus participatives et inclusives, qui délogent les chercheur·e·s de leur position d'autorité épistémique et les confrontent au plus près des acteur·rice·s et des terrains qu'ils/elles étudient. Enfin, au niveau des thématiques de recherche, l'interdisciplinarité me paraît essentielle pour favoriser l'essor de recherches qui puissent appréhender de manière cohérente et systémique la multiplicité des enjeux qui gravitent autour des crises socio-écologiques en cours. Prétendre que l'on puisse confiner et réduire ces thématiques de recherche aux 'sciences de l'environnement', aux 'études de la soutenabilité', ou toute discipline traditionnellement associée à ces questions, c'est participer au déni et à la sous-estimation de leurs implications systémiques et intersectionnelles. À cet égard, davantage de lignes de financement spécifiquement liées aux questions socio-écologiques devraient émerger au sein des universités et des bailleurs de fonds nationaux et internationaux.

Pour conclure

De la politisation du quotidien à l'imagination d'une Université renouvelée en 2050, ce chapitre lance quelques pistes de réflexion, mêlant à la fois anecdotes et histoires personnelles avec des sujets de recherche. Il n'a aucune autre prétention que celle de contribuer, modestement, et de manière imparfaite, à la collecte de récits et d'histoires sur la manière dont les enjeux écologiques et climatiques s'invitent dans nos multiples vies pour les transformer. L'espace créé par cet ouvrage permet de réfléchir à la manière dont la conscience écologique transforme la vie et la trajectoire des chercheur·e·s et enseignant·e·s. À cet égard, il m'a permis par exemple de souligner l'importance de dépasser un cadrage uniquement 'individuel' de la question 'écologique' mais aussi de pointer la nécessité de s'inscrire, de différentes manières, dans des dynamiques plus collectives de changement pour dépasser des contradictions ou dissonances vécues au quotidien. Sur le plan du contenu de la recherche, ce chapitre a été également l'occasion de souligner l'importance et la pertinence de la perspective des émotions ; non seulement comme point de départ d'une contestation épistémologique plus large, mais également comme outil d'analyse qui permet de naviguer les différents niveaux de réflexion présentés dans le chapitre et de politiser la question « du temps qu'il fait ». Depuis l'intimité du rôle de maman, jusqu'à ma position de chercheuse, les multiples émotions liées aux enjeux écologiques agissent comme une grille de lecture et une source d'inspiration pour contribuer à des réflexions plus systémiques. Enfin, ce chapitre laisse une série de questions ouvertes : que signifie la dissonance ressentie face aux multiples

injonctions contradictoires dont nous faisons l'objet quotidiennement ? Quelles stratégies collectives devons-nous mettre en place pour ne pas sombrer dans le défaitisme et plutôt mettre en commun nos récits, expériences, et envies d'engagement et d'action ? Comment amener une réflexion systémique au cœur de son quotidien et dans son rôle de chercheur·e et d'enseignant·e. pour dépasser les sentiments écrasants de la culpabilité et de l'anxiété ? Démêler la culpabilité, de la colère, de la tristesse ou de l'espoir m'aide tous les jours à cheminer vers une compréhension plus sensible et systémique des questions écologiques et ouvre de nombreuses pistes de réflexion à entreprendre individuellement et collectivement.

Bibliographie

Norgaard, K. M. (2011). *Living in Denial: Climate Change, Emotions, and Everyday Life*, MIT Press.

Swyngedouw, E. (2011). *Depoliticized Environments: The End of Nature, Climate Change and the Post-Political Condition*. The Royal Institute for Philosophy Supplement, (69), 253-274.

Quand chercher et enseigner nécessitent de muter et alerter

Laurent Lievens

C'est l'histoire d'une société qui tombe et qui, au fur et à mesure de sa chute, se répète sans cesse pour se rassurer : jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien. L'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage. (M. Kassovitz, *La haine*, 1995.)

Habité d'un *j'ya basta* !⁴⁶, un long cycle de ma vie vient de se clôturer il y a quelques mois. Par exigence éthique, j'ai en effet démissionné de tous les cours que je dispensais aux étudiant·e·s de la Louvain School of Management – la faculté de gestion de l'UCLouvain – en raison de son inaction face à l'écocide⁴⁷. C'est en tant que *lanceur d'alerte*⁴⁸ que j'ai publiquement dénoncé le *business-as-usual* enseigné dans ces lieux, qu'une récente réforme des programmes ne manquera pas d'aggraver en toute inconscience.

Si cette prise de position remarquée inaugure l'étape suivante de mon métier d'enseignant-chercheur en sciences sociales, c'est un long parcours fait de bifurcations qui m'a conduit à devoir *démissionner afin de rester engagé*.

L'étudiant devient militant

Retour en arrière. Il y a vingt ans, j'entre comme étudiant au sein de la Faculté des sciences de gestion des FUCaM, petite université montoise « à taille humaine » où tout le monde se connaît. À l'écart du centre-ville, le campus est bordé de prairies avec vaches et chevaux : de quoi résonner avec mon enfance passée en grande partie dans la ferme de mon ami, où j'apprends à mettre mes mains et mon corps au travail, où je côtoie le vivant et la rudesse qu'on lui impose.

Enthousiaste et curieux, je suis séduit par le cursus d'ingéniorat de gestion qui – à l'époque – fait preuve d'une certaine pluridisciplinarité universitaire (mathématiques, statistiques, histoire économique et sociale, philosophie, sociologie, psychologie, économie, sociologie des organisations, langues, chimie, physique, droit, etc.). J'ai dix-huit ans et j'y vois une véritable aubaine pour assouvir ma soif de compréhension et d'analyse du monde.

⁴⁶ Utilisé en hommage à la révolution zapatiste, sans doute l'une des expérimentations contemporaines au long cours les plus riches d'enseignements pour la suite éventuelle de l'aventure humaine (Baschet, 2019).

⁴⁷ C'est-à-dire la destruction par un facteur anthropique de notre maison-Terre.

⁴⁸ Par deux lettres ouvertes à la communauté, abondamment relayées et disponibles à l'adresse <http://lievenslaurent.pbworks.com> ou sur le site de Médiapart (<https://blogs.mediapart.fr/laurent-lievens>).

Mais au gré de rencontres, d'engagements dans des associations, ainsi que d'une véritable boulimie de lectures, le voile se lève sur « l'état de la planète ». Au fil de ces cinq premières années d'étude, je découvre avec *effroi* la « crise environnementale » dont on parle encore très peu à l'époque. Les cours n'en font aucune mention, et je découvre en autodidacte les pistes du développement durable.

Ma conscience s'aiguise vis-à-vis du fait que les études que je suis en train de terminer brillamment – avec un mémoire sur les normes environnementales et leur application au campus – ont comme finalité structurelle le maintien de ce système absurde et toxique. Les liens systémiques deviennent évidents entre cette Mégamachine⁴⁹ et le *business-as-usual* entretenu par l'ensemble des cours spécifiques aux pratiques de gestion. Mes compères étudiant·e·s semblent s'en accommoder ou ne pas s'en apercevoir et je deviens de toute évidence à leurs yeux le gentil écolo qui colle des affiches de sensibilisation dans les couloirs. Ce début de militance titille mon besoin de connaissances plus poussées des fonctionnements de la planète et du vivant.

Fin juin signe le terme de ce premier cursus. Soucieux d'indépendance financière, je saisis la proposition des FUCaM pour un poste d'assistant en économie, tout en m'inscrivant au master en sciences et gestion de l'environnement proposé par l'ULB. Ensuite, comme souvent, je chausse mon sac à dos pour – cet été-là – rejoindre en dernière minute la *Marche de l'après-croissance*, caravane pédestre parcourant le sud de la Belgique de village en village. J'y côtoie un monde alternatif auquel je suis encore peu habitué : colporteur de décroissance, de simplicité volontaire, d'une pensée critique riche et complexe. Nous éprouvons collectivement un *buen vivir* engagé, militant, relié, terrestre.⁵⁰

Il s'agit d'un réel décentrage par rapport à tout ce que je viens d'étudier, une véritable bouffée d'air frais ouvrant sur des questionnements profonds, politiques, techniques, philosophiques. Je perçois également en creux toute la fadeur du développement durable et son caractère oxymorique en regard de ces pensées radicales et systémiques. La graine d'une première intuition qui ne me quittera plus est plantée : nous ne sommes pas immergé·e·s dans une crise écologique, mais dans une crise axiologique, anthropologique, métaphysique dont la dégradation environnementale est un symptôme, et la poursuite de la Mégamachine sa cause structurelle. Traiter le symptôme ne résoudra donc rien, voire aggravera la situation en en masquant les origines.

Cette expérience marquera le début d'une *fêlure* à l'intérieur de moi, d'une sorte de *trauma* qui sera régulièrement renouvelé face au constat de la perpétuation cynique du *business-as-usual*. Ce vécu n'est pas celui d'une « simple » prise de conscience ou d'un supplément de connaissance. Il s'agit d'un changement de paradigme, d'un bouleversement intime, ontologique, existentiel, qui marque une césure par laquelle il n'est plus possible de prendre les ombres du fond de la caverne pour la réalité. Impossible ensuite de croire à ce décor de

⁴⁹ J'utiliserai de préférence ce terme – qui englobe l'idée d'Anthropocène (Crutzen, Stoemer, 2000) – et dont la variante numérique-néolibérale actuelle structure un rapport au monde et au vivant basé sur l'omni-marchandisation, l'illimitisme, l'enlaidissement, des existences hors-sol. Voir Mumford (1973), Latouche (2004), Scheidler (2020).

⁵⁰ Ce terme est nourri par l'apport d'auteur·e·s comme François Terrasson, Baptiste Morizot, Vinciane Despret, David Abram, Bruno Latour, etc.

carton que les médias, le marketing, la culture, les études m'ont vendu, et la sensation *d'être étranger parmi les autres* s'installe avec récurrence. C'est par une chute que l'on devient viscéralement *déviant-e*, non par choix ou par plaisir.

Avec le recul, il m'apparaît que cette étape fut absolument nécessaire pour m'éveiller à l'écocide. J'analyse qu'il faut avoir été *affecté-e-s* (Baker (2015), Egger (2012)) dans l'épaisseur de son être pour se sentir viscéralement convoqué et mettre tout en œuvre afin d'endiguer la Mégamachine et construire autre chose.

Face à l'éradication documentée du vivant, celles et ceux qui n'ont pas encore vécu dans leurs tripes ce désespoir total, qui ne se sont encore jamais effondré-e-s physiquement dans une flaque de larmes, qui n'ont mobilisé que le registre de la pensée dénuée de *résonance* (Rosa, 2021), ne peuvent envisager avec tout le sérieux et l'urgence nécessaires ce que signifie cet écocide. Acter les petits gestes, œuvrer pour le développement durable leur apparaît comme une réponse adéquate, étant encore contaminé-e-s par des effets de langage, des mythes du *greenwashing*, et de l'optimisme technologique véhiculé par la Mégamachine. Tant que l'espoir d'une *transition* est là – avec toute la connotation joyeuse, volontariste, consensuelle, pacifiée, incrémentielle, réformiste qu'elle peut porter –, c'est que la bascule ne s'est pas encore faite, c'est que le décor continue à produire ses effets.

Le sentiment de *trahison* accompagnera également cette fêlure, en découvrant l'écart abyssal entre les discours, les idéaux véhiculés, l'image d'une société rationnelle, intelligente, développée, et les actes concrets posés par les institutions, les organisations, les structures et nombre de collectivités. Trahison également car malgré l'écocide scientifiquement avéré (Living Planet Report, 2020), malgré les effondrements en cours (Steffen et al., (2005, 2015), Wang-Erlandsson *et al.* (2022)), malgré la possibilité – et la nécessité – d'inventer tout autre chose,⁵¹ la poursuite de l'existant ne rencontre pas l'indignation et la résistance musclée qu'elle devrait susciter dès lors que nous agirions collectivement selon nos belles valeurs.

Devenir enseignant-chercheur

Mais déjà la rentrée de septembre pointe son nez et c'est chargé des ouvertures de toutes ces rencontres que je remise – temporairement – mon sac à dos pour un costume d'assistant (*aux pieds nus*) : enseignant la moitié du temps, chercheur l'autre moitié, (étudiant à l'ULB la troisième moitié...). J'ai initialement comme tâche de dispenser les séances d'exercices des cours d'économie et de macroéconomie, et découvre avec bonheur la transmission et le lien pédagogique. Passionnant malgré le prévisible décalage qui m'habite : contribuer à l'enseignement du *business-as-usual* ne peut se faire qu'en tentant – dans les marges, durant les temps d'échanges avec les étudiant-e-s – d'ouvrir à une pensée hétérodoxe et de favoriser une analyse systémique de la crise. J'ai encore durant ces années la croyance qu'il est possible de réformer ce système, et de le faire de l'intérieur des organisations et des institutions.

⁵¹ Nous percevons vite – en appui sur l'histoire et l'anthropologie – que la Mégamachine n'est pas la fin de l'Histoire, qu'elle est située historiquement et géographiquement et fait plutôt figure d'exception à l'échelle des civilisations humaines. Voir notamment Pignocchi, A., Descola, Ph. (2022).

La casquette de chercheur n'est pas pour autant plus évidente car, si étudier la pensée de la *décroissance* me paraît le choix le plus judicieux en regard de la crise, je constate – officiellement – qu'elle n'a pas droit de cité au sein d'une faculté de gestion. Car antérieurement appelées avec plus d'honnêteté « sciences économiques appliquées », les « sciences » de gestion continuent d'être l'application d'une *certaine* science économique orthodoxe, néoclassique, au profit de la perpétuation idéologique et pratique de la Mégamachine.

Au fil des mois, j'écoute l'intuition qui me pousse à explorer ce sujet complexe, quitte à – déjà – désobéir aux injonctions implicites et m'assumer comme *déviant*. Avec l'aide du sociologue qui deviendra mon directeur de thèse, j'obtiens – moyennant un parcours de formation complémentaire – une dérogation de l'Université pour réaliser mon doctorat au sein de la Faculté des sciences politiques et sociales. Un chantier majeur m'attend également : distinguer les registres du militant, de l'enseignant, et du chercheur, afin qu'ils tiennent chacun une place ajustée. Le militant offre l'intuition, le feu sacré, l'envie de contribuer au commun, tandis que le chercheur opère avec les outils et méthodes de la connaissance, pour tenter d'apporter un éclairage scientifique des phénomènes étudiés. Le pédagogue apprend surtout à *écouter* et à nouer une relation susceptible de soutenir au mieux l'émancipation de l'autre.⁵²

Aidé par mon directeur de thèse, je me passionne – et constate le peu d'intérêt qu'y portent mes collègues – pour l'épistémologie et la philosophie des sciences, disciplines essentielles pour appréhender les fondements, les racines, les impensés du métier. L'évidence du peu de fondements du projet idéologique de la science économique orthodoxe et de la gestion (se donner une apparente scientificité et naturaliser le projet politique néolibéral, alors même que son paradigme néoclassique est invalidé par les faits) n'en est que renforcée au fil du temps.

Je tombe heureusement dans le chaudron de la pensée d'Edgard Morin (2008a) et fais mienne sa Méthode qui me permet notamment d'éviter le risque majeur de me perdre par dilution. Je suis en effet un touche-à-tout, manuel et intellectuel, à l'approche encyclopédiste et éclectique. L'ingénieur dissident mue et intègre un corpus de sociologue des mouvements sociaux. L'épistémologie me conduit également à intégrer l'approche systémique et son développement par l'École de Palo Alto, ainsi que tous les questionnements liés à la transdisciplinarité.⁵³

La pensée complexe va me guider durant toute la suite afin de quitter le paradigme cartésien dominant d'exclusion-réduction-disjonction et mobiliser celui d'implication-distinction-conjonction. Relier les connaissances et les méthodes, établir des ponts entre les disciplines trop souvent hermétiques, m'autoriser la connaissance du sujet par des critères objectifs et subjectifs. Mon credo est alors de *relier sans tout mélanger*, de gagner en compréhension du réel pour la restituer au plus juste à des publics éclectiques (notamment via une foule de conférences et formations dispensées dans des milieux variés).

⁵² Je renvoie ici au projet pédagogique proposé notamment par Godart (2021), dans lequel je me retrouve totalement.

⁵³ Voir p.ex. les travaux de Basarab Nicolescu.

Le master en sciences de l'environnement se termine et me dote d'une solide connaissance scientifique des mécanismes du vivant. Par ailleurs, toute l'idéologie du développement durable est déconstruite et se révèle effectivement une *voie de garage* misant sur des ajustements du système afin de n'en surtout rien changer de fondamental. Les fables de la dématérialisation, du découplage, de la croissance verte, régénérative ou circulaire, de la transition (numérique), de la finance éthique, sont envisagées comme inefficaces tant qu'elles restent inscrites dans le cadre néolibéral de marchandisation totalitaire du monde.

Dans une démarche essentielle à mes yeux mais assez éloignée des sentiers académiques, je m'autorise également à vivre mon sujet pour le connaître *par-dedans*, ou, pour le dire avec Morin (2008b : 176), « je n'écris pas d'une tour qui me soustrait à la vie mais au creux d'un tourbillon qui m'implique dans la vie ». Je m'installe pour cela en roulotte au sein d'un habitat groupé afin d'expérimenter – durant plus d'une décennie – la vie en collectivité ainsi que la *simplicité volontaire*. Je rejoins également ceux qui fonderont quelques années plus tard une coopérative, afin d'y travailler à la confection de yourtes contemporaines en tant que menuisier-couturier. Tout ceci m'offre un équilibre salutaire entre les dimensions intellectuelles et manuelles, qui se trouvent fertilisées l'une par l'autre.

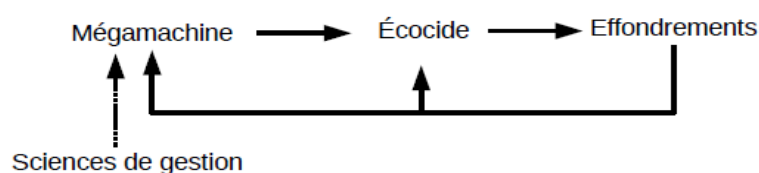
En poursuivant mon métier d'enseignant-chercheur, je repars également pour quatre années dans un cursus de bachelier en psychomotricité relationnelle au CESA, poussé par la curiosité et l'intuition qu'un tout autre registre de rapport au monde et au savoir m'est nécessaire pour sentir-penser le réel et avancer dans mon métier de chercheur. J'explore par là ce que le courant de la décroissance implique : modifier en profondeur notre manière d'être au monde, et donc par extension notre manière d'habiter ce monde intime qu'est le corps. En parallèle de l'impressionnant bagage théorique lié à ce métier du soin (Potel, 2010), tout le travail d'introspection, d'éveil à l'utilisation du corps et de son langage sensorimoteur, de spatialisation, de modulation tonique, de symbolisation fait progresser ma pensée en *épaisseur*. C'est comme si, après avoir agrandi par cercles concentriques mon savoir sur le monde, je l'agrandissais sur le plan vertical pour penser de manière incarnée, dans et par la matière (Varela, Thompson, Rosch, 2017). Enfin, et complétant en quelque sorte cette *dimension verticale*, une intense recherche spirituelle nourrira par vagues successives toutes ces années. Je découvre et explore notamment la mystique chrétienne (notamment Maurice Zundel, Maître Eckhart, etc.), les voies non duelles (notamment Jean Klein et Eric Barret, Arnaud Desjardin, etc.), ainsi que le shamanisme celtique (via la pratique avec Gilles Wurtz). Mon sujet de recherche – totalement relié à la crise environnementale et sociétale – s'en trouve alimenté par ces multiples entrées complémentaires. Le sujet me pétrit autant que je le pétris et aboutit en 2015 à la défense de ma thèse et sa publication (Lievens, 2022).

Œuvrer dans l'institution en tant que déviant, jusqu'au point de rupture

Les FUCaM font désormais partie de l'UCLouvain, et j'y dispense dès 2015 – en tant que chargé de cours invité – une série de cours transversaux destinés aux étudiant·e·s de gestion, de communication et de sciences politiques et sociales : compétences relationnelles,

compétences managériales, épistémologie, éthique de la communication, responsabilité sociétale des entreprises, etc.

Même si la situation environnementale a continué de se détériorer sévèrement durant ces années (Steffen et al., 2015), une pensée de décroissance reste *persona non grata* dans les sphères de l'enseignement de la gestion, affairées à la poursuite d'un *business-as-usual* teinté désormais d'un peu de vert, de durable et d'éthique. S'impose dès lors d'année en année le constat d'une large inculture des étudiant·e·s au sujet du fonctionnement du vivant et de la planète. À l'image de notre modèle agricole productiviste, mes étudiant·e·s m'apparaissent souvent hors-sol⁵⁴ et dépourvus des mécanismes d'une pensée complexe et critique. Lors des présentations de travaux, les diaporamas colorés et la novlangue du marketing ne suffisent pas à masquer une vision en silo, essentiellement technique et superficielle des enjeux. Les effets de *greenwashing* ne sont jamais loin et me plongent souvent dans un certain désarroi, même si je perçois les étudiant·e·s habité·e·s des meilleures intentions. L'interrogation de *quelle planète allons-nous laisser à nos enfants ?* se complète peu à peu par celle de *quels enfants allons-nous laisser à la planète ?*



L'effet de levier est en effet conséquent : ces lieux où s'enseigne la gestion forment les *cadres* de demain, structurent la vision du monde de celles et ceux qui bientôt dirigeront des organisations, piloteront des institutions et fonderont des entreprises. Il s'agit donc – si l'on évalue le réel avec sérieux – de lieux de reproduction de l'existant à *métamorphoser* de toute urgence. Dans le cas contraire, ils sont à démanteler, n'ayant plus aucune crédibilité car participant à un dogmatisme et un obscurantisme contraire à l'esprit des Lumières.

C'est dans ce contexte que je découvre le projet de réforme des programmes des bacheliers en gestion de la LSM (UCLouvain FUCaM Mons), supprimant une série de matières (philosophie, histoire économique, sociologie, psychologie, etc.) au profit de cours directement inscrits dans le paradigme gestionnaire.⁵⁵ Malgré mes alertes en interne, la réforme entre en application dès septembre 2022 sans aucune modification.

Face à cette situation, je me suis trouvé devant la nécessité éthique de démissionner. Je postule en effet qu'une bonne partie des étudiant·e·s souhaite une armature intellectuelle digne de ce nom afin de pouvoir penser, analyser, critiquer, déconstruire et inventer la suite

⁵⁴ Et la doxa techno-béate du tout numérique (qui envahit même l'enseignement) ne peut qu'aggraver ce constat, contre toute rationalité critique vis-à-vis de ses conséquences sanitaires, cognitives, environnementales. Voir notamment les travaux de la géologue minière Aurore Stephant, de Philippe Bihouix, de Jean-Marc Jancovici, de Vincent Mignerot, de Nicolas Meilhan, ainsi que ceux de Michel Desmurget.

⁵⁵ Programme complet des cours : https://uclouvain.be/prog-2023-gesmlba-programme_annual_blocks

de *l'aventure humaine* (Monod, 2002) et non subir les effondrements que nous promet le *business-as-usual*.

Si cette réforme est quasiment anecdotique dans le paysage de formation, elle vient révéler toute la force de l'idéologie – pourtant obsolète – du paradigme en vigueur dans ces cursus d'économie appliquée. Elle révèle également au sociologue la défaillance organisationnelle et intellectuelle de ces lieux de formation. Car si une telle réforme est possible, c'est qu'un demi-siècle (Meadows et al., 2004) de connaissances scientifiques, d'analyses et d'alertes⁵⁶ sur le caractère écocidaire de la Mégamachine n'a pas percolé au sein des *élites*. C'est qu'aucun mécanisme n'existe dans les facultés de gestion et les *business school* pour se prémunir de ce que Morin nomme *la haute crétinisation universitaire*, caricaturale dans le cas de cette réforme. C'est que la poursuite des pratiques et mécanismes du *business-as-usual* – désormais affublées d'une bonne dose de *greenwashing* – n'est pas perçue dans son lien structurel avec l'écocide.

Intention et cadrage pour la suite d'un parcours en métamorphose

Comment continuer d'être chercheur-enseignant dans ce contexte d'Anthropocène ? La question est fondamentale car face à l'écocide – qui indique de toute évidence la phase terminale de notre paradigme civilisationnel –, ce sont toutes nos institutions qui sont à remettre en chantier pour opérer une métamorphose, l'université et les lieux d'enseignement n'y faisant pas exception. Il nous semble dès lors fondamental de se questionner sur la notion de *cadre*, prépondérant en systémique ou en psychomotricité, car c'est de lui que vient le sens des actes posés.

En guise d'intention, le rapport au savoir que nous défendons est celui qui *remet à la niche* la raison instrumentale, au profit de l'usage de la raison critique et axiologique : les questions du *pourquoi*, du *pour-quoi* et du *pour-qui* ont à devenir centrales vis-à-vis du *comment*. Loin de la mythologique neutralité des savoirs, l'analyse de Geoffroy de Lagasnerie (2017) peut par exemple orienter le métier pour constituer un réel projet d'émancipation collective vis-à-vis de la Mégamachine.

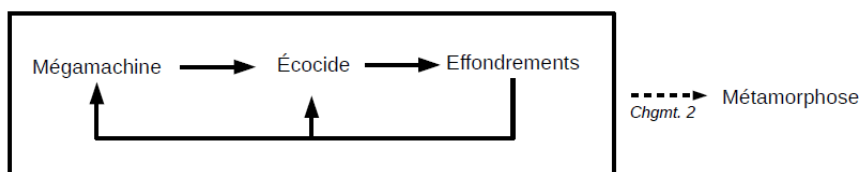
En un sens, toute pratique des sciences sociales qui ne s'inscrit pas dans ce projet [révéler la négativité et la fausseté du monde] se définit contre l'ambition de déstabiliser le monde. Elle choisit de se désengager, et donc elle se fait complice de la perpétuation du système. Puisqu'une science sociale oppositionnelle est possible, toute science sociale qui, dans un monde mauvais, ne procède pas ainsi se définit contre. Et ce choix de désengager le savoir, de produire des connaissances neutralisées et de conserver le monde tel qu'il est constitue un choix non éthique de collaboration. (de Lagasnerie, 2017 : 70)

Mais comme dans beaucoup d'organisations, les forces conservatrices ne peuvent envisager que des changements à la marge, les privilèges établis étant difficilement remis en question. Il existe en effet deux types de changements pour un système : le premier relève

⁵⁶ Voir p.ex. World Scientists' Warning to Humanity : A Second Notice (2017), BioScience

d'un ajustement dans le cadre existant (nommé « changement de type un », ou chgmt1). L'autre type de changement est une modification *radicale* du cadre lui-même (nommé « changement de type deux », ou chgmt2) et implique une modification de la structure et des règles de fonctionnement, c'est-à-dire une métamorphose. La transformation naturelle d'une chenille en papillon en est une : le papillon n'est pas une chenille améliorée, qui aurait subi un ajustement, il s'agit *d'autre chose*, d'une autre structure. Et l'on ne passe jamais à un papillon en tentant d'améliorer ou d'ajuster une chenille. On n'obtient pas un chgmt2 en accumulant graduellement les chgmt1.

Ce que la théorie indique également est qu'un système insoutenable tend à essayer tous les chgmt1 avant d'être contraint d'opérer un chgmt2. Tout système cherchera à *ne pas se métamorphoser*, à maintenir son homéostasie, quitte – dans le cas de la Mégamachine – à menacer l'ensemble du vivant. Les chgmt2 ne surviennent dès lors que très exceptionnellement de l'intérieur du système.



Face à l'écocide, il n'est donc pas question de *garder le cap actuel* en prolongeant certains efforts. Il ne s'agit pas de continuer l'existant en le verdissant un peu mais de quitter cette stratégie pour enseigner *tout autre chose*. L'enjeu n'est pas de rendre durable, soutenable, circulaire, éthique, notre modèle socio-économique actuel, mais d'en sortir. C'est en cela que la réforme LSM à Mons est dramatique : non seulement elle gaspille l'occasion et l'énergie d'une véritable bifurcation, mais elle aggrave la situation en confortant – et en masquant par l'effet du *greenwashing* – la trajectoire de *business-as-usual*.

Ce sont donc tant les contenus enseignés que les méthodes qui sont appelés à être modifiés : seul l'enseignement des mécanismes d'une pensée critique, systémique, complexe permettra d'envisager le réel sans le mutiler. C'est également la capacité à *désobéir* aux injonctions de la Mégamachine qu'il s'agit de construire et transmettre afin de s'en émanciper dans toutes les strates⁵⁷ institutionnelles. Nous formulons enfin l'hypothèse d'une nécessité de questionner les modalités d'enseignement (et d'être au monde), héritières d'une vision cartésienne de séparation (corps-esprit, nature-culture, etc.) afin de les faire devenir *terrestres*, réenchassées dans le vivant.

Cependant, mon parcours me porte à analyser un mécanisme fondamental que tout enseignant chercheur en Anthropocène se doit d'appréhender : il continuera d'être perçu comme un problème par l'institution et l'organisation dès qu'il franchira la limite séparant chgmt1 et chgmt2. Il faut donc agir dans le métier en sachant que le cadre censé nous soutenir

⁵⁷ Voir le modèle fécond des strates de la crise écologique, développé dans Luyckx (2020).

et nous protéger fera exactement le contraire.⁵⁸ Comme dans toute organisation – souvent même en toute inconscience – les *anticorps* seront libérés afin d’isoler, ridiculiser, démobiliser les déviant·e·s et récompenser les conservatrices et conservateurs. Notre expérience de terrain indique que cette situation est similaire dans le secteur des soins et de la santé, dans lequel une bonne part des structures viennent parasiter – via des normes de gestion stupides, des procédures ridicules, des logiques de pouvoir désastreuses – et non soutenir les équipes soignantes sur le terrain.

Un deuil est encore à faire pour l’instant : celui de faire bouger par-dedans ces institutions, n’étant absolument pas disposées à entendre, ni même à percevoir la voie du *chgmt*². Elles en prennent encore la direction opposée, étant convaincues d’agir *déjà* dans la bonne direction (via p.ex. le développement durable).

Il n’y a donc pas de place confortable au sein des institutions et organisations actuelles pour exercer son métier dans cette direction. Être *sérieusement* enseignant-chercheur en Anthropocène est une gageure, et nécessite une certaine force interne, ainsi que la capacité à se tisser un réseau d’amitiés et d’entraide pour fédérer les énergies. *Je me révolte, donc nous sommes* écrivait Albert Camus il y a plus de 70 ans. C’est en tout cas le chemin à emprunter pour ne pas trahir les idéaux d’une connaissance complexe du réel, afin de ne pas trahir également les aspirations des étudiant·e·s à bâtir un monde désirable et soutenable.

Bibliographie

- Baker, C. (2015), *L’effondrement. Petit guide de résilience en temps de crise*. Montréal : Écosociété.
- Baschet, J. (2019). *La Rébellion zapatiste. Insurrection indienne et résistance planétaire*. Paris : Champs-Flammarion.
- Crutzen, P.J., Stoermer, E.F. (2000). The “Anthropocene”. *Global Change, NewsLetter*, 41. 17-18.
- de Lagasnerie, G. (2017). *Penser dans un monde mauvais*. Paris : Presses universitaires de France.
- Egger, M.M. (2012). *La Terre comme soi-même*. Genève : Labor et Fides.
- Escobar, A. (2018). *Sentir-penser avec la Terre. L’écologie au-delà de l’Occident*. Paris : Seuil.
- Godart, Ph. (2021). *Pédagogie pour des temps difficiles. Cultiver les liens qui libèrent*. Montréal : Écosociété.
- Illich, I. (2004). *Œuvres complètes*. Deux tomes. Paris : Fayard.
- Latouche, S. (2004). *La mégamachine : raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*. Paris : La Découverte.

⁵⁸ Toute l’analyse d’Ivan Illich (2004) aborde cette notion de *seuil de contreproductivité*, au-delà duquel une institution produit l’exact opposé de son mandat.

- Lievens, L. (2022). *Décroissance et néodécroissance. L'engagement militant pour sortir de l'économisme écocidaire*. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain.
- Living Planet Report. Bending the curve of biodiversity loss*. (2020), World Wide Fund for Nature.
- Luyckx, Ch. (2020). *Ecophilosophie. Racines et enjeux philosophiques de la crise écologique*. Louvain-la-Neuve : Académia.
- Meadows, D., Meadows, D., and Randers, J. (2004). *A synopsis. The Limits to growth: the 30 years update*, Chelsea Green Publishing.
- Monod, Th (2002). *Et si l'aventure humaine devait échouer ?* Paris : Le Livre de Poche.
- Morin, E. (2008b). *Mon chemin (entretien avec Djénane Kareh Tager)*. Paris : Fayard.
- Morin, E., (2008a). *La Méthode*. Paris : Seuil.
- Mumford, L. (1973). *Le Mythe de la machine*, tomes 1 et 2. Paris : Fayard.
- Paul Feyerabend, P. (1988). *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris : Seuil.
- Pignocchi, A., Descola, Ph. (2022). *Ethnographies des mondes à venir*. Paris : Seuil.
- Potel, C. (2010). *Être psychomotricien : Un métier du présent, un métier d'avenir*. Toulouse : Erès.
- Rosa, H., (2021). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Paris : La Découverte.
- Scheidler, F. (2020). *La Fin de la mégamachine. Sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement*. Paris : Seuil.
- Steffen, W., et al. (2015). Planetary boundaries: Guiding human development on a changing planet. *Science*. 347 (6223).
- Steffen, W., et al. (2005). The trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration. *The Anthropocene Review*. 2 (1). 81-98.
- Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. (2017). *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.
- Wang-Erlandsson, L., Tobian, A., van der Ent, R.J. et al. (2022). A planetary boundary for green water. *Nature Reviews | Earth & Environment*. 3. 380–392.

Ceci n'est pas une écobiographie

Esquisse pour une auto-analyse

Luis Martínez Andrade

À l'heure actuelle où les illusions de la croissance illimitée se brisent face aux limites biophysiques de la Planète, nous sommes obligé·e·s, en tant que chercheurs/chercheuses, non seulement de ratifier le diagnostic concernant le chaos climatique mais aussi de trouver des alternatives socio-économiques et culturelles. Depuis les propositions des militant·e·s socialistes, anarchistes et communistes du XIX^e siècle jusqu'au projet éco-socialiste, en passant par les objecteurs de croissance, l'économie solidaire, l'écoféminisme et le *buen vivir*, nous sommes héritiers d'une série de pistes pouvant servir l'élaboration d'une alternative civilisationnelle (Löwy, 2011 ; Acosta, 2013 ; Honneth, 2017 ; Puleo, 2019 ; Frère et Laville, 2022). Dans *Je est un nous*, le philosophe français Jean-Philippe Pierron nous propose la notion d'écobiographie où la narration de soi est cruciale pour déployer « une écologie à la première personne, où la personne n'est pas première » (Pierron, 2021 : 38). Bien que sa proposition soit intéressante en ce qui concerne l'écobiographie collective, la radicalité du détail, la sensibilité environnementale et l'éthique des vertus, son discours (ou narration) laisse, à nos yeux, de côté la *matérialité négative*⁵⁹ des victimes, de sorte que l'enquête philosophique entamée par ce philosophe se trouve, semble-t-il, plus proche de l'environnementalisme des riches (Poupeau, 2020) que de l'écologisme des pauvres (Martínez Alier, 2014). Dans ce qui suit, nous présentons le champ – au sens bourdieusien du terme – dans lequel nous nous sommes battus pour proposer une théorie critique anticoloniale (Martínez Andrade, 2023) : celle qui dénonce, à partir d'un point de vue situé dans le Sud global, à la fois la dynamique destructrice du capitalisme et la nécrophilie de la modernité.

1. Prises de position

D'après Pierre Bourdieu, l'effet de champ s'exerce à travers la confrontation avec les prises de position de tout ou partie de ceux qui sont aussi engagés dans le champ (Bourdieu, 2004 : 36) ; en ce sens, les enjeux (politiques ou idéologiques) sont cruciaux pour comprendre les conflits. Je suis né au Mexique dans la ville de Puebla en 1981 et, ma conscience (socio-éco-politique) fut éveillée, en 1994, par les actions menées, au sud du pays, par l'Armée Zapatiste

⁵⁹ Expression chère à la Philosophie de la Libération qui désigne les conditions de production et reproduction sociales (Dussel, 2013).

de Libération Nationale ⁶⁰ (EZLN). Composé des communautés indigènes maya, l'EZLN revendique une triple ascendance : elle se pose comme héritière de cinq cents ans de résistance indigène, héritière des luttes révolutionnaires du début du XX^e siècle dont celles des paysans derrière la figure du révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata, mais aussi des luttes des groupes et guérillas révolutionnaires des années 1960-1970. ⁶¹ Il est important de rappeler que l'EZLN est une armée. Elle est, certes, un peu différente des autres forces belligérantes de la région, mais c'est une armée quand même...

Une partie de ma génération a dû faire face aux idéologues postmodernes, néo-libéraux, socio-démocrates et à tous ceux et celles qui s'accordèrent sur l'anachronisme de la révolution aussi bien que de la lutte de classes. Cette capitulation représentait bel et bien l'hégémonie du *Consensus de Washington*. Or, cette « utopie abstraite » (Bloch, 1976) des classes dominantes a volé en éclats lorsque plusieurs communautés indigènes de l'EZLN se sont mobilisées pour demander des terres, du travail, un toit, de la nourriture, l'accès aux soins de santé, à l'éducation, la liberté, l'indépendance, la démocratie et la justice pour les 56 ethnies du pays. Ces mobilisations zapatistes réaffirmaient à mes yeux la possibilité et la réalité du combat révolutionnaire. Même si leurs demandes possèdent un contenu matériel (Dussel, 2013), elles contiennent également une dimension éco-spirituelle non négligeable (Marcos, 2022). À ce sujet, le sous-commandant Marcos soutient que :

Voilà l'exemple des *compañeros* autorités de La Garrucha [Caracol ou Conseil de bon gouvernement], de ce que je vous disais sur la Loi agraire. Ils sont en train d'étudier comment prendre soin de la terre. Ils ont amélioré la Loi agraire zapatiste, ce qu'on y avait écrit en 1994, parce que maintenant c'est dans la pratique, dans les faits, qu'on répartit les terres pour qu'on en prenne soin. Ils ont ajouté d'autres obligations qu'il faut remplir pour ainsi bien prendre soin de la mère Terre (Sous-Commandant Marcos, 2009 : 202).

Certes, l'insurrection néo-zapatiste exprime la continuité d'une série de luttes dans la longue tradition de résistance indigène, mais ce mouvement ne se borne pas à la reconnaissance d'une identité ou d'une particularité. Au-delà du piège essentialiste, les néo-zapatistes encouragent *l'universel concret* des luttes d'émancipation (Frère et Laville, 2022 : 254). De son côté, le sociologue mexicain Fernando Matamoros (1998) a souligné trois éléments qui composent le *cocktail explosif* du néo-zapatisme : 1) l'imaginaire indigène maya dans lequel la spiritualité, les mythes et la mémoire jouent un rôle important ; 2) le christianisme de libération exprimé dans le travail des communautés ecclésiales de base ; et 3) la tradition de lutte armée en Amérique latine.

Face au positivisme et au postmodernisme de nos professeurs, l'insurrection indigène néo-zapatiste nous a permis de *brosser l'histoire à rebrousse-poil* — pour employer la belle formule de Walter Benjamin — et ainsi nous avons découvert la puissance d'un marxisme « oublié » (R. Luxemburg, Georges Politzer, C.L.R. James, Che Guevara, P. Freire, André Gunder Frank) et la mémoire dangereuse des luttes anticoloniales, anti-impérialistes et

⁶⁰ Antécédent de l'altermondialisme, le néo-zapatisme a aussi été pris comme cas de figure des nouveaux mouvements sociaux.

⁶¹ Sur l'histoire du mouvement zapatiste, voir l'ouvrage de Manuel Vázquez Montalbán (2003).

anticapitalistes de nos peuples : Zumbi dos Palmares, Révolution haïtienne, Túpac Katari, Canudos, Révolution cubaine de 1959, entre autres.

2. Contrepoint. Une théologie de la vie

À la fin de mes études de sociologie à l'Université de Puebla, j'ai lu le livre *La guerre de dieux. Religion et Politique en Amérique latine* du sociologue franco-brésilien Michael Löwy. Dans cet ouvrage, Löwy a saisi, à partir d'une perspective marxiste, le rôle contestataire, voire révolutionnaire, de la religion. Analysant les mouvements populaires au Brésil, composé de chrétiens, de laïcs et de certains membres des différentes Églises durant les décennies de 1950 et de 1960, Löwy propose le concept de « Christianisme de la libération » pour expliquer non seulement l'émergence de la théologie de la libération, dont je reparlerai ci-après, mais aussi *l'ethos anticapitaliste* des mouvements populaires de l'Amérique latine. On est habitué à entendre que la théologie de la libération est l'une des conséquences de *l'aggiornamento* de l'Église réalisé par Vatican II (1962-1965). Même si ce propos n'est pas faux, il est, par contre, un peu inexact. Certes, l'élection de Jean XXIII (1958) et la révolution cubaine (1959) ont joué un rôle important pour l'émergence, au début des années 1970, de la théologie de la libération, mais il faut rappeler que ce courant théologique est ultérieur à une pratique sociale : celle des mouvements populaires de la fin des années 1950. Ainsi, mon « choix », au sens goldmannien du terme, a été fait. J'ai décidé de traverser l'Atlantique pour poursuivre mes études sous la direction de l'auteur de *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, à savoir Michael Löwy.

Au cours de ma recherche doctorale, j'ai pu constater, d'une part, la colonialité du pouvoir/savoir du milieu universitaire français exprimée dans la méconnaissance des théories et méthodologies non-européennes et, d'autre part, l'eurocentrisme de certains « gauchistes » qui réduisent la religion à la figure *d'opium* du peuple.⁶² Cela a éveillé mon intérêt pour l'analyse de la théologie de la libération non seulement comme un discours contre-hégémonique mais aussi comme un antécédent du *tournant décolonial* dans la géopolitique de la connaissance⁶³ (de surcroît, la cécité des enjeux historiques ainsi bien que géo-épistémiques fait que nombre des chercheurs/chercheuses confondent le décolonial avec le postcolonial⁶⁴).

Ainsi, durant la seconde moitié du XX^e siècle, un courant de pensée à tonalité subversive a fait irruption en Amérique latine : la théologie de la libération. Inspiré des mouvements

⁶² Expression tirée de l'Introduction de la *Contribution à la critique de la philosophie du droit* de Hegel rédigée par K. Marx en 1844. À cette époque, Marx était encore un jeune hégélien de gauche. Or, cette expression n'était pas l'apanage de Marx puisque l'on peut aussi la trouver chez des philosophes tels que Kant, Herder, Feuerbach et beaucoup d'autres.

⁶³ Les structures de pouvoir/savoir qui légitiment les cadres théoriques et méthodologiques de la connaissance. Voir à ce sujet l'ouvrage de Walter Mignolo (2015).

⁶⁴ Tandis que l'option décoloniale insiste sur l'expérience des populations indigènes et afro-caribéennes qui, depuis le XVI^e siècle, ont vécu la domination du pouvoir hispano-lusitain, les études postcoloniales se focalisent sur les expériences des peuples colonisés par l'empire britannique et français. L'option décoloniale est redevable de la théorie de la dépendance, de la théologie de la libération, de la pédagogie de l'opprimé, etc. Voir à ce sujet Restrepo et Rojas (2010) et Clavaron (2015).

populaires aussi bien que des luttes des opprimés, ce mouvement a développé – et développe encore aujourd'hui – une critique de la civilisation capitaliste (Martínez Andrade, 2016). Nous observons, depuis les premiers écrits des représentants de ce courant (tels que Camilo Torres, Gustavo Gutiérrez, Juan Luis Segundo, Leonardo Boff, Enrique Dussel, Hugo Assmann, Ivone Gebara, entre autres), un réquisitoire contre la dynamique meurtrière du capitalisme. Bien que le contexte socio-politique et culturel dans lequel cette théologie a vu le jour n'est plus le même, il est important de noter que les structures de domination et d'exploitation n'ont pas disparu, bien au contraire, la colonialité du pouvoir contribue non seulement à la consolidation du fossé existant entre le centre et la périphérie mais aussi à la destruction de la nature (Martínez Andrade, 2022).

Il est évident que la théologie de la libération n'est pas un courant de pensée homogène car, au sein de celui-ci, on trouve des positions très variées autour des questions qui vont de la mariologie au marxisme, en passant par la critique de l'anthropocentrisme. Cependant, il existe certains traits propres de cette théologie, à savoir : la valorisation positive des sciences sociales et leur intégration dans la théologie, la critique du capitalisme, le refus de la privatisation de la foi, la critique de l'individualisme et la critique acharnée de l'idéologie moderne-bourgeoise représentée par le culte du progrès et par la conception quantitative du développement. À partir de cette considération, nous pouvons donc observer que la théologie de la libération est un discours, certes moderne, portant sur la foi, mais qui s'oppose à la logique sacrificielle de la modernité (Martínez Andrade, 2016).

La théologie de la libération se définit comme une théologie de la vie, autrement dit, ce courant de pensée fait face aux armes idéologiques de mort de la modernité capitaliste. En tant que théorie critique du Sud global, la théologie de la libération remet en question tous les discours qui invisibilisent l'exploitation des êtres humains et, bien évidemment, de la nature. C'est pour cette raison que les théologiens et théologiennes de la libération se sont appuyés sur les concepts et catégories marxistes afin de dévoiler le phénomène du fétichisme. Parmi les théologiens qui ont pris à bras-le-corps la question de l'écologie se trouvent le franciscain Leonardo Boff, le moine bénédictin Marcelo Barros, le frère dominicain Frei Betto et l'écoféministe Ivone Gebara.

Si le philosophe Jean-Philippe Pierron élabore, à partir des expériences vécues d'Aldo Leopold, d'Albert Schweitzer, de Val Plumwood et d'Arne Næss, son projet d'écobiographie, de notre côté, nous nous inspirons des engagements socio-politiques de certains théologiens et théologiennes d'Amérique latine pour esquisser une théorie critique anticoloniale. D'ailleurs, nous sommes d'accord avec le philosophe français lorsqu'il écrit que : « l'écobiographie de l'Européen occidental du XXI^e siècle n'est pas celle du Subsaharien ou du Mexicain de la même époque » (Pierron, 2021 : 121). En effet, notre cheminement est tout à fait *distinct*.

J'ai déjà évoqué la mobilisation zapatiste et la théologie de la libération comme vecteurs de prise de conscience écologique et sociale pour moi. Voici quelques figures qui ont contribué à façonner ma propre vision de la crise écologique. Leonardo Boff a développé une véritable éco-théologie de la libération qui articule l'écologie environnementale, l'écologie politique, l'écologie mentale et l'écologie intégrale. Inspiré par la figure de François d'Assise, ce théologien brésilien a établi un lien entre le cri des pauvres et celui de la Planète

provoqué par la dynamique meurtrière de la modernité capitaliste (Boff, 1994). Son approche a su combiner le marxisme hétérodoxe (gramscien), les sciences de la nature et, même, la psychologie analytique (jungienne) avec la théologie. Ce n'est pas un hasard si derrière la lettre encyclique *Laudato Si'* du pape François se trouvent les traces de la pensée de ce théologien. Marcelo Barros et Frei Betto, quant à eux, soulignent l'importance de l'éco-socialisme comme projet civilisationnel qui rejette la dictature de la valeur. Ces étincelles éco-socialistes peuvent être repérées dans les alternatives (tels que le buen vivir, l'autonomie néozapatiste, comunalidad) proposées par les mouvements indigènes, paysans et populaires latino-caribéens. Pour ces théologiens, le socialisme doit aussi être débarrassé de ses scories productivistes. Nous trouvons ici une « affinité élective » avec le mouvement éco-socialiste (Löwy, 2011). En ce qui concerne la dénonciation des formes de domination patriarcale et capitaliste, l'œuvre de la théologienne Ivone Gebara (2000) a comblé le fossé entre écologie et féminisme. Ces quatre auteurs m'ont encouragé à envisager la crise écologique comme crise du capitalisme, du colonialisme et du patriarcat.

3. L'éducation comme pratique de la liberté

Il est intéressant de noter que Jean-Philippe Pierron suggère que l'écobiographie esquisse de nouvelles pédagogies à l'heure de l'Anthropocène (Pierron, 2021 : 44). Bien que le philosophe français n'ait pas tort de critiquer les valeurs du néo-libéralisme, nous pensons que la notion d'Anthropocène occulte la responsabilité du capitalisme fossile dans le chaos climatique. C'est pourquoi nous préférons employer le terme de *Capitalocène* (Vega Cantor, 2019). À l'instar de l'écologisme des pauvres qui renvoie dos-à-dos le capitalisme vert et l'anthropologie dépolitisée dite non-humaine, nous sommes convaincus de l'importance de pointer du doigt le rôle de *la valeur qui se valorise* (Marx, 2006) dans la destruction de la vie humaine et non-humaine.

Parmi les apports de la pensée critique latino-américaine, nous trouvons le travail du Paulo Freire (1921-1997). Originaire de la ville brésilienne de Recife, ce penseur brésilien a élaboré non seulement une pédagogie à partir des subalternes (Neto, 2016 : 150) mais aussi une critique radicale de la civilisation capitaliste (Coelho et Malafatti, 2021). Logiquement, son ouvrage *Pédagogie des opprimés* est considéré comme l'un des textes majeurs de la pédagogie critique. À travers une analyse matérialiste du « modèle bancaire de l'éducation », de l'aliénation culturelle et du colonialisme interne, Freire (2021) met en lumière le caractère antagonique de la réalité sociale. En concordance avec certaines idées de Frantz Fanon et d'Albert Memmi, ce penseur brésilien a décortiqué le caractère aliénant du colonialisme. Sans renier la perspective marxiste, Freire a toujours souligné le rôle de la praxis dans le processus de transformation sociale (y compris dans la subjectivité des sujets). Ce n'est pas un hasard si sa « méthode » a été adoptée par les communautés ecclésiales de base dans la mouvance de la théologie de la libération (Preiswerk, 1998).

La « méthode Freire » s'avère un outil pédagogique/politique d'une grande richesse dans le processus de conscientisation des sujets car elle montre le caractère historique de la formation sociale. Éduquer pour la liberté à l'heure du Capitalocène implique non seulement

de reconnaître la force transformatrice des sujets mais aussi les enjeux idéologiques qui, quelquefois, peuvent occulter la domination capitaliste.

Coda

Dans son ouvrage *Figures du communisme*, le philosophe Frédéric Lordon (2021) propose la construction d'une entente des luttes afin que nos combats sortent de leur régime de séparation (les écologistes d'un côté, les féministes d'un autre, par exemple). Dans la même veine, Lordon attire notre attention sur les dérives de cet environnementalisme des riches, à l'instar des philosophes Emanuele Coccia et (Paul/Beatrice) Preciado qui, pour célébrer soit les arbres, soit la liberté au sens libéral du terme, n'hésitent pas à collaborer avec des institutions (Fondation Cartier ou Gucci) qui sont des piliers idéologiques de cette modernité/colonialité réellement existante.

Il est vrai que, bien que l'idée d'écobiographie proposée par Jean-Philippe Pierron ouvre des pistes de recherches intéressantes pour repenser notre interconnexion et notre dépendance à l'égard de la nature, nous croyons qu'elle est encore insuffisante pour l'analyse de la dynamique destructrice, voire écocidaire de la modernité capitaliste. C'est à partir d'une théorie critique anticoloniale (Martínez Andrade, 2023), qui ne laisse pas de côté la lutte de classes, et qui contribue à une entente de luttes (Lordon, 2021) qu'à mes yeux la crise écologique doit être abordée tant dans la recherche que dans nos enseignements universitaires et non universitaires.

Bibliographie

- Acosta, A. (2013). *El Buen Vivir. Sumak Kawsay, una oportunidad para imaginar otros mundos*. Barcelona : Icaria.
- Barros, M. et Frei Betto. (2009). *O amor fecunda o universo. Ecologia e espiritualidade*. Rio de Janeiro : Agir.
- Bloch, E. (1976). *Le Principe Espérance*, Tome 1. Paris : Gallimard.
- Boff, L. (1994). *La Terre en devenir. Une nouvelle théologie de la libération*. Paris : Albin Michel.
- Bourdieu, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raison d'agir.
- Clavaron, Y. (2015). *Petite introduction aux postcolonial studies*. Paris : Kimé.
- Coelho, A. et Malafatti, F. (2021). « Paulo Freire e o Cristianismo da Libertação : Contribuição do Conceito de Visão Social de Mundo », *Práxis Educativa*, 16: 1-16.
- Dussel, E. (2013). *Ethics of Liberation. In the Age of Globalization and Exclusion*. Duke: University Press.
- Frère, B. et Laville, J. L. (2022). *La Fabrique de l'émancipation. Repenser la critique du capitalisme à partir des expériences démocratiques, écologiques et solidaires*. Paris : Seuil.
- Freire, P. (2021). *Pedagogia do Oprimido*. Rio de Janeiro : Paz & Terra.

- Gebara, I. (2000). *Intuiciones ecofeministas : ensayos para repensar el conocimiento y la religión*, Madrid : Trotta.
- Honneth, A. (2017). *L'idée du Socialisme*. Paris : Gallimard.
- Lordon, F. (2021). *Figures du communisme*. Paris : La Fabrique.
- Löwy, M. (1998). *La guerre de dieux. Religion et Politique en Amérique latine*. Paris : Félin.
- Löwy, M. (2011). *Ecosocialisme. L'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste*. Paris : Mille et une nuits.
- Marcos, S. (2022). Indigenous Spirituality and the Decolonization of Religious Beliefs: Embodied Theology, Collectivity, and Justice. In W. Goldstein, J. P. Reed (dirs.), *Religion in Rebellions, Revolutions, and Social Movements* (p. 231-245). Londres : Routledge.
- Sous-commandant Marcos. (2009). *Saisons de la digne rage. Avec la participation de la Commandante Hortensia et du Lieutenant-Colonel Moisés*. Paris : Climats.
- Martínez Alier, J. (2014). *L'Écologisme des pauvres. Une étude des conflits environnementaux dans le monde*. Paris : Les Petits matins/Inst. Veblen.
- Martínez Andrade, L. (2016). *Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération*, Paris : Van Dieren.
- Martínez Andrade, L. (2022). Elective Affinities between Liberation Theology and Ecology in Latin America. In W. Goldstein, J. P. Reed, (dirs.), *Religion in Rebellions, Revolutions, and Social Movements* (p. 219-230), Londres: Routledge.
- Martínez Andrade, L. (2023). *Dialectique de la modernité et socialisme indo-américain*. Paris : L'Harmattan.
- Matamoros, F. (1998). *Mémoire et Utopie au Mexique. Mythes, tradition et imaginaire dans la genèse du néozapatisme*. Paris : Syllepse.
- Marx, K. (2006). *Le Capital*. Livre I. Paris : PUF.
- Mignolo, W. (2015). *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*. Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford : Peter Lang.
- Mota Neto, J. C. (2016). *Por uma pedagogia decolonial na América Latina. Reflexões em torno do pensamento de Paulo Freire e Orlando Fals Borda*. Curitiba : CRV.
- Restrepo, E. et Rojas, A. (2010). *Inflexión decolonial : fuentes, conceptos y cuestionamientos*. Popayán : Universidad del Cauca.
- Pierron, J.P. (2021). *Je est un Nous. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*. Paris : Actes Sud.
- Poupeau, F. (2020). Ce qu'un arbre peut véritablement cacher. *Le Monde diplomatique*, Septembre, pp. 22-23.
- Preiswerk, M. (1998). *Educação Popular e Teologia da Libertação*. Petropolis : Vozes.
- Puleo, A. (2019). *Ecofeminismo para otro mundo posible*. Valencia : Cátedra.

Vázquez Montalbán, M. (2003). *Marcos, Le maître des miroirs*. Paris : Mille et une nuits.

Vega Cantor, R. (2019). *El Capitaloceno. Crisis civilizatoria, imperialismo ecológico y límites naturales*. Bogotá : Teoría y Praxis.

La culture scientifique climatique : catalyseur d'une transition éclairée

François Massonnet

Mon réveil écologique

Le 27 juillet 2018, mon réveil climatique a sonné pour la toute première fois. Les cris aigus de mes deux enfants en pleurs, alors âgés de trois mois et deux ans, m'ont arraché du sommeil. Il m'a fallu quelques minutes pour comprendre qu'ils n'avaient ni faim, ni soif, ni mal au ventre, ni peur, mais qu'ils souffraient tout simplement de la chaleur étouffante. Cette nuit-là, à Bruxelles, les températures nocturnes ne sont pas descendues en dessous de 21°C, préfigurant les 34°C qui allaient s'abattre sur la capitale douze heures plus tard. Dans une atmosphère suffocante, j'étais incapable de me rendormir, me retournant sans cesse. C'est alors que j'ai compris à quel point les épisodes de chaleur nocturne sont insidieux, car ils nous privent du sommeil dont nous avons tant besoin pour supporter les journées caniculaires qui suivent. J'ai également réalisé à quel point la chaleur extrême peut être accablante pour le corps humain. Cette nuit-là, il ne faisait pas seulement chaud, pas seulement très chaud, mais il faisait tout simplement *trop chaud pour moi*. Il n'y avait aucun moyen de mettre la situation en pause. Même les douches froides ne pouvaient m'apporter de répit suffisant. La sensation d'être piégé, comme si on avait versé de l'eau sur des pierres brûlantes dans un sauna dont la porte était fermée à clé, est vite devenue angoissante. Ma température corporelle est montée d'un cran lorsque j'ai réalisé que ces conditions n'étaient probablement pas accidentelles. En effet, les études et rapports scientifiques établissent clairement une tendance à la hausse du nombre de nuits chaudes, tant pour les périodes passées que pour les décennies à venir, et ce, sur la plus grande partie du globe. Cette nuit-là, j'ai pris pour la première fois la pleine mesure de ce à quoi pourrait ressembler, concrètement, un monde plus chaud.

Il peut sembler étonnant qu'un climatologue, qui est supposé mieux que quiconque prendre la mesure des changements globaux en cours, n'ait eu ce déclic que si récemment. L'analyse de données chiffrées, l'étude de courbes qui montent et qui descendent, la lecture d'articles scientifiques font en effet partie de mon quotidien. L'épisode de juillet 2018 m'a plus largement questionné sur les mécanismes qui lient la connaissance scientifique à la prise de conscience climatique individuelle. J'ai constaté, comme mes nombreux collègues, l'échec patent du récit climatique tel que dispensé par les scientifiques depuis près de cinquante ans. J'ai alors compris que les informations scientifiques à elles seules ne suffiront jamais à susciter une prise de conscience climatique collective. Les scientifiques, lorsqu'ils agissent en simples communicateurs de chiffres, n'apportent que peu de valeur sociétale ajoutée. En revanche, la science semble se révéler en nous lorsqu'elle entre en résonance avec les expériences individuelles.

Est-ce à dire que chacun·e d'entre nous doit un jour subir une forme de « face-à-face climatique », une expérience personnelle marquante telle que mentionnée précédemment, pour être profondément convaincu·e de l'urgence de la situation actuelle et accélérer notre transition collective ? Peut-être. Existe-t-il d'autres leviers pour créer ce déclic auprès du plus grand nombre, y compris chez celles et ceux qui s'estiment indifférents ou insensibles à ces enjeux ? Certainement. En réalité, je crois que les enseignants et les chercheurs ont un rôle central à jouer en 2023 pour aider à éveiller les consciences sur cette question.

Pour une meilleure culture scientifique générale

Mon constat de départ relève d'une situation pour le moins paradoxale. Jamais on n'a autant parlé de climat qu'aujourd'hui. Pourtant, la culture générale scientifique de *monsieur et madame tout-le-monde* sur les questions climatiques reste extrêmement pauvre. Dans son podcast « Le Tournant », ⁶⁵ le journaliste Arnaud Ruysen en fait l'expérience en 2022. Sillonnant la Wallonie à vélo, il questionne un échantillon de citoyens de toutes origines et de tous âges, sur les raisons du réchauffement planétaire en cours. Si les réponses révèlent une certaine conscience, voire anxiété, climatique, elles traduisent surtout une profonde incompréhension des mécanismes fondamentaux à l'œuvre. Ce podcast, qui n'a certes pas de valeur de sondage, corrobore cependant des enquêtes précédentes ⁶⁶ et mon expérience personnelle dans des écoles ou des entreprises : si la conscience climatique semble au plus haut, la culture scientifique, elle, est au plus bas. On notera, pour la petite histoire, que l'explication la plus proche de la réalité fut donnée par un enfant d'une dizaine d'années, laissant entrevoir l'espoir que la toute jeune génération est sans doute déjà bien imprégnée d'une culture scientifique solide. Je tiens à préciser, pour être de bon compte, que l'effet de serre, bien qu'identifié comme la cause sans équivoque des changements globaux de température actuels, est à la fois complexe et extrêmement subtil dans ses mécanismes – bien plus que les climatologues ne le laissent entrevoir quand ils n'ont que trente secondes pour en parler.

Est-ce réellement un problème de ne pas disposer d'un minimum de culture scientifique si l'on est par ailleurs rempli de bonne volonté écologique ? Faut-il absolument comprendre les grands traits de l'effet de serre pour aller manifester pour le climat ? Je le pense. Par souci de cohérence, d'abord. Je suis en effet mal à l'aise par rapport à l'idée qu'on puisse embrasser une cause, si importante soit-elle, sans en comprendre les grands ressorts. Pour préserver la valeur ajoutée de la science, ensuite. Le physicien et philosophe des sciences Etienne Klein l'explique d'une façon aussi brillante que déconcertante ⁶⁷ : sitôt que nous ne sommes plus capables d'expliquer par quel processus (historique, observationnel, expérimental) une théorie scientifique a été formulée, nous sommes *de facto* forcés d'admettre que nous la traitons comme une croyance, c'est-à-dire une opinion ou une conviction à mettre sur le même pied que d'autres. Or, ce qui distingue précisément un fait scientifique d'une croyance politique, philosophique ou religieuse, c'est qu'il a été établi en suivant une méthode

⁶⁵ <https://auvio.rtbf.be/media/declic-le-tournant-2933948>

⁶⁶ <https://www.lesoir.be/251404/article/2019-10-04/climat-les-jeunes-connaissent-ils-vraiment-les-enjeux>

⁶⁷ <https://www.youtube.com/watch?v=mMJDcyEGbcg>

(scientifique) bien particulière. Accepter aveuglément l'idée du changement climatique d'origine anthropique sans pouvoir rendre compte un minimum du dessous des cartes est pour moi une posture aussi stérile que de choisir de refuser cette théorie en bloc, car elle conduit inévitablement à des positions dogmatiques et simplistes, sans réel fondement rationnel. Ainsi, il est crucial de développer une culture scientifique suffisante pour pouvoir comprendre les enjeux environnementaux et agir de manière éclairée.

Le problème du manque de culture scientifique est abordé de façon intéressante par le professeur canadien Norman Baillargeon dans son ouvrage *Liliane est au lycée* (2011). Il y écrit : « Telle qu'on la conçoit usuellement, la culture générale reste en effet volontiers littéraire et humaniste [...]. Elle est en cela coupable d'une [...] série de graves omissions, qui lui enlèvent toute prétention à être réellement générale, [...], en raison du peu de place qui est fait aux sciences empiriques et expérimentales. » (Baillargeon, 2011 : 32) D'après Baillargeon, « envisager la culture générale sans admettre comme allant de soi qu'elle comporte une solide culture scientifique est une chose qui me paraît proprement irréaliste » (*Ibidem*). Je ne peux que souscrire à cette idée.

Raconter le climat... autrement ?

C'est dans cette philosophie que je m'efforce, dans mon quotidien de chercheur et d'enseignant et dans le périmètre de mon champ d'expertise, de livrer le récit scientifique climatique de façon différente.

Lors d'interventions dans des entreprises, dans des écoles ou dans les médias, j'évite soigneusement d'assommer les gens de chiffres et de courbes qu'ils ne retiendront de toute façon pas. Un exemple ? En 2018, j'étais invité à la radio pour commenter les derniers chiffres publiés sur l'élévation du niveau des mers.⁶⁸ La donnée scientifique elle-même, de l'ordre de 3 mm/an d'élévation en moyenne globale, est d'une abstraction évidente et elle ne parle clairement à personne. Ce n'est donc pas de cette façon qu'on peut espérer marquer durablement les esprits par rapport à la quantité colossale d'eau que ce chiffre représente. J'ai choisi d'une part d'expliquer par quels mécanismes ce niveau monte (l'expansion thermique des océans et la fonte des glaces continentales). Mais surtout, j'ai usé d'une analogie dont on me parle encore souvent aujourd'hui : pour contrer les 3 mm d'élévation annuels, il faudrait que chaque personne sur Terre se mette à écoper l'eau de mer, à raison d'un verre d'eau de 30 cl *chaque minute*. Les quantités en jeu n'apparaissent-elles pas gigantesques lorsqu'on présente les données de cette façon ?

Plus récemment, dans un autre épisode du podcast « Le Tournant » consacré aux impacts dans un monde à +1.5°C vs. +2.0°C,⁶⁹ j'ai choisi de parler du climat d'une façon différente. Plutôt que de relayer méthodiquement les chiffres du dernier rapport du GIEC, j'ai suivi une approche plus narrative et centrée sur l'expérience personnelle. J'ai décrit deux journées d'été plausibles du milieu de siècle, l'une dans un monde à +1.5°C et l'autre dans un monde à +2.0°C. Au moyen de ce récit comparé qui se base sur des paramètres à grande échelle prédits

⁶⁸ https://youtu.be/RXJiy_eMtSg

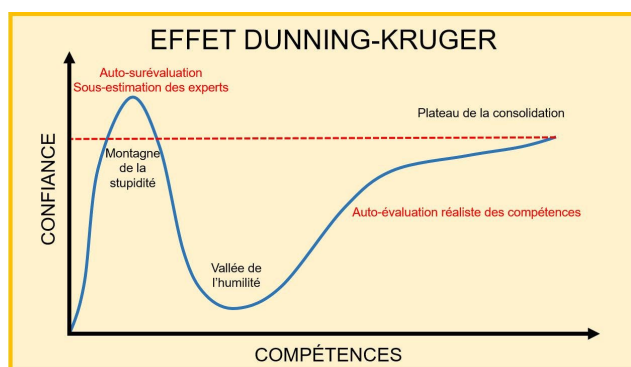
⁶⁹ <https://www.rtbf.be/article/un-monde-a-20-c-ca-ressemble-a-quoi-11185719>

par les modèles du climat, j'ai ainsi esquissé les grands traits de la différence abyssale qui peut exister pour notre confort, notre corps, voire notre sécurité, dans deux mondes séparés par un tout petit demi-degré. Les retours journalistiques et d'auditeurs ont été très positifs, ce qui laisse entrevoir une nouvelle manière efficace de conscientiser la société civile à ces enjeux.

Dans mes cours, j'ai à cœur de systématiquement apporter une perspective historique au contenu que je dispense. Les étudiant·e·s sont ainsi souvent surpris d'apprendre que la toute première évocation de l'effet de serre date de 1827, avec Joseph Fourier et sa « chaleur obscure ». Son explication, bien qu'approximative, rendait déjà compte d'éléments essentiels comme l'opacité sélective de l'atmosphère à certains types de rayonnements. Je retrace également les grandes expériences observationnelles et numériques qui ont permis, par exemple, d'établir les relations de causalité entre accumulation de gaz à effet de serre et réchauffement global. J'ai testé ces méthodes d'enseignement dans d'autres contextes : en secondaire, dans des entreprises ou encore à l'Université des Aînés, connue pour être constituée d'un public souvent exigeant et plein de sagacité. Le résultat a toujours été le même : ancrer les faits scientifiques dans leur contexte historique semble avoir activé chez les élèves une prise de conscience scientifique plus aiguë que le simple fait de les inonder d'informations recopiées du dernier rapport du GIEC.

Qu'est-ce que la pédagogie ?

Le développement d'une culture scientifique solide ne peut se faire sans une bonne dose de pédagogie dans le chef de l'enseignant·e / chercheur·se. Mais qu'est-ce que la pédagogie ? Ma propre réponse à cette question est à chercher dans une courbe qui décrit l'effet bien connu de « Dunning-Kruger »⁷⁰ (Fig. ci-dessous).



*L'effet Dunning-Kruger*⁷¹

⁷⁰ Voir par exemple : Kruger, J., & Dunning, D. (1999).

⁷¹ image issue de : <https://www.cadremploi.fr/editorial/conseils/conseils-carriere/comprendre-leffet-dunning-kruger-et-savoir-le-gerer>

Ce biais cognitif établit de façon empirique qu'une relation fortement non-linéaire existe entre notre degré de compétence dans un champ donné et notre degré de confiance à maîtriser les connaissances dans ce champ. Pour de faibles niveaux de compétence, la confiance augmente rapidement, quitte même à dépasser la confiance d'experts établis dans le domaine. C'est ainsi que des scientifiques, certes réputés dans leur domaine d'expertise et bénéficiant par ailleurs d'une certaine visibilité médiatique, peuvent être tentés de s'exprimer sur des champs scientifiques connexes qu'ils ne connaissent finalement que très mal. Ce fut le cas du géochimiste et ancien ministre de l'éducation Claude Allègre. En 2010, il publia *L'Imposture climatique ou la fausse écologie*, un brûlot sans fondement scientifique qui fut rapidement démonté point par point.⁷² Allègre avait visiblement choisi de s'arrêter un peu avant le sommet de la « montagne de la stupidité » (cf. figure). Passé un certain niveau de compétence, on réalise alors combien la question traitée est bien plus complexe qu'il n'y paraît. Notre degré de confiance à comprendre le monde chute alors de façon vertigineuse vers la « vallée de l'humilité ». Mais fort-e de nombreuses années de recherche et d'enseignement, l'expert-e consolide son savoir, ce qui lui permet progressivement de regagner en confiance par rapport à ses compétences.

À mes yeux, la pédagogie n'est finalement rien d'autre que l'art de faire monter les personnes qui y consentent jusqu'au sommet de la montagne de la stupidité, afin d'y contempler la vallée de l'humilité. Autrement dit, il s'agit de communiquer le bagage minimum de culture scientifique nécessaire à la compréhension des grands enjeux, tout en faisant transparaître que la situation est souvent bien plus complexe que celle qui est dressée. Le-a pédagogue averti-e parviendra par ailleurs à expliquer que, si de nombreuses zones d'ombres continuent d'exister (c'est le cas, par exemple, de la nature exacte des rétroactions climatiques liées aux nuages dans le système climatique), ces incertitudes ne représentent pas des justifications à l'inaction. Pour l'écrire plus simplement, ce n'est pas parce qu'on ne comprend pas tout sur un sujet, qu'on n'en comprend rien du tout et qu'on doit rester les bras croisés.

Une transition éclairée

Les lecteurs et lectrices l'auront bien compris : ma plus grande crainte en tant qu'acteur universitaire, dans le contexte actuel de crises plurielles dont le changement climatique n'est qu'un exemple, est de voir glisser notre société vers un monde où la militance prend le pas sur la connaissance, où le slogan prime sur le raisonnement, et où les opinions se confondent avec les faits scientifiques. Dans un tel vacarme, il me semble illusoire de penser que nous trouverons collectivement les ressorts permettant de nous engager dans la transformation profonde qui est pourtant aussi urgente que nécessaire. Les atermoiements actuels de notre gouvernement fédéral sur la question de la sortie (ou non) du nucléaire en Belgique illustrent à eux seuls comment l'inculture scientifique de nos dirigeant-e-s peut ruiner les chances de tenir des débats de fond. Sans me prononcer sur le dossier lui-même, je suis stupéfait par l'incapacité de la plupart de nos élus et ministres à maîtriser des notions fondamentales, telles

⁷² https://www.lemonde.fr/planete/article/2010/02/27/le-cent-fautes-de-claude-allegre_1312167_3244.html

que la différence entre un kW et un kWh, par exemple. L'inculture scientifique les pousse alors à se retrancher derrière des formules toutes faites et des arguments populistes, plutôt que de mener un débat éclairé basé sur des faits et des données vérifiables. Il me semble crucial que la connaissance scientifique reste une référence incontournable pour les décisions politiques, afin d'éviter de tomber dans une société où les émotions et les opinions priment sur les faits et les preuves.

Ainsi, je considère que l'un des enjeux centraux de la démocratie est de former tous les citoyen-ne-s à l'utilisation et à l'interprétation de données scientifiques. Combien de nos lecteurs ou lectrices ont pris la peine d'explorer par eux-mêmes les données environnementales de leur région au cours des dernières décennies pour se convaincre que des changements profonds sont en cours ? En réalité, qui sait où les trouver et avec quels outils on peut reproduire des graphiques que l'on voit passer sur nos fils d'actualité ? Pour moi, former les gens à l'exploration des données est essentiel pour développer une pensée critique face au flux continu d'informations et pour qu'ils s'approprient l'information scientifique par un processus heuristique plutôt que de la subir passivement.

La grande transition vers un monde plus juste et vivable, à laquelle nous aspirons tous-tes, ne pourra se faire que si elle est profondément désirée et éclairée par une culture scientifique forte. Pourtant, aujourd'hui, dans notre pays, cette transition ne me semble pas suffisamment désirée. Elle est dépeinte comme une charge plutôt qu'une opportunité, comme un problème plutôt qu'une solution. Elle est perçue comme imposée plutôt qu'à inventer, et ne suscite pas l'enthousiasme nécessaire pour l'embrasser pleinement. Le rôle de notre université est de démontrer la « preuve du concept », notamment grâce à son grand plan de transition, qui pourra ensuite être étendu à plus grande échelle. Les initiatives fourmillantes qui ont vu le jour dans notre *alma mater* depuis quelques années montrent que ces efforts commencent à porter leurs fruits. Par ailleurs, la transition ne semble pas non plus suffisamment éclairée par une culture scientifique forte. Nous manquons d'un plan national précis, chiffrable, vérifiable à l'échelle annuelle, qui s'appuie sur les expertises scientifiques, y compris celles des sciences humaines. Sans un tel plan, nous continuons à naviguer à vue, au gré des courants imprévisibles et dans un brouillard aussi épais qu'angoissant. Nous sommes désorientés par les slogans contradictoires hurlés par des politiques bloqués dans leurs idéologies partisans. L'université a pour rôle de former des femmes et des hommes équipés scientifiquement pour devenir des acteurs et actrices de premier plan dans le monde de demain. Ils devront être capables de dépasser les clivages politiques et de faire de cette transition notre grand projet commun pour les décennies à venir.

Bibliographie finale

Baillargeon, N. (2011). *Liliane est au lycée : Est-il indispensable d'être cultivé ?* Paris : Flammarion.

Fourier, J. (1827). *Mémoire sur les températures du globe terrestre et des espaces planétaires*. <https://www.academiesciences.fr/pdf/dossiers/Fourier/Fourier_pdf/Mem1827_p569_604.pdf>

Kruger, J., & Dunning, D. (1999). Unskilled and unaware of it: How difficulties in recognizing one's own incompetence lead to inflated self-assessments. *Journal of Personality and Social Psychology*, 77(6), 1121–1134.

<<https://doi.org/10.1037//0022-3514.77.6.1121><https://doi.org/10.1037//0022-3514.77.6.1121>>.

Un enseignant-chercheur géographe dans l'Anthropocène

Patrick Meyfroidt

1. Écobiographie

Les éditrices de ce volume nous ont donné pour mission, à l'entame de ce chapitre, de revisiter nos propres parcours dans une perspective « écobiographique », sur la base de deux questions : Comment la conscience de la crise écologique est-elle entrée dans votre vie ? Quel impact a-t-elle eu sur votre travail en tant qu'enseignant/chercheur ?

De mon côté, la conscience de la crise écologique est intervenue dans ma vie de façon graduelle, au départ de notions d'enfance, à la fois un peu abstraites (les animaux exotiques en péril, pandas et autres), un peu naïves (l'importance d'éteindre les lumières, de ne pas gaspiller l'eau) et émerveillées (des heures passées dans des livres animaliers à découvrir l'extraordinaire diversité de la nature, dans des atlas de géographie à explorer « virtuellement » le monde). J'ai vécu tout cela, surtout, baigné de multiples expériences concrètes de vie dans et avec la nature : au départ, simplement la découverte d'un jardin, patauger dans des mares, l'exploration de terrains vagues, des cabanes et des bagarres dans la forêt, promener son chien, et puis plus tard les randonnées en montagne, la pêche en rivière, le camping, tant de soirées d'été passées dans la forêt, à discuter, faire du jeu de rôles, et tant d'autres choses. Étant un enfant puis un adolescent et un adulte plutôt timide, pas très à l'aise avec les gens, la nature m'a toujours paru apaisante, ne jugeant pas, n'obligeant pas à la conversation, une compagnie solidement stable mais en même temps toujours renouvelée.

Tout cela ne constitue pas encore une perception de crise : il s'agit plutôt, d'un côté, du développement progressif de sentiments, d'un attachement à la nature, et, d'un autre côté, d'une conscience un peu naïve d'un « problème » encore mal défini mais surtout, à ce moment, hors de portée de la capacité d'action d'un enfant. L'adolescence et les événements de ma vie à cette époque ont fait passer ces préoccupations, sans qu'il y ait un basculement clair, d'une vision « naïve » vers une vision clairement plus « politique », avec la prise de conscience beaucoup plus explicite des liens indissociables entre enjeux environnementaux et enjeux sociaux, de développement, et de justice. Et avec, à l'époque, beaucoup de colère.

À ce stade, ça nous fait une crise, un problème majeur, appelons-le comme vous le voulez,⁷³ mais pas nécessairement une prise de conscience de l'urgence implacable d'une menace existentielle pour l'humanité. Quand je protestais (timidement, comme le reste) dans les manifestations anarchistes ou anti et alter-mondialistes de la fin des années 1990 et du

⁷³ Avec tous les problèmes associés à la notion de « crise », comme l'idée implicite de son caractère temporaire, une « crise », à un moment, ça se règle. La situation de soutenabilité de la planète et de l'humanité n'est pas une « crise » de ce point de vue, mais quelque chose de bien plus fondamental.

début des années 2000, c'était plutôt pour aller vers un monde meilleur et plus juste que pour la survie de l'humanité, même s'il était clair que pour les populations les plus vulnérables des pays à bas revenus, c'était parfois la survie qui était en jeu.

Des études secondaires avec un fort caractère scientifique, mais avec un grand attrait personnel pour la philosophie, les sciences humaines, et ensuite les études universitaires en géographie, m'ont permis de continuer à approfondir cette conscience mais là encore, de façon graduelle, et en considérant les nombreux fils qui forment les nœuds des problèmes actuels. Sans tomber dans l'apologie ou la publicité pour ces études de géographie, elles m'ont permis, je pense, de me construire une vision qui est à la fois claire – sans cacher les complexités – et nuancée – sans tomber dans une soupe molle, mais aussi, surtout, une vision « gérable » de la crise écologique actuelle. Ces études m'ont permis d'éviter les pièges qui nous poussent à réduire cette situation soit à des éléments purement liés à l'organisation politique ou aux injustices, soit à des « défis » purement technologiques. Elles m'ont également permis de me forger une vision qui n'est ni « désespérée » – l'effondrement étant inéluctable et allant entraîner la disparition de l'humanité –, ni « cornucopienne » – l'ingéniosité humaine allant tout régler, le bon citoyen-consommateur pouvant dormir tranquille, les ingénieurs étant là.

Comme géographe, on apprend les questions climatiques. On découvre la biogéographie et la façon dont la disparition ou la restauration d'espèces peut être mesurée. Mais on explore aussi comment, dans un projet d'aménagement concret, la mise en place d'une zone protégée pour la conservation de la nature ou d'un projet d'éoliennes qui produit de l'énergie décarbonée peuvent entrer en conflit l'une avec l'autre, ou avec le patrimoine culturel d'une région. De tels projets peuvent également créer, renforcer ou révéler des inégalités sociales. Mais on apprend aussi que des solutions peuvent être trouvées, jamais optimales, jamais parfaites, mais acceptables. On réalise également que les problèmes sociaux et environnementaux sont réels, peuvent être décrits, mesurés et expliqués scientifiquement. Ils ne sont pas simplement un vernis pour couvrir la prise de contrôle de ressources au détriment de populations locales bien qu'il soit vrai par ailleurs que les enjeux de soutenabilité actuels sont enracinés dans des siècles d'exploitation, de colonialisme et de luttes sociales. On apprend qu'il n'y a pas un seul enjeu ultime, comme parfois certains le brandissent – climat !!, biodiversité !!, injustice !! – mais qu'il y a de nombreux enjeux, tous réels : pauvreté, injustices, climat, biodiversité, pollution, santé, sécurité et souveraineté alimentaire, énergie, déchets, ressources matérielles, eau, usages des terres, appauvrissement de notre engagement psychologique avec la nature, isolement social, démocratie ou autoritarisme... Ces différents problèmes sont liés, en partie et de façons diverses ; tous sont importants à des degrés divers pour différentes personnes ; les solutions à ces problèmes permettent parfois des synergies mais impliquent aussi des équilibres et incompatibilités les unes avec les autres. Cela aide à prendre du recul sur des formes « d'impérialisme » des discours qu'on peut parfois entendre, tel ou tel enjeu, telle ou telle crise étant présentée comme la seule, unique, existentielle, la plus grave, celle face à laquelle on doit sacrifier tout autre enjeu. C'est faux, ces enjeux sont liés, et subordonner toute décision à un seul de ces enjeux se fait nécessairement au détriment des autres (à ce sujet, voilà ma première référence de ce texte : Meyfroidt *et al.* 2022). Et pour chacun de ces problèmes, climat, biodiversité,

pauvreté, sécurité alimentaire, injustices, etc, on ⁷⁴ a déjà perdu beaucoup, beaucoup sera encore perdu, mais il reste aussi encore beaucoup à sauver. Chaque pas en avant est à prendre. À travers ce parcours, je n'ai pas l'impression d'une prise de conscience brutale d'une simple, claire et unique "crise écologique", mais plutôt la croissance progressive d'une ombre, inquiétante et nuisible, contre laquelle il faut faire chaque jour ce que l'on peut.

Quel est l'impact de cette trajectoire sur mon travail ? Énorme je suppose. Tout ce que l'on fait vient de ce que l'on est. Je continue à naviguer entre des visions parfois contradictoires. D'un côté, il m'apparaît clairement que l'entièreté de la crise écologique ne peut pas être réduite et résolue uniquement à travers le prisme des inégalités et de l'injustice. Il y a des aspects technologiques, organisationnels, psychologiques, qui ne sont pas uniquement liés à une répartition inégale ou injuste des ressources. D'un autre côté, chacun des diagnostics et chacune des solutions à un enjeu environnemental doivent être évalués et doivent prendre en compte les inégalités et les questions de justice qui sont toujours présentes, pour des raisons instrumentales mais avant tout pour des raisons intrinsèques.

2. Partage d'expérience et d'expertise

2.1. De mon parcours à mon enseignement

Comment ce parcours influence-t-il la vision que je me fais de mon rôle en tant qu'enseignant-chercheur dans le contexte de l'Anthropocène ? Énormément, certainement. Je ne suis pas là pour choquer les étudiants, leur asséner des discours catastrophistes, fatalistes, naïfs ou lénifiants. Je suis là pour aider les étudiants à développer les outils qui leur permettront de donner du sens à ce qu'ils rencontrent, d'identifier vers où ils veulent que leur monde aille, et d'y aller.

Souvent, les questionnements sont formulés et cadrés autour de la question de l'espoir. Y a-t-il de l'espoir ? Comment ne pas désespérer les étudiants ? Comment leur montrer à la fois que la situation environnementale est extrêmement grave, qu'il y a de multiples crises, que beaucoup de tendances vont dans une très mauvaise direction, sans les amener à désespérer et baisser les bras ? Mais, d'un autre côté, comment leur montrer qu'il y a des solutions qui existent, des trajectoires positives, sans basculer dans un optimisme qui peut aussi être léthargique ? J'essaie de ne pas me poser la question de cette façon. Même si je ne le formule pas de cette façon directe aux étudiants, j'essaie de poser l'enjeu différemment, suivant Kate Marvel (Marvel, 2018, 2019) : il ne s'agit pas avant tout d'espoir, mais de courage :

We need courage, not hope. Grief, after all, is the cost of being alive. We are all fated to live lives shot through with sadness, and are not worth less for it. Courage is the resolve to do well without the assurance of a happy ending ⁷⁵.

⁷⁴ Sans rentrer dans les détails du « on » ici, mais derrière ce « on » se cache évidemment beaucoup de complexités et surtout, souvent, des gagnants et des perdants.

⁷⁵ <https://onbeing.org/blog/kate-marvel-we-need-courage-not-hope-to-face-climate-change/>. Voir aussi cette réflexion : "Many different emotional responses to this information are valid, but despair is unproductive and

À partir de cela, comment est-ce que j'envisage mon rôle en tant qu'enseignant-chercheur dans le contexte de l'Anthropocène ? Que puis-je partager à ce sujet ? Pour l'instant, l'essentiel de mon enseignement « formel » (hors encadrement de mémorants, chercheurs, etc.) se fait dans les premières années de Bachelier. Dans ce cadre, j'essaie d'abord de les enthousiasmer, voire de les émerveiller (je n'évalue cependant pas mes compétences d'enseignant aussi haut). Les enthousiasmer à propos de la nature, des sociétés humaines, de leurs interactions, de montrer l'ingéniosité des socio-écosystèmes, la diversité des façons dont les sociétés humaines s'organisent, essaient de résoudre leurs problèmes. Mais aussi les enthousiasmer sur ce que l'on peut comprendre sur ces sujets. Oui, l'activité scientifique, et plus généralement de découverte, d'invention, de compréhension, d'esprit critique de l'humanité, permet de percevoir, décrire, comprendre, expliquer, mesurer, modéliser, parfois même prédire, beaucoup plus de choses que l'on ne pourrait penser. La somme de savoirs et de compétences déjà accumulés par l'humanité, des savoirs théoriques, des compétences techniques, sociales, institutionnelles, existentielles, est extraordinaire. Même si on passait sa vie entière à apprendre de personnes qui savent et savent faire, que ce soit en lisant des livres ou en les accompagnant dans leurs activités, on n'aurait jamais touché qu'une minuscule parcelle de la surface de l'expérience humaine accumulée à travers des milliards de personnes. Une autre des citations qui me guident au quotidien est la suivante : « We are smart, but not because we stand on the shoulders of giants or are giants ourselves. We stand on the shoulders of a very large pyramid of hobbits. » (Henrich, 2016)

Ensuite, j'essaie de montrer aux étudiants qu'ils peuvent acquérir des compétences, de l'agentivité. C'est forcément dans la continuité du premier point, mais c'est vraiment crucial. L'objectif n'est certainement pas d'assommer ou d'écraser les étudiants en leur assénant le savoir accumulé par les générations précédentes, mais au contraire de les encourager à construire leurs propres savoirs et compétences, à jouer avec ceux-ci. Pédagogiquement, à ce niveau-là, la source initiale de mon inspiration (sur le plan théorique, sur le plan pratique, l'idée est là, évidente, chez chaque enfant) vient probablement de Baden Powell et de son projet de scoutisme, et de la façon dont, en coopérant et discutant durant de nombreuses années avec des amis proches dans le cadre d'activités de scoutisme, nous avons lu, relu et développé une vision de l'éducation qui reprend deux principes clés et intrinsèquement reliés : (i) l'éducation par l'action, l'apprentissage par erreur, et (ii) la coopération entre ce qu'on appellerait « enseignant » et « enseigné », qui est largement renversée dans les écrits de Baden-Powell – pour lui, en rassemblant des jeunes, et les encadrant pour différentes activités dans le scoutisme, ceux qui au final apprennent le plus sont les encadrants, en ayant des responsabilités. Cela ne veut bien entendu pas dire que ceux qui sont encadrés ou instruits sont de la chair à canon ou de la matière inerte sur laquelle les enseignants s'entraînent. Cela veut simplement dire que, plus on reçoit de responsabilités envers certaines parties de la réalité, envers d'autres êtres humains, plus on a de possibilités d'apprendre. C'est important pour des étudiants qui, par leur formation, sont appelés à assumer des responsabilités dans la société. Construire les savoirs et les compétences par soi-même est aussi, à mon sens,

hope is unnecessary. We know what is needed to mitigate climate change - all we require is the courage to act.” (<https://ui.adsabs.harvard.edu/abs/2019AGUFMPA13A..07M/abstract>).

important pour développer la capacité de proposition, d'imagination, sur les plans individuels et sociétaux, qui est cruciale pour affronter les défis actuels (Graeber et Wengrow 2021).

Sur l'apprentissage par l'action, j'ai par la suite, bien plus tard, via ma compagne et ensuite l'école de mes enfants, découvert la pédagogie Freinet qui se base sur ces intuitions fondamentales de la découverte inductive, du « tâtonnement expérimental » ; il s'agit d'arriver à saisir la réalité et la manipuler avant d'en recevoir les concepts théoriques. D'autres réflexions sur ces sujets m'ont également nourri (par exemple, Pirsig 1974, Crawford 2010). Je suis enthousiaste, mais aussi nuancé sur la façon dont ce type d'apprentissage peut ou non s'ajuster à différentes formes de savoir : pour des apprentissages de base comme l'arithmétique simple ou la lecture, il est raisonnable de miser sur le fait que l'enfant peut raccrocher cela à sa propre expérience de vie. Lorsqu'il s'agit de « gravir » en quelques heures, voire quelques mois ou années le développement de concepts théoriques ou de complexités techniques qui ont demandé des générations entières de « hobbits » pour progressivement, pièce par pièce, au fil de centaines d'années, arriver à donner une cohérence même fragile mais pertinente à une réalité ahurissante, différents équilibres sont à trouver entre tâtonner et construire son savoir sur la culture qui précède. Mais, au final, ces idées et principes m'accompagnent dans mon parcours d'enseignant.

Troisièmement, et ce n'est pas un ordre d'importance, mais simplement un ordre logique, j'essaie d'éveiller et de donner des outils à l'esprit critique des étudiants. L'histoire à la fois ancienne et contemporaine de l'humanité présente des éléments splendides mais est aussi remplie d'erreurs de bonne et de mauvaise foi, et de mensonges, injustices, illusions, conflits, destructions. L'enseignement en géographie se fait dans le cadre de la Faculté des sciences, les étudiants reçoivent une très bonne formation scientifique, pas naïve mais, disons, post-positiviste, dans laquelle, et cela rejoint bien sûr les points ci-dessus, on discute à la fois de ce qu'il est possible de savoir, mais aussi des limites, incertitudes, erreurs, biais, et c'est vraiment très bien. Mais venant avec mon bagage socio-anthropologique et mon propre parcours, j'essaie d'éveiller les étudiants à des épistémologies plus constructivistes, de les encourager à voir aussi les enjeux sociaux, politiques, philosophiques, de justice, de valeurs ou les constructions sociales inhérentes à n'importe quelle question ou problème qu'ils s'attachent à résoudre. Pour prendre un seul exemple, le cours de cartographie que je donne pour les BAC1, de ce point de vue, s'y prête particulièrement bien, la construction et la lecture d'une carte étant à la fois un exercice très technique, avec ses principes, règles et normes, mais aussi un exercice nécessairement et intrinsèquement ancré dans des représentations du monde, des valeurs, et des objectifs (qu'ils soient scientifiques, politiques, ou autres). La carte n'est pas le territoire (Borges 1946, Eco 1988). Elle peut être une représentation du monde, mais plus encore, elle est souvent une proposition d'un monde (Krygier et Wood 2011).

Tous ces éléments restent en chantier, et je me garderais de donner des conseils à d'autres enseignants. Il n'est pas toujours évident de trouver les équilibres entre différents objectifs. Par exemple, dans le cadre d'un cours de BAC 1, nous sortons habituellement dans la campagne brabançonne autour de Louvain-la-Neuve pour observer, étudier et discuter du paysage rural. Après plusieurs années en autocar, l'idée est venue de faire ce terrain à vélo (avec Madeleine Guyot, l'assistante en charge du cours, qui mène cela avec un engagement

et une compétence remarquables), pour pratiquer une mobilité plus douce (mais aussi, pour mieux « vivre » le paysage que l'on étudie). Bonne idée ! Mais très vite, les questions se posent : peut-on faire des itinéraires en présumant de la condition physique des étudiant·e·s ? Comment cela peut-il être inclusif pour des étudiants qui auraient moins ou pas de pratique du vélo, ou une condition physique qui n'y est pas favorable ? Et si un étudiant ne veut tout simplement pas, que fait-on ? Peut-on proposer une alternative – en voiture – pour les étudiants qui le demanderaient, sans que cela ne pose un risque, même très hypothétique, de stigmatisation de la part des autres étudiants ? Au final, c'est ce que nous avons fait, avec un très beau résultat, mais il reste qu'une idée au départ simple et enthousiasmante soulève vite diverses questions. Mais souvent, elles ne sont pas insurmontables, et il est possible de trouver des solutions.

2.2. Ma contribution scientifique, et ce que l'on peut en tirer

De façon générale, mes recherches portent sur les usages des terres et la soutenabilité : comment organise-t-on les espaces terrestres, l'utilisation des ressources associées, à travers de multiples usages comme l'agriculture – pour de nombreuses fonctions –, l'exploitation forestière, les espaces bâtis, la conservation de la nature, les services écosystémiques comme le stockage de carbone (vie des plantations d'arbres, des agrocarburants, etc.) ou la gestion de l'eau, la production d'énergie, l'extraction de ressources minières, des usages récréatifs, spirituels, culturels, psychologiques, et d'autres encore. Parfois, d'autres objectifs sous-jacents sont présents tels que lutter contre ou sortir de la pauvreté, ou atteindre des objectifs géopolitiques. Qui sont les acteurs qui décident de ces usages, qui en bénéficie ou non, avec quels impacts sur les sociétés humaines et les environnements ? Comment ces usages des terres sont médiés par des processus souvent complexes, qui impliquent des décisions par des acteurs parfois très distants, comme dans le cas de produits agricoles échangés dans des filières internationales, des agendas de conservation de la biodiversité ou de lutte contre le changement climatique décidés dans des accords internationaux, etc. ?

J'ai démarré ces recherches, avec le professeur Eric Lambin, en retournant à un enjeu qui avait déjà fait l'objet de plusieurs décennies de recherche, la déforestation tropicale, pour la tourner en une question « positive » : comment certains pays ont renversé cette tendance ?, un processus décrit sous le nom de « transition forestière ». Puisant dans les études historiques sur le long terme, mais aussi en particulier sur l'Europe du 19^e siècle, à travers les travaux de Mather (voir Mather, 1992, comme le premier article conséquent sur le sujet), j'ai travaillé sur cette idée en comparant ces exemples historiques aux situations des pays tropicaux contemporains, comme le Vietnam et d'autres. Ces recherches ont fourni beaucoup d'enseignements, sur les similarités mais aussi les différences profondes entre les contextes historiques et contemporains, sur les succès possibles mais aussi sur les problèmes qui y sont liés, exclusion sociale, intensification et monocultures, déplacement de l'exploitation de ressources ailleurs.

Chaque réponse apporte d'autres questions, et montre que la façon dont les sociétés humaines trouvent des solutions à leurs problèmes amène souvent, d'une façon ou d'une autre, d'autres problèmes, qui trouvent ensuite d'autres solutions : c'est l'idée de « Big

Ratchet » formulée par la géographe Ruth DeFries (DeFries 2014). Cela ne veut pas dire qu'il faut baisser les bras, mais cela souligne, je pense, que la soutenabilité est un chemin, une trajectoire, un processus, pas un point final. On peut être plus ou moins soutenable par rapport à certains enjeux identifiés, mais on n'est jamais au bout de la route, dans un état final.

Beaucoup de mes travaux suivent ces idées générales. Nous travaillons actuellement, entre autres, sur les filières de commerce international de produits agricoles, soulignant à la fois la contribution positive que les acteurs de ces filières (grandes entreprises de négoce, de transformation ou de vente au détail, gouvernements des pays importateurs comme l'Europe, citoyens, consommateurs) peuvent apporter aux enjeux de soutenabilité et de justice liés à l'usage des terres dans les régions de production, mais aussi les limites et effets pervers de ce type d'approche. Nous travaillons sur les multiples formes de compétitions qui existent entre tous les usages des terres cités ci-dessus, les multiples acteurs qui veulent, à travers ces usages et selon leur position, survivre, fournir un meilleur avenir à leur famille, sauver la biodiversité ou le climat, travailler de façon décente ou offrir un travail décent à d'autres, s'enrichir, ou respecter leur mode de vie traditionnel et leurs ancêtres (via la préservation de cimetières et autres lieux spirituels). Beaucoup d'acteurs et de discours mettent en avant des solutions de façon très tranchée et catégorique, telle ou telle solution va régler les problèmes, on entend : « Intensifier l'agriculture et faire des fermes verticales alimentées par l'énergie nucléaire va résoudre la faim dans le monde », « Planter des arbres est la meilleure façon de sauver le climat », « Il suffit que tout le monde devienne végétarien et c'est réglé », « Produire de la bioénergie avec capture et stockage du carbone (BECCS) va sauver le climat », « Couvrir la planète d'aires protégées va sauver la biodiversité », « Convertir la planète à l'agroécologie sauve à la fois la nature, le climat et l'humanité », et la liste continue. Nous montrons que ces solutions, prises comme des panacées uniques, universelles, et prioritaires sur toutes les autres, sont à la fois irréalistes et contre-productives. Il y a beaucoup de leurres dans les discours sur l'usage des terres, mais la réalité est souvent nettement plus complexe.

Dans le même temps, nous essayons de ne pas en rester sur ce constat de complexité, de contingence, et de contexte. Nous essayons de développer des connaissances, des théories, des données, qui permettent de naviguer entre deux extrêmes souvent paralysants et inutiles ; d'un côté, les généralisations simplistes et trompeuses comme celles citées ci-dessus, et d'un autre côté, l'abandon de toute prétention scientifique, réduisant toute interprétation et explication à la contingence (Meyfroidt *et al.* 2018).

Mes travaux s'inscrivent dans plusieurs disciplines ou « interdisciplines ». La géographie est mon point de départ, mais beaucoup de mes recherches s'inscrivent plus précisément dans ce que l'on appelle « land system science », la science des systèmes d'usage des terres, qui s'inscrit dans une approche inter- et transdisciplinaire, et systémique comme celle qu'on peut retrouver par exemple dans les « food systems » ou le « Earth system science ». Ces domaines de recherche apportent de nombreuses contributions clés à la réflexion sur la soutenabilité, certaines déjà évoquées ci-dessus : le caractère contingent et construit de la notion de soutenabilité, l'importance de la prise en compte des compromis qu'il faut souvent faire entre différents enjeux ou objectifs, la notion d'une planète aux ressources finies, y

compris l'espace (les terres) que l'on voudrait allouer à toujours plus de nouveaux ou d'anciens besoins, l'importance de naviguer entre contexte et généralisations partielles, la nécessité de toujours se poser la question de qui sont les personnes concernées par telle ou telle activité, intervention, politique ; mon meilleur résumé à ce stade se trouve sans doute dans un article récent (Meyfroidt *et al.* 2022).

2.3. Vers où aller ?

Pour terminer, quelques réflexions sur comment je vois l'évolution de l'université à l'horizon 2050. En notant que l'invitation à réfléchir à ce sujet montre que, même en partant de la vision d'une crise écologique fondamentale qui remet en question les conditions mêmes de la possibilité pour les sociétés humaines de s'organiser de façon complexe avec des institutions qui s'appellent « universités », les éditrices restent suffisamment optimistes pour considérer que c'est un sujet valide et utile à explorer pour l'horizon 2050. Je les en remercie !

Peut-être par manque d'imagination, j'aurais tendance à souhaiter que les universités de 2050 ressemblent, dans une large mesure, à ce à quoi elles devraient ressembler aujourd'hui, et à ce à quoi beaucoup d'entre elles proclament qu'elles veulent ressembler. Des espaces et des communautés (l'université est autant un lieu physique et une institution qu'une communauté de personnes) dans lesquels du savoir et des compétences se construisent, s'échangent et se mettent au service de la société. Des espaces et des communautés qui sont soutenus par des financements publics, parce qu'elles offrent des biens publics à la société, mais qui sont aussi ancrées et en partenariat avec la société dans son ensemble : société civile, communautés locales ou distantes, minorités visibles ou non, sociétés privées à but lucratif ou non, individus, collectifs. Des institutions et des personnes qui proposent un équilibre entre des activités (recherches, enseignements, etc) fondées et portées par la curiosité et le questionnement humain, qui cherchent « simplement » à donner du sens au monde qui les entoure, et des activités qui visent activement à améliorer les conditions de vie des sociétés humaines, l'expérience de la vie humaine, l'intégrité de la nature – quelle que soit la façon dont ceci est défini –, et le maintien des conditions de viabilité, dans un futur inconnu, des éléments précédents. Des espaces qui sont ouverts aux étudiant·e·s ayant des parcours divers, avec leurs accomplissements et leurs difficultés, et qui leur proposent un parcours qui respecte et renforce leur autonomie, en les emmenant vers la qualité.

Je ne sais pas où nous en serons en 2050. Mais je suis certain qu'il y aura des êtres humains qui voudront apprendre, transmettre, essayer, s'intéresser à ce qu'ont fait et appris les générations qui précèdent mais aussi remettre tout cela en question ou l'ignorer pour vivre leur propre expérience, pour ensuite faire de leur mieux pour participer à des sociétés humaines qui vivent de façon harmonieuse et respectueuse, en leur sein et avec leur environnement naturel.⁷⁶

⁷⁶ Remerciements : Merci au F.R.S.-FNRS de soutenir la recherche non-orientée, j'espère faire de mon mieux avec les moyens que le FNRS m'alloue. Merci à Navin Ramankutty de m'avoir accueilli pour un séjour à l'University of British Columbia, durant lequel j'ai écrit ce texte. Merci à Samuel pour les entraînements de

Bibliographie

- Borges, J.L. (1946). De la rigueur de la science. Paru en français dans *Histoire universelle de l'infamie ; Histoire de l'éternité* (1994, trad. Roger Caillois et Laure Guille-Bataillon). Paris : 10/18.
- Crawford, M. (2010). *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris : La Découverte.
- DeFries, R. (2014). *The big ratchet: How humanity thrives in the face of natural crisis*. Basic Books.
- Eco, U. (1988). De l'impossibilité d'établir une carte de l'Empire à l'échelle du 1/1. In *Pastiches et postiches*. Paris : Messidor.
- Graeber, D., & Wengrow, D. (2021). *Au commencement était... : une nouvelle histoire de l'humanité*. Paris : Éditions Les Liens qui libèrent.
- Henrich, J. (2016). *The secret of our success: how culture is driving human evolution, domesticating our species, and making us smarter*. Princeton: Princeton University Press.
- Krygier, J., & Wood, D. (2011). Ce n'est pas le monde (This is not the world). In *Rethinking maps* (pp. 207-237). Routledge.
- Marvel, K. (2018). We need courage, not hope, to face climate change. *On Being Project*, 1.
- Marvel, K. (2019, December). Courage, Not Hope: Countering Denial By Doom. In *AGU Fall Meeting Abstracts* (Vol. 2019, pp. PA13A-07).
- Mather, A. S. (1992). The forest transition. *Area*, 367-379.
- Meyfroidt, P., Roy Chowdhury, R., De Bremond, A., Ellis, E. C., Erb, K.-H., Filatova, T., Garrett, R. D., Grove, J. M., Heinimann, A., Kuemmerle, T., Kull, C. A., Lambin, E. F., Landon, Y., le Polain de Waroux, Y., Messerli, P., Müller, D., Nielsen, J., Peterson, G.D., Rodriguez García, V., Schlüter, M., Turner, B. L., II, Verburg, P.H. (2018). Middle-range theories of land system change. *Global Environmental Change*, 53, 52-67.
- Meyfroidt P., de Bremond A., Ryan C. M., Archer E., Aspinall R., Chhabra A., Camara G., Corbera E., DeFries R., Díaz S., Dong J., Ellis E. C., Erb K.-H., Fisher J. A., Garrett R. D., Golubiewski N. E., Grau H. R., Grove J. M., Haberl H., Heinimann A., Hostert P., Jobbágy E. G., Kerr S., Kuemmerle T., Lambin E. F., Lavorel S., Lele S., Mertz O., Messerli P., Metternicht G., Munroe D. K., Nagendra H., Nielsen J. Ø., Ojima D. S., Parker D. C., Pascual U., Porter J. R., Ramankutty N., Reenberg A., Roy Chowdhury R., Seto K. C., Seufert V., Shibata H., Thomson A., Turner II B. L., Urabe J., Veldkamp T., Verburg P. H., Zeleke G., zu Ermgassen E. K. H. J. (2022). Ten facts about land systems for sustainability. *Proceedings of the National Academy of Sciences USA*, 119 (7) e2109217118.
- Pirsig, R. M. (1974). *Zen and the art of motorcycle maintenance: An inquiry into values*. William Morrow and Company.

football. Merci surtout à de très nombreuses personnes, que ce soit des membres de ma famille ou des amis de longue date, ou des personnes rencontrées parfois très fugitivement, que ce soit récemment ou il y a plusieurs décennies, pour avoir nourri toute cette longue réflexion.

Les imaginaires d'un ingénieur qui cherche son chemin

Jean-Pierre Raskin

Mon ascenseur social

Je suis né à Aye dans la province du Luxembourg dans une famille modeste et très aimante. Étant plutôt bon élève et curieux d'en savoir plus, principalement dans le domaine des sciences, la poursuite d'études supérieures était une évidence. Mes parents m'ont encouragé à activer l'ascenseur social qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de prendre. Étant le premier de la famille à entamer des études universitaires, je me suis fixé comme objectif de prouver à moi-même d'abord mais aussi aux autres que le diplôme d'ingénieur était à la portée d'un fils d'ouvriers. Ce désir de réussite académique fut un moteur évident pendant mes études et l'est toujours aujourd'hui. Cette volonté de démontrer que la connaissance et l'excellence académique ne sont pas réservées à une tranche sociale aisée et cultivée m'a guidé et construit mais m'a également aveuglé. En effet, l'énergie mise dans cette course à la reconnaissance atténue notre état de conscience et endort notre esprit critique. On fonctionne. On performe. Je ne prends plus le temps d'analyser mes actions, de réfléchir au sens et à la portée de celles-ci. C'est dans ces moments-là que la famille et les proches peuvent vous faire prendre conscience que vous êtes en train de vivre dans un monde de plus en plus étroit. C'est mon papa, il y a environ vingt ans, qui me posa la question suivante : « Maintenant que tu es professeur à l'université, maintenant que tu côtoies l'élite de ce pays, que fais-tu pour être au monde, pour prendre soin de lui, pour réduire les inégalités sociales ? » J'étais incapable de répondre à cette question. J'étais au début de ma carrière académique. La course à la reconnaissance ne faisait que commencer en réalité. Je le savais, je le sentais, alors que mes parents voyaient ma nouvelle position sociale comme privilégiée et riche de moyens d'actions. Je ne pouvais pas leur donner tort mais le système académique, ou en tout cas ma façon de le voir, me poussait à me concentrer plus que jamais sur moi-même, sur mes objectifs de réussite, et non pas à m'ouvrir sur le monde. Les publications scientifiques, les invitations aux colloques internationaux, l'obtention de prix et de médailles, la reconnaissance des pairs, sont là pour nourrir l'égo. Je m'étais construit un imaginaire qui me confortait dans mes choix de quête de « l'excellence », évaluée par une poignée de plus en plus restreinte d'indicateurs de succès. Je m'éloignais de la complexité du monde. Je n'avais plus la capacité d'écouter les signaux faibles qui constituent les signes avant-coureurs de crises systémiques.

Les paroles de mon père ne m'ont jamais quitté. Cependant, malgré le désir de voir mon rôle d'enseignant-chercheur différemment, j'étais dans l'incapacité de sortir du modèle compétitif qui était à mes yeux le seul valide pour mes pairs et donc, pour moi-même. Cette compétition ne me laissait pas le temps de réfléchir au rôle qui était le mien dans la société.

J'étais prêt à croire aux bienfaits de mes travaux, à la reconnaissance apportée par le monde scientifique comme étant le garant du chemin juste à suivre. Mon esprit critique était en berne. Je nourrissais malgré moi les modèles économiques insoutenables que je disais combattre par ailleurs. J'étais en crise, en manque de sens, en recherche de lien avec l'écosystème humain et non-humain dans lequel j'évoluais. Je ressentais en moi cette crise que je ne pouvais pas encore nommer.

En quête de sens

Sans le savoir, j'étais prêt à vivre autre chose, à ouvrir les yeux sur les réalités multiples de notre monde. En 2012, le doyen de l'École polytechnique de Louvain (EPL) de l'époque, le Professeur Vincent Blondel, m'a téléphoné pour me proposer de m'investir dans un tout nouveau cours qui mettait en action des étudiant.e.s de l'EPL avec des acteurs socio-économiques des pays des Suds. Alors que le doyen me téléphonait pour prendre rendez-vous afin de discuter plus avant de ce projet de nouveau cours, j'ai répondu directement positivement à cette proposition sans vraiment poser de questions. Au fond de moi, j'avais l'espoir de réconcilier ma passion pour les sciences et technologies et mon rôle social, mon rapport au monde en tant qu'enseignant-chercheur.

Ce nouveau cours-projet co-construit par l'EPL et Louvain Coopération, l'ONG de l'UCLouvain, portait le nom d'IngénieursSud.⁷⁷ L'interaction avec les premier·ères étudiant·e·s débuta en septembre 2013. Au centre du dispositif pédagogique, figure une question technique posée par une entreprise, une coopérative ou une ONG à nos étudiant.e.s et aux étudiant.e.s du Sud. Les étudiant·e·s locaux et de l'UCLouvain travaillent ensemble à distance pendant une année académique avant de se rencontrer sur le terrain dans le pays du Sud afin d'implémenter la solution socio-technique imaginée ensemble. Il est demandé aux étudiant·e·s d'analyser la problématique technique de manière holistique et d'établir un partenariat équilibré avec toutes les parties prenantes. Ce cours invite les étudiants mais aussi les enseignant·e·s-chercheur·e·s à prendre du recul par rapport à la technique et son rôle dans nos sociétés. Il fait appel à notre esprit critique. Il nous oblige à nous décentrer, à découvrir d'autres grilles de lecture du monde, à remettre en question notre vision du progrès technique.

La technique n'est pas neutre. Elle doit impérativement s'insérer dans un contexte géographique, socio-économique et culturel particulier. Elle altère notre regard sur les réalités qui nous entourent, elle transforme nos écosystèmes, elle apporte des solutions ou déplace des problèmes. Au-delà des cours, des séminaires et des débats entre une grande diversité de disciplines scientifiques, IngénieursSud donne l'opportunité aux étudiant·e·s et aux enseignant·e·s-chercheur·e·s de travailler sur un projet concret. On peut parler de recherche action. Le partage entre toutes les parties prenantes du projet sur le lieu de stage dans le Sud est un moment charnière pour beaucoup. Cette rencontre humaine sur le terrain est source d'inspiration, de respect et d'humilité. L'apprentissage par le service à la communauté permet à toutes et tous de sortir de sa zone de confort et de vivre des tensions, des contraintes, des dilemmes éthiques. Ces tensions sont source de questionnement, d'éveil

⁷⁷ <https://www.ingenieursud.be>

de notre esprit critique. Face aux crises systémiques, nous devons aider les étudiant·e·s à construire cette pensée complexe.

Afin de proposer un nombre de projets suffisant aux étudiant·e·s désireux·euses de s'inscrire au cours IngénieuxSud, Madame Stéphanie Merle de Louvain Coopération et moi rencontrons des acteurs socio-économiques et les universités dans les pays des Suds chaque année. Mes premières rencontres avec les différentes parties prenantes pour IngénieuxSud se sont déroulées au Burundi l'été 2014. J'étais en dehors de mon laboratoire pendant quinze jours face à d'autres réalités. Les besoins technologiques portaient sur la potabilisation de l'eau, l'accès à l'énergie, la mécanisation du travail des champs, etc. Cela me changeait de la réalisation d'une puce microélectronique qui allait battre les performances de la puce présentée quelques mois auparavant. Je n'étais plus dans ce besoin d'innovation destructive où je mets une distance entre l'acte technique et l'impact de celui-ci dans la société. J'étais face à des besoins de base où l'ingénierie a un rôle à jouer dans un collectif qui doit embrasser la complexité de la situation. La technique n'est qu'un seul élément du problème à résoudre. L'approche holistique doit être adoptée pour espérer apporter une solution au problème posé. Le terrain ne trompe pas. Les bénéficiaires de la technologie étaient en face de moi. J'ai pris conscience de l'importance de la technique mais aussi et surtout de toutes ses limites. J'ai réalisé que la neutralité de la technique n'existait pas : les choix que je pose sont empreints de mes valeurs et de mes croyances. Je ne pouvais plus voir les sciences et technologies de la même manière. Mon rapport au monde avait pris un autre chemin. Au-delà de l'impact environnemental des technologies mises en place, l'impact social était palpable au niveau local. Les limites et conséquences de notre monde fortement industrialisé, capitaliste et néocolonial apparaissaient comme une évidence. L'interdépendance de mes choix et actions était visible.

Une transition très douce

Riche de cette expérience au sein du cours IngénieuxSud (Merle & Raskin 2022), ma transition s'est mise en place. Je ne pouvais plus voir le monde et mon rôle en son sein de la même manière. J'ai fortement ressenti l'impact social des innovations technologiques, l'importance de se décentrer, de chercher les gagnants et les perdants d'une innovation, mais aussi la nécessité d'aborder des problèmes complexes de manière holistique.

Une fois de plus, j'ai eu besoin d'une aide extérieure pour entamer un virage dans mon enseignement et ma recherche. Le changement est venu par l'interpellation d'un étudiant lors du cours de physique des dispositifs électroniques. Cet étudiant, intéressé par la physique des semi-conducteurs, m'a interpellé à la fin de mon cours pour partager son incompréhension de ne pas avoir plus d'informations concernant le contexte de l'exploitation de tous ces minerais que l'on retrouve dans nos objets électroniques. Je ne pouvais que lui donner raison. Il est important de contextualiser l'enseignement de sa discipline et de mettre celle-ci en lien avec les savoirs enseignés dans d'autres disciplines. Nous devons tout faire pour apporter aux étudiant·e·s les ressources nécessaires afin d'adopter une approche la plus holistique possible dans leur champ d'investigation. Nous ne pouvons pas enseigner d'autres disciplines mais nous pouvons dresser des ponts avec nos collègues pour offrir un enseignement riche,

passionnant, ouvert et diversifié. Cela n'est possible que si nous formons des collectifs d'enseignant·e·s et de chercheur·e·s.

Après les étudiant·e·s, ce fut au tour des chercheur·e·s de m'interpeler. Dans les couloirs du bâtiment Maxwell, un assistant du cours IngénieuxSud et chercheur de mon équipe, M. Grégoire Le Brun, me posa la question suivante : « Comment penses-tu que nous allons pouvoir adopter une approche holistique dans nos propres recherches ? » Il me demandait d'appliquer les démarches scientifiques développées au sein du cours IngénieuxSud à nos travaux de recherche. Sachant qu'il était impossible d'avoir un regard critique sur nos propres pratiques et choix, l'importance de mettre en place un consortium multidisciplinaire est apparue comme une évidence. Suite à une discussion avec le prorecteur à la recherche, le Professeur Jean-Christophe Renauld, l'idée de mettre en place une école doctorale dans le domaine du développement d'une électronique plus durable est née en 2020 (*SICT – a doctoral school in Sustainable Information and Communications Technology*)⁷⁸. Pendant une semaine, des scientifiques, des expert·e·s et des personnes de terrain de nombreux domaines scientifiques, allant de l'ingénierie à l'économie, en passant par la sociologie, la philosophie, et bien d'autres, viennent présenter leurs derniers travaux dans le domaine des technologies plus soutenables et débattre des chemins d'innovation à abandonner et à ouvrir. Les chercheur·e·s bénéficient du regard critique de personnes venant de communautés scientifiques qui ne se côtoient que trop rarement. Nous aurons la quatrième édition de cette école doctorale durant l'été 2023. Cette aventure scientifique et humaine met en lumière l'énorme difficulté de se comprendre entre disciplines. Il nous manque une culture scientifique commune. L'immensité de la tâche est une réalité. La barrière à l'entrée de la recherche transdisciplinaire est si haute que les moments de découragement sont réguliers. Les sirènes de nos disciplines propres ne sont jamais loin. Le désir de revenir dans notre zone de confort est bien réel. Le défi scientifique est si important que notre engagement ne peut à mon sens s'envisager que s'il est couplé à une histoire humaine forte et intense. Le respect et la confiance entre toutes les parties prenantes sont clés.

Plusieurs sujets de thèses de doctorat ont été définis lors de ces rencontres transdisciplinaires. Au-delà des sujets de recherche, ce sont aussi les méthodologies ainsi que les outils d'analyse et de conception, comme les logiciels de simulation qui sont très présents dans le domaine de l'ingénierie, qui ont été mis au centre des développements nécessaires. Aujourd'hui, l'ingénierie repose sur l'usage et la quantification d'une série d'indicateurs qui se limitent à l'efficacité technique et la rentabilité économique. Il y a lieu d'élargir les modèles en introduisant de nouveaux indicateurs comme les impacts environnementaux et sociaux des solutions techniques envisagées. Un nombre croissant d'ingénieur·e·s dans les entreprises sont en dissonance cognitive et sont désireux·ses de concevoir autrement leurs projets. Mais les outils de conception n'existent malheureusement pas à l'heure actuelle. La recherche universitaire a un rôle central à jouer dans l'établissement de ces modèles plus complexes pour les différents domaines de l'ingénierie. C'est une tâche colossale qui nécessitera respect, écoute et une motivation sans faille à travailler ensemble entre disciplines scientifiques. Ces dernières années, nous avons entamé des analyses de cycle de vie de

⁷⁸ <https://www.sictdoctoralschool.com>

plusieurs technologies dans les domaines de l'électronique, des capteurs et des télécommunications. Ces études mettent en lumière la difficulté de quantifier la plupart des indicateurs environnementaux et sociaux. Les valeurs de ces indicateurs ne sont généralement pas partagées par les entreprises pour des raisons de confidentialité, d'image ou tout simplement parce que ceux-ci ne sont que très rarement évalués par les entreprises. De plus, comme brillamment exprimé par Mr. Michael F. Ashby, professeur à Cambridge University en Angleterre, dans son livre intitulé *Materials and Sustainable Development* (2015), au-delà de l'évaluation des indicateurs et de leurs impacts multiples, le choix technologique final nécessite le temps du débat. En effet, comme exemplifié dans son livre, quelle que soit la technologie considérée, celle-ci aura des impacts positifs et négatifs sur l'économie, l'environnement et la condition sociale. Même si nous n'en sommes généralement pas conscient·e·s, notre choix fait appel à nos valeurs, à notre sens politique, à notre vision du monde. Le professeur Ashby nous invite à réfléchir au sens que l'on donne à l'objet et à la pratique technique. Il nous demande de l'engagement. La littérature indique clairement que les ingénieurs font partie des scientifiques les moins engagés. *L'Homo sapiens technologicus* (Puech 2015) est mis en difficulté par la faiblesse de sa réflexion sur les technologies, et non par les technologies elles-mêmes. Dans les deux premières années de la formation supérieure des ingénieur·e·s, on constate une absence de réflexion sur les impacts des technologies, les controverses scientifiques ou encore les motivations qui président aux choix techniques. Cela contribue à renforcer l'idée que faire du bon travail d'ingénieur·e exige exclusivement l'acquisition d'un bon niveau de connaissances scientifiques (Didier 2007). Or, tout comme le médecin ne fait pas que diagnostiquer la nature d'une maladie, l'ingénieur·e ne fait pas que produire un objet technique. Par le biais des techniques qu'il crée et implémente, il ou elle intervient dans la société et chez les individus, et transforme les rapports sociaux. Invisibiliser cette influence, c'est déjà prendre parti pour un modèle de société, ou en tous les cas pour une continuité. Les ingénieur·e·s devraient participer activement au sens politique donné lors du développement et la mise en place des technologies, mais aussi tout au long de leur cycle de vie. La technologie après son lancement se déploie en suivant les règles du marché et la régulation de celle-ci est pauvre voire absente. Prenant conscience des effets néfastes d'un déploiement massif d'une technologie comme ce qu'on nomme les effets rebonds,⁷⁹ les ingénieur·e·s devraient investir des groupes de régulation ou constituer ceux-ci quand ils sont absents.

Mon rôle à l'ère de l'Anthropocène

Face aux défis de notre temps, l'humilité est de rigueur. Aucune discipline scientifique ne peut prétendre apporter une solution aux crises systémiques auxquelles nous devons faire face. Les questions scientifiques brûlantes de notre propre discipline scientifique ne peuvent être énoncées qu'à travers un dialogue avec les autres disciplines. Il faut opérer de multiples

⁷⁹ L'effet rebond est une notion du vocabulaire économique qui désigne un accroissement de la consommation provoqué par la réduction des limites qui étaient jusque-là posées à l'usage d'un bien, d'un service ou d'une technologie. Le surcroît de ressources dégagé est alors utilisé pour une surconsommation du même produit, ou bien pour la consommation d'autres produits.

allers-retours entre notre communauté et celle des autres. Nous avons l'impératif de développer les compétences spécifiques à notre propre discipline et, à la fois, de créer le dialogue avec les autres disciplines en développant un lexique commun. J'espère pouvoir créer des ponts vers plusieurs groupes de recherche en sciences humaines et médicales. Ma petite expérience me fait penser que l'action est un vecteur à privilégier. IngénieuxSud nous montre que c'est à travers la réalisation d'un projet commun concret que la conscience peut s'installer peu à peu et laisser alors place à l'engagement collectif.

Au-delà des actions menées au sein de l'université avec les étudiant·e·s et les chercheur·e·s, un dialogue dépassant les aspects purement techniques avec les industriels de notre domaine doit s'intensifier. Nous pouvons sentir un réel désir des entreprises de répondre aux questions de société, de regarder en face les crises systémiques que nous rencontrons et prendre leur part de responsabilité. La transition ne pourra s'opérer que si nous changeons le modèle socio-économique. On peut en effet qualifier nos sociétés fortement industrialisées de sociétés technolibérales comme l'écrivain Eric Sadin le démontre dans son livre intitulé *La Silicolonisation du monde - L'irrésistible expansion du libéralisme numérique* (2021).

La transition vers une société plus durable et plus juste passera par un changement de comportement profond de chacun et chacune. En tant que scientifiques, nous devons participer à la diffusion et à la vulgarisation des savoirs. Nous devons œuvrer pour une meilleure compréhension des enjeux, des mécanismes de recherche, des choix scientifiques et techniques possibles, de la construction au quotidien de ce que nous appelons la science. L'épisode de la crise sanitaire du Covid nous a montré à quel point la science a été pervertie pour soutenir des croyances sur l'efficacité de certaines mesures. La science était en train de se construire avec son lot de doutes et d'incertitudes mais ceux-ci n'étaient que trop rarement présentés. Cette vision simpliste, voire binaire, est malheureusement très présente et s'invite dans de nombreux sujets socio-techniques comme la 5G, le nucléaire, la voiture électrique, l'intelligence artificielle, l'économie verte, etc. À notre niveau, je pense qu'il est important de participer au débat public, de dialoguer, d'écouter les craintes et espoirs de la société. Cela peut passer par l'écriture de travaux de vulgarisation, la participation à des émissions radiophoniques et télévisées, l'engagement au sein de collectifs comme par exemple AlterNumeris⁸⁰ qui se mobilise autour des enjeux du numérique.

Où sont les verrous de la transition ?

Le temps manque. Chaque discipline est prise dans une spirale infernale dictée par la compétitivité et la culture d'une certaine « excellence académique ». C'est une fuite en avant. La croyance dans le progrès linéaire est toujours très forte. Il reste une partie importante de la communauté scientifique qui, à tort ou à raison, imagine des lendemains meilleurs en optimisant les processus actuels. Dans cette perspective, les fondements de nos sociétés technolibérales ne sont pas revisités et la technologie est envisagée comme la « solution »

⁸⁰ Ce collectif mène des réflexions et rédige des propositions adressées au grand public et aux décideurs pour contribuer à politiser la société numérique pour que le numérique devienne porteur de sens et d'émancipation. <https://www.alternumeris.org/>

pour surmonter les difficultés d'aujourd'hui et de demain. Cette confiance en notre système socio-économique est défendue par une large frange du monde industriel mais aussi par les pouvoirs publics à travers les discours politiques, le choix du maintien de la croissance pour les pays les plus riches, le soutien d'une recherche orientée vers une dépendance toujours plus forte envers la *high-tech*. Le pouvoir de l'imaginaire entourant ce qu'on appelle le progrès technique est fort bien décrit par un grand nombre d'historien·ne·s des sciences mais aussi de philosophes, comme François Jarrige (2014) et Jacques Ellul (2012). Comme représenté par Charlotte Luyckx dans sa grille de lecture (Luyckx 2020), la technique est la strate de surface, celle qui est la plus visible. Celle-ci est l'expression des strates inférieures : comportementale, politico-économique, philosophique et spirituelle. La transition vers un nouveau modèle de société ne pourra s'opérer que si nous questionnons les différentes strates et leur interdépendance. Une université complète comme l'UCLouvain a en son sein toutes les disciplines scientifiques pour aborder ces questions. La difficulté majeure est de mettre en place des activités communes d'enseignement et de recherche vu le formatage disciplinaire existant dans toutes les facultés. Cela dit, l'expérience positive du cours IngénieursSud nous montre qu'il est possible d'aborder une question technique de manière holistique en constituant des groupes mixtes. La pierre angulaire de ce cours est le projet concret où l'ensemble des parties prenantes se mettent en action. La connexion de l'étudiant·e ingénieur·e au réel, dans le cadre d'un projet concret, lui permet de mobiliser les savoirs appris au cours de ses études, de rencontrer des acteurs socio-économiques mais également de revenir ensuite dans son université avec un regard plus critique sur ses apprentissages. La pratique réflexive, quant à elle, exige de l'étudiant·e qu'il ou elle interroge sa démarche en regard des objectifs du cours et d'une démarche éthique, afin de modifier sa manière de voir le monde et d'engager son pouvoir d'action (Boelen 2020). Pour cela, la réflexivité exige d'analyser des pratiques de façon systématique, reproductible, durable et autonome. La collaboration en équipes multiculturelles favorise les échanges d'idées sur une même thématique, permet aux étudiant·e·s de prendre du recul par rapport à leurs certitudes et peut faire émerger de nouvelles compréhensions de phénomènes, fondées sur des approches spécifiques issues de contextes culturels différents.

L'enseignement distanciel s'impose petit à petit comme une alternative au présentiel suite à la crise sanitaire ayant accéléré la digitalisation de l'enseignement supérieur. Sans nier les bénéfices d'un enseignement à distance, c'est la combinaison créative du présentiel et du distanciel qui stimulera la motivation des étudiant·e·s et le développement de leurs compétences afin qu'ils et elles s'intègrent dans une vie professionnelle pleine de sens. Pour cela, le présentiel doit se réinventer et (re)trouver une singularité. Fin 2022, la *Chair in Ethical Service Learning*⁸¹ lancée à l'UCLouvain travaille sur les questions scientifiques émanant de dispositifs pédagogiques d'apprentissage par le service à la communauté, et œuvre au développement de plusieurs initiatives pédagogiques jetant des ponts entre disciplines afin d'aborder de manière collective des projets concrets dans le monde socio-économique ici et ailleurs. Nous gardons espoir que ces initiatives vont contribuer à la

⁸¹ <https://uclouvain.be/fr/chercher/service-learning>

formation de citoyen-ne-s critiques, sachant construire une démarche éthique dans leur parcours académique et professionnel.

Bibliographie citée

- Ashby, Michael F. (2015). *Materials and Sustainable Development*. Oxford : Butterworth-Heinemann.
- Boelen V., Chaubet P. (2020). Deux conditions et deux mécanismes pédagogiques favorables à la réflexion conduisant à des mobilisations et changements : étude du cas d'un cours universitaire en éducation relative à l'environnement. *Enjeux et société*. 7(2). 184–216.
- Didier C. (2007). Quels contenus pour un enseignement en éthique pour de futurs ingénieurs ? Bilan après 10 ans d'expérience d'enseignement. In Feltz, B., Goujon, P., Hériard-Dubreuil, B., Lavelle, S., Lesch, W. (Eds). *Éthique, complexité et démocratie*. Louvain-la-Neuve, Belgique : Academia-Bruylant, 2007. 271-287.
- Ellul Jacques. (2012). *Le bluff technologique*. Paris : Fayard.
- Jarrige François. (2014). *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris : La Découverte.
- Luyckx C. (2020). L'écologie intégrale. In *La pensée écologique*. 2020/2. 77-95.
- Merle, S. et Raskin, J.-P. (2022). Les techniques pédagogiques critiques de l'éducation à la citoyenneté mondiale. In C. Giraud, G. Pirotte, D. Faulx (éds). *Manuel d'éducation à la citoyenneté mondiale : une perspective belge*. Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 185-195.
- Puech M. (2015). *Homo sapiens technologicus*. Paris : Le Pommier.
- Sadin Eric. (2021). *La Silicolonisation du monde. L'irrésistible expansion du libéralisme numérique*. Paris : L'Échappée.

Grandir au pied de l'Arbre-Monde

Coline Ruwet

J'ai poussé auprès d'un frêne centenaire. Perchée sur une colline boisée, à l'orée d'un grand centre urbain, la maison familiale est située en retrait de la rue. Après une ascension de 74 marches en béton usé, on aboutit, comme par magie, au centre d'une petite clairière. Au milieu de cet espace protégé, l'arbre se déployait majestueusement en quatre grands fûts et s'élevait à une dizaine de mètres au-dessus du bâtiment.

Depuis la fenêtre de ma chambre, devant laquelle j'avais installé mon petit bureau d'écolière, la vie dans et autour de ce frêne solitaire au fil des saisons était le décor de la plupart de mes rêveries et émerveillements. Cet arbre était aussi mon compagnon de jeu favori. Une balançoire et un trapèze occupaient deux de ses branches maitresses. Je passais des heures, suspendue entre ciel et terre, tête en bas ou, debout, à l'assaut des nuages. Dressée sur ma balançoire, il me suffisait de quelques mouvements de jambes, pour m'élancer à toute vitesse vers la lumière.

Une trentaine d'années plus tard, il me suffit de fermer les yeux et d'évoquer ces moments pour ressentir la petite explosion d'adrénaline et les caresses du vent sur mon visage. Sans doute une de mes premières sensations de profonde liberté et de joyeuse ivresse. Je volais. Puis, me rasseoir tout en continuant à me balancer, les yeux légèrement entrouverts dans l'écoute des bruissements. Et finalement, dernier moment de grâce, m'agripper aux cordes et pencher la tête en arrière, juste suffisamment pour distinguer les rayons du soleil danser à travers les feuillages. Moments méditatifs suspendus.

D'autres arbres occupent mes souvenirs d'enfant : le vieux chêne du parc voisin, lieu de conciliabules secrets avec les copains du quartier ; l'érable du jardin de ma grand-mère, mon terrain d'aventures verticales privilégié ; les orgies de cerises, à même les branches.

Souvent, j'utilise la métaphore d'Obélix pour représenter ma relation à l'écologie. En effet, je suis tombée dans la marmite dès le plus jeune âge. Il y a toujours eu deux facettes à cette prise de conscience qui n'a cessé d'évoluer et de mûrir. Pendant longtemps, elles étaient distinctes l'une de l'autre, comme les faces opposées d'une pièce de monnaie : côté pile, la part sensible et sensorielle de ma relation au vivant faite d'expériences vécues et, côté face, la part abstraite et rationnelle, marquée par la conscientisation des problématiques et des injustices socio-environnementales. Depuis une dizaine d'années, j'ai progressivement appris à cheminer sur la ligne de crête entre ces deux facettes de ma personnalité. Dans ma vie professionnelle d'enseignante-chercheuse, un changement de posture me paraît aujourd'hui indispensable.

1. Tombée dans la marmite quand j'étais petite

Les informations et les images des dégradations et des menaces écologiques sont ancrées dans mon éducation. Cette part de moi a été alimentée par mon père, journaliste spécialisé dans les matières environnementales, précurseur dans ces domaines. Enfant, je le suivais sur tous les fronts. En 1990, il est invité à rédiger un des premiers ouvrages de vulgarisation sur les dérèglements climatiques, dans la foulée des premières conférences du GIEC.⁸² Je décide alors d'exposer la problématique de l'effet de serre à mes condisciples de cinquième primaire, sans pour autant saisir émotionnellement toute la portée et l'ampleur de ce phénomène. En 1996, il fonde *Imagine*, un des premiers magazines dédiés entièrement aux questions d'écologie et société ainsi que de relations Nord-Sud. À l'époque, je suis aux premières loges de ce nouveau projet et inspirée par sa vision prospective et audacieuse qui faisait la part belle au décroissement et aux alternatives.

Assez vite, à l'adolescence, je me sens en décalage avec la plupart des gens quand il s'agit de l'importance accordée aux enjeux socio-environnementaux. Il m'arrive alors parfois de me sentir honteuse des engagements de mon père tant ils remettent en question des normes ancrées dans la société dans laquelle je tente de me faire une place. C'est sans doute en partie ces questionnements qui seront à l'origine du choix de la sociologie comme étude supérieure. Durant cette période, je délaisse l'écologie et me passionne pour l'aide au développement en participant à plusieurs chantiers jeunes dans le sud.

2. Pile ou face ?

Côté face, au moment de choisir un sujet de mémoire, mes convictions et mes préoccupations concernant l'insoutenabilité de nos modes de production et de consommation et la nécessité d'une profonde transition écologique et sociale reprennent le dessus. Les intitulés des deux mémoires rédigés à l'époque, « Consommation responsable : du sens à l'acte » (2004), « L'entrepreneuriat éthique. Construction conceptuelle et observation empirique » (2005), traduisent un questionnement qui n'a cessé de me guider depuis presque vingt ans : nos modes de vie, de consommation et de production n'étant pas soutenables, comment favoriser une profonde transformation écologique, sociale, à un rythme accéléré, d'une façon qui soit également solidaire et démocratique ? Pendant longtemps, je cherche le meilleur point d'entrée à cette réflexion. Des consommateurs aux entrepreneurs, ma thèse de doctorat à la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale portera finalement sur l'enjeu de la régulation au niveau international avec l'étude empirique du processus

⁸² L'ouvrage intitulé « Atmosphère » et rédigé avec le conseil scientifique du climatologue Christian Tricot, était une commande des Éditions Didier Hatier pour sa collection « Planète Verte-Ecosystème » et devait initialement paraître au printemps 1991, avant le Sommet de la Terre de Rio. Suite à une série d'événements, indépendamment de la volonté de mon père, l'ouvrage ne fut jamais publié ce qui le conduisit à intenter (et gagner) un procès contre cet éditeur.

multistakeholders⁸³ d'élaboration d'une norme internationale en matière de responsabilité des organisations (ISO 26000).

Dès le début de ma carrière de chercheuse, ma posture épistémologique est interdisciplinaire et évaluative. Ma présence à la *Chaire Hoover d'éthique économique et sociale* et l'interdisciplinarité du comité d'encadrement de ma recherche doctorale a sans doute facilité le choix d'adopter un point de vue résolument évaluatif sur un objet d'étude déjà marqué par son côté normatif. L'articulation lucide et explicite d'une analyse empirique et d'un regard normatif n'est pas fréquente en sociologie. Après ma thèse, il me semble difficile de me faire une place parmi mes pairs dans le cloisonnement disciplinaire de l'institution universitaire.

Côté pile, le besoin d'immersion en nature est toujours là, presque viscéral. En 2009, juste après l'obtention du doctorat, l'envie de prendre le large et de me frotter à l'expérience du monde dans sa vastitude, est plus forte que la carrière. Je m'élance pour une durée indéterminée dans la traversée de l'Amérique du Sud à deux roues et quatre mollets. Je savoure un sentiment de liberté et l'impression de toucher du bout des doigts la beauté dans ses fondements. Les espaces traversés viennent enrichir la palette de mes paysages intérieurs. Faire l'expérience de l'immensité au rythme et à la hauteur d'un vélo me renvoie à la petitesse de mon existence et son interdépendance avec le vivant.

C'est à cette occasion que je saisis aussi pour la première fois émotionnellement l'irréversibilité, à grande échelle, des dégradations écologiques et de la violence générée pour les populations locales, en particulier les plus vulnérables. Je me souviens du récit de cette mégamine à ciel ouvert qui avait dévoré une montagne et pollué les cours d'eau, dans le nord-ouest de l'Argentine. Les panneaux sur les bords de la *Carretera Austral*, nous sensibilisent au combat des populations locales contre le grand projet de construction de cinq barrages, HidroAysen, prévoyant notamment d'inonder 5900 km² de terres. Quelques années plus tard, l'ouvrage *Slow violence and the environmentalism of the poor* de Rob Nixon (2013) fera écho à cette expérience et contribuera à m'éveiller à la dimension temporelle des injustices environnementales. Les effets sur les êtres humains se produisent progressivement, parfois sur plusieurs générations, mais entraînent un cataclysme pour les personnes concernées. Une violence lente et sourde se déploie ainsi sur le temps long de manière incrémentale. La lenteur du voyage favorise aussi les rencontres humaines authentiques et l'attachement au territoire.

⁸³ La normalisation accompagne l'évolution du capitalisme depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. L'ISO est un acteur clef puisqu'il s'agit du principal producteur de normes internationales généralistes et d'application volontaire. Se lancer dans la production d'une norme portant sur la responsabilité sociétale des organisations impliquait ainsi de l'ISO, suite notamment à la pression de critiques craignant l'intervention d'une instance non démocratiquement élue dans le champ des politiques publiques, de porter une attention particulière au caractère socialement responsable de la manière dont elle était élaborée. Avec ISO 26000, pour la première fois dans son histoire, l'ISO a donc structuré un processus d'élaboration non pas seulement sur des critères de représentation géographique mais également sur une représentation d'une diversité de parties prenantes avec de nouvelles règles visant à favoriser l'inclusion et la transparence. Dans la thèse, mon objectif était d'évaluer les principales mesures prises pour démocratiser la procédure ISO sur base de données empiriques. Plus largement, ce travail m'a permis de mettre en exergue des obstacles généralement rencontrés dans la mise en place de processus participatifs dans le champ de la transition.

Face à ces situations, le goût amer et salé de la solastalgie (Albrecht, 2020) m'habite longtemps.

3. Cheminer sur la ligne de crête

De retour en Belgique, je tente progressivement d'apprendre à cheminer sur la ligne de crête, entre le côté pile et le côté face. En tant que chercheuse, je rejoins des équipes interdisciplinaires notamment au Centre d'étude du développement durable (ULB) sur des projets portant sur le déploiement des circuits alimentaires locaux (*Local Food Network*) et la création d'un indicateur de bien-être pour la Wallonie via un jury citoyen.

Parallèlement, l'occasion m'est offerte d'enseigner l'éthique et la responsabilité des entreprises dans une école de commerce (l'ICHEC Brussels Management School). Ce n'est pas mon terreau d'origine et je dois me confronter à mes nombreux préjugés. À de multiples égards, il s'agit d'un véritable choc culturel aussi bien dans mes relations avec les collègues que les étudiants. Cependant, adepte du décalage et du décloisonnement, je suis motivée par l'espoir d'être utile, à cet endroit et dans cette fonction. N'est-ce pas précisément ce public de futurs gestionnaires qu'il est crucial de sensibiliser aux enjeux liés à la soutenabilité et d'ouvrir à d'autres paradigmes ?

Pendant plusieurs années, mon principal souci est d'adapter mes cours à mon auditoire tout en conservant une exigence scientifique et critique. La plupart de mes étudiants n'ont pas le profil de la génération climat. Seule une minorité est consciente des problématiques socio-environnementales et peu sont réellement engagés sur ces enjeux. Finalement, à travers la transmission de faits et de concepts, j'ai l'impression de ne pas arriver à réellement toucher les personnes non sensibilisées. Alors que je souhaiterais que mon cours provoque des déclics et un changement de regard, la frustration domine.

4. S'ouvrir aux émotions

En 2017, ma posture professionnelle opère un tournant à la suite d'un séjour de recherche de plusieurs mois à l'université du Wisconsin à Madison. La posture épistémologique interdisciplinaire et évaluative qui caractérisait ma recherche doctorale contamine progressivement mon travail d'enseignante.

L'État du Wisconsin est connu pour ses hivers rigoureux. Erik Olin Wright, le Professeur de sociologie qui m'accueille au sein de cette institution, est adepte des trajets domicile-travail à ski durant cette période de l'année. Alors que je m'apprête à passer plusieurs semaines sous la neige avec des températures extrêmes, les effets des dérèglements climatiques se font ressentir avec acuité pour la seconde année consécutive. La lecture de l'ouvrage de Kari Norgaard *Living in Denial* (2011) résonne avec mon vécu. Le défi principal n'est pas d'ordre cognitif, mais d'ordre émotionnel. Je prends la pleine mesure de la dimension subjective du déni comme refus d'accepter une réalité passée, présente ou future via une « incapacité à intégrer ces connaissances dans la vie quotidienne ou à les transformer en actions sociales » (Norgaard, 2011:11).

Comment appréhender cette dimension transversale et émotionnelle dans mes enseignements ? Je ne veux plus jouer à pile ou face. Alors que l'enjeu climatique était un sujet parmi d'autres dans mon cours intitulé *CSR and Ethics*, je décide de changer de dénomination (*Business Ethics and Sustainability*) et de faire de cette problématique le fil conducteur de l'ensemble du cours. Un nouveau chantier de réflexion s'ouvre en moi autour des pédagogies de la transition (Reid *et al.*, 2021).

À cette période, 21 000 scientifiques co-signent *World Scientist' Warning to Humanity: A Second Notice* (Ripple *et al.*, 2017). Cet appel, le plus important jamais publié dans une revue scientifique, marquait le vingt-cinquième anniversaire d'une première déclaration initiée par l'*Union of Concerned Scientists* et signée par plus de mille cinq cents scientifiques, dont la majorité des prix Nobel de l'époque. Bien que consciente depuis longtemps des enjeux mentionnés dans l'article, l'ampleur de ce second appel et de ses constats me fait l'effet d'un coup de fouet. Modifier le contenu de mes enseignements est insuffisant, c'est sur la stratégie de l'ensemble de l'institution et, en particulier, sa vision qu'il faut tenter de peser.

En 2018, je propose à un noyau d'enseignants de se réunir pour réfléchir ensemble à cette vision et aux moyens d'initier un changement de fond dans l'institution. Ce processus, à certains égards houleux et semé d'embûches, contribuera à la décision de la direction, en 2020, de placer la durabilité au cœur de son développement stratégique à travers quatre piliers prioritaires : matières et enseignements, infrastructures, écosystèmes et gouvernance. Ce processus sera suivi, fin 2022, de la rédaction d'une nouvelle vision, tout à fait inédite pour une école de commerce :

Nous voulons créer de nouveaux récits permettant d'imaginer, concevoir et gérer des organisations résilientes au service du vivre ensemble, de la justice sociale, de la régénération écologique, ici et ailleurs. Nous relevons le défi de la transformation en profondeur vers un système socio-économique respectueux des limites planétaires porté par des acteurs conscients de leur appartenance au Vivant.⁸⁴

5. Jouer en collectif

L'ouverture de ma posture d'enseignante à la part sensible et émotionnelle de ma relation au vivant me conduit notamment à expérimenter la vulnérabilité. L'impression de décalage entre mes préoccupations et priorités et celles de certains de mes étudiants est toujours bien présente. Révéler avec sincérité mes émotions sur l'état du monde signifie aussi apprendre à accueillir, avec responsabilité et bienveillance, les réactions émotionnelles des étudiants dans toutes leurs diversités, même si elles me sont parfois étrangères. Il s'agit aussi de pouvoir transmettre mes émotions sans me laisser submerger. Face aux dangers de la montée des discours axés sur la décarbonisation, je renonce à porter l'accent seulement sur les dérèglements climatiques pour renforcer l'orientation de soutenabilité forte et les interactions entre les différentes frontières planétaires.⁸⁵

⁸⁴ Voir : <<https://www.ichec.be/fr/pourquoi-lichec>>, consulté en mai 2023.

⁸⁵ L'approche dite « forte » de la soutenabilité se distingue principalement par l'accent porté sur l'ensemble des limites planétaires et le caractère fragile et irremplaçable des processus biogéophysiques terrestres.

Parfois, un sentiment d'isolement et de découragement m'envahit face aux difficultés rencontrées. Les limites d'un enseignement solitaire, en silo et déconnecté du terrain, m'apparaissent de plus en plus criantes. Je reçois le besoin de créer des liens et un soutien interpersonnel avec des collègues partageant un horizon de valeurs et une sensibilité commune, par-delà des frontières disciplinaires et institutionnelles. Adepte de l'interdisciplinarité, j'essaie d'aller un pas plus loin et de trouver des moyens d'incarner la transdisciplinarité, c'est-à-dire non seulement un décroisement et une combinaison de différents regards disciplinaires, mais également une combinaison des pratiques scientifiques et sociétales.

La participation, entre 2021 et 2023, au projet TransDiSC (Dimensions Subjectives et Culturelles de la Transition) contribue à nourrir mes réflexions et ma pratique pédagogique. Plus que jamais, je suis convaincue de l'importance d'aborder, dans une perspective critique, la dimension pluridimensionnelle de la transition et de la complémentarité entre différents leviers de changement : des changements « extérieurs » (comportements individuels et structures collectives) et des changements « intérieurs » (les vécus subjectifs et la culture).

Une des spécificités des hautes-écoles est leur proximité avec les pratiques et le terrain des formations enseignées : des experts au profil académique côtoient des praticiens. Ce contexte est un terreau particulièrement fertile pour favoriser la transdisciplinarité. Sous l'impulsion de la dynamique du projet TransDiSC, je participe à la fondation du réseau belge Profs en transition destiné à tous les employés des hautes-écoles en Fédération Wallonie-Bruxelles. À la suite d'un processus d'intelligence collective de plusieurs mois, la vision, les objectifs et la gouvernance du futur réseau sont collectivement créés. Face à la confusion et au *greenwashing* omniprésents dans les discours autour de la durabilité et de la transition, un Manifeste dessine l'horizon de valeur des membres du réseau.⁸⁶ Inspirés par le mouvement lancé par la Fresque du Climat, nous choisissons un fonctionnement participatif et décentralisé en reprenant les trois principes clefs de cette association : la démocratie, la règle de trois et la transparence.⁸⁷ Rapidement, 170 personnes rejoignent le projet en signant le manifeste et devenant ainsi membre du réseau. La vitalité de cette nouvelle dynamique est néanmoins précaire. Les enseignants sont souvent surchargés, peu disponibles ou enclins à se lancer dans de nouvelles activités bénévoles potentiellement épuisantes. L'absence de moyens financiers structurels dédiés au réseau (et, en particulier à sa coordination) accroît sa vulnérabilité.

Le projet TransDiSC est également l'occasion d'approfondir mon intérêt pour les approches « tête-corps-cœur », au centre des pédagogies de la transition (Reid *et al.*, 2021 ; Renouard *et al.*, 2021). Comment contribuer au développement de la sensibilité au vivant dans les enseignements ? Alors que l'écologie du sensible se déploie dans le niveau fondamental via la diffusion d'expériences comme celle de l'École du Dehors, cette approche est très rarement à l'agenda dans l'enseignement supérieur. Le projet TransDiSC a

⁸⁶ Le texte complet du manifeste est disponible sur le site du réseau : <https://www.reseauprofsentransition.be/manifeste/>

⁸⁷ Pour plus de détails, consulter le ROI de la Fresque du Climat www.frequeduclimat.org

notamment pour objectif de participer à l'ouverture des Hautes Écoles aux dimensions subjectives et culturelles de la transition via une méthodologie proche de la recherche-action.

Concrètement, un dispositif immersif de quatre jours en nature, précédé d'un processus de préparation en amont et de suivi en aval, est proposé à un groupe de douze étudiants en bachelier sur base volontaire. Différentes sources d'inspiration sont à l'origine du déroulé de l'atelier, coconstruit par l'équipe de recherche : le Travail-qui-Relie (TQR), l'Intervention Psycho-Sociale par la Nature et l'Aventure (IPNA), les approches narratives à travers la symbolique de l'arbre et 4R de l'Adaptation Profonde proposée par Jem Bendell (Bendell & Read, 2021). Le point commun de ces approches est de donner une place prépondérante au lien d'interdépendance avec le vivant. Les activités sont pensées pour susciter l'émerveillement dans la beauté des choses simples, le dépassement de soi dans un esprit d'aventure ainsi que l'émergence d'un autre regard sur notre vulnérabilité et celle du vivant. Elles sortent des habitudes transmissives faisant essentiellement appel aux compétences dites « cognitives » pour proposer l'apprentissage par d'autres biais : le corps, le groupe, l'émotion, l'imagination, le dépassement de soi. Afin de prendre du recul sur ce processus, des temps de réflexion ponctuent le cheminement ainsi que des occasions de partager son vécu par le biais de créations artistiques. Le processus de sélection des étudiants met l'accent sur l'hétérogénéité du groupe à la fois au niveau de critères d'appartenance (hétérogénéité des cursus disciplinaires, genre, institutions, statut socio-économique, moyenne académique...) et des critères d'implication (conscience des enjeux environnementaux, rapport avec le vivant...).

Il serait trop long, dans ce texte, de relater et d'analyser cette expérience tout à fait inédite dans l'enseignement supérieur belge. Les effets observés et la gratitude exprimée par les participants confirment l'intérêt de multiplier ce type de propositions. Les questions restent néanmoins en suspens : quel est l'ancrage du vécu dans le quotidien et dans le temps long ? Contribue-t-il à nourrir la prise de conscience et l'engagement dans la transition écologique et sociale ? Dans le contexte et les contraintes de l'enseignement supérieur, la diffusion de ce type d'ateliers immersifs est-elle pratiquement faisable ?

Conclusion : grandir au pied de l'Arbre-Monde

Aujourd'hui, le frêne centenaire de mon enfance a perdu de sa majesté. Touché par des aménagements du jardin et les effets des dérèglements climatiques, il est entré en sénescence, sa dernière phase de vie. Un de ses quatre fûts est mort sur pied. Le vieux ligneux a entamé sa descente de cime. Isolés, les arbres sont plus fragiles et leur durée de vie est plus courte. Mon ami feuillu trône cependant toujours (et peut-être pour longtemps encore) au milieu du jardin en continuant de nourrir la vie autour de lui. Pendant de nombreuses années, il a largué ses samares et de nombreux grands frênes peuplent désormais le parc voisin. Depuis une décennie, le déploiement de la végétation du parc et la présence d'un terrain en friche à proximité ont contribué à l'accroissement significatif de la biodiversité environnante. Écureuils, mésanges, tourterelles, grenouilles, crapauds accoucheurs et une famille de renards visitent régulièrement ses branches et ses racines.

On raconte que l'Arbre-Monde, archétype au cœur de nombreuses mythologies, était un frêne. « Éternellement vert, il embrasse de ses racines à sa cime tous les mondes créés, qu'il supporte et tient en vie. » (Boyer, 2002 : 4921) Principe unificateur, colonne vertébrale de la planète, il symbolise et relie la vie et la mort, le macrocosme et le microcosme. Naître au pied de l'Arbre-Monde, c'est prendre conscience, jusque dans l'intime, de l'interdépendance et de la fragilité du vivant. Grandir au pied de l'Arbre-Monde, c'est s'ouvrir, avec empathie et émerveillement, à d'autres manières d'être en vie (Morizot, 2020), irréductibles à l'assimilation humaine et pourtant tellement enrichissantes et éclairantes (Jenni, 2022). Mourir au pied de l'Arbre-Monde, c'est refonder notre rapport au temps, au-delà des slogans du ralentissement, pour expérimenter nos vies dans des cadrages temporels plus épais favorisant ainsi notre capacité à nous déployer dans l'adversité.

Bibliographie

- Albrecht, G. (2020). *Les émotions de la Terre*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Bendell, J., & Read, R. (Eds.). (2021). *Deep adaptation: navigating the realities of climate chaos*. John Wiley & Sons.
- Boyer, R. (2002). Arbre Monde. *Encyclopaedia Universalis, Thesaurus* 28, p. 4921.
- Jenni A. (2021). *Parmi les arbres. Essai de vie commune*. Arles : Actes-Sud.
- Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud.
- Nixon, R. (2013). *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- Norgaard, K. M. (2011). *Living in denial: climate change, emotions, and everyday life*. Cambridge, Mass: MIT Press.
- Reid, A., Doillon J., Ardoin N., Ferreira J-A. (2021). Scientists' warnings and the need to reimagine, recreate, and restore environmental education. *Environmental Education Research*, 27: 6, 783-795.
- Renouard, C., Brossard Borhaug F., Le Cornec R., Dawson J., Federau A., Vandecastelle P., Wallenhorst N., (2021). *Pédagogie de la Transition*. Paris : Les Liens qui Libèrent.
- Ripple, W. Wolf C., Newsome T, Galetti M., Alamgir M., et al.. (2017). World Scientists' Warning to Humanity: A Second Notice. *Bioscience*, 67 (12), 1026-1028.

De la décharge à l'université

Enseigner la responsabilité sociale de l'entreprise et le développement durable

Valérie Swaen

Je m'appelle Valérie Swaen, j'ai 47 ans, je suis maman de deux filles et professeure à la Louvain School of Management (LSM) de l'UCLouvain.⁸⁸ Mes enseignements et mes recherches traitent du rôle que les acteurs privés peuvent (devraient) jouer dans l'émergence d'une société plus inclusive et meilleure. Je considère que la raison d'être de l'entreprise n'est pas le profit pour les actionnaires, mais le progrès économique, technologique, social et environnemental pour la société. En effet, le profit est une mesure, le progrès a un contenu. Dans ce contexte, je mène des recherches sur le concept de responsabilité sociale d'entreprise (RSE), selon lequel les entreprises doivent prendre en compte les conséquences sociales et environnementales de leurs activités, en plus de leurs objectifs économiques traditionnels, et sur la manière dont ce concept est mis en œuvre par les entreprises. Cette écobiographie est l'occasion pour moi d'évaluer le chemin parcouru et de retracer les moments clés qui ont contribué à façonner l'enseignante, la chercheuse, la personne que je suis devenue aujourd'hui.

1. L'importance de la santé et donc de l'environnement

Je suis très loin d'être une militante écologiste de la première heure. Je viens d'une famille ouvrière de quatre enfants. Maman est femme de ménage dans un hôpital et mon beau-père est maçon. L'argent ne tombe pas du ciel : le travail de mes parents est pénible et mal rémunéré, en plus d'être mal reconnu. Autant dire que, dans ma famille, les sujets de conversation ne tournent pas autour de la protection de l'environnement. Les préoccupations concernent plutôt la nécessité de travailler, remplir le garde-manger et rester en bonne santé (pour pouvoir aller travailler le lendemain et le plus longtemps possible). Le travail est la valeur maîtresse et la pierre angulaire d'une « vie bonne ». Je garderai de mon enfance cette conviction qu'il faut travailler pour être heureux.

En 1982, ma famille déménage dans un petit village du Brabant wallon, à Mellery. Ce nom vous dit-il quelque chose ? Mellery est un beau village typique de la campagne brabançonne. Voisin de Villers-la-Ville dont il partage l'architecture et l'histoire, il y fait bon vivre. Le scandale éclate en 1988 quand plusieurs voisins dénoncent une eau sale et odorante qui s'échappe des sources en contrebas de la décharge du village et rejaillit dans leurs caves et

⁸⁸ Merci à Sabrina Courtois et à Sylvie Baudine d'avoir accepté, en toute sympathie, de lire et commenter des versions antérieures de ce texte. C'est grâce au soutien de personnes comme elles que je garde espoir dans le futur.

jardins. Les déchets entreposés dans la décharge, qui devaient être non toxiques et non dangereux, étaient en réalité des déchets industriels hautement polluants qui baignaient à certains endroits dans la nappe phréatique. Ils venaient principalement des Pays-Bas et transitaient par une prétendue usine de traitement près d'Anvers. Dans les faits, il s'agissait du domicile du transporteur qui falsifiait les documents, avant d'envoyer les déchets, souvent de nuit, à Mellery.⁸⁹ Les procès au civil et au pénal ont duré plus de dix ans, pour aboutir en 2003, à l'acquittement de l'exploitant et du transporteur, faute de lien juridique formel entre la décharge et la pollution ; une pollution qui, selon les riverains et le médecin du village, a pourtant engendré des problèmes médicaux sérieux (mutations génétiques au niveau du patrimoine sanguin, taux de cancer et de fausses couches plus élevés qu'ailleurs), sans que des preuves de cause à effet entre maladies et déchets industriels ne puissent jamais être établies.⁹⁰ Je me rappelle ce climat de psychose qui régnait à l'époque. Plus de la moitié des habitants du village ont déménagé dans les trois premières années du scandale ; j'avais peur de manger « les légumes du jardin », et des amis disparaissaient suite à de graves maladies. À la peur de la maladie s'ajoutaient l'incompréhension face à l'absence de sanction et un grand sentiment d'injustice.

Sur une surface d'environ 23 hectares, pas moins d'un million de mètres cubes de déchets sont toujours entreposés aujourd'hui à Mellery, et le site est toujours sous la surveillance de la Société Publique d'Aide à la Qualité de l'Environnement (créée en 1991 suite à ce scandale).⁹¹ Paradoxalement, cette ancienne décharge présente aujourd'hui une valeur environnementale du point de vue de la faune qui s'y est établie (par ex., hirondelles de rivage, crapauds accoucheurs), une revanche de la nature !

2. Les inégalités sociales vécues sur les bancs de l'université

Personne dans ma famille ne fait de longues études (« C'est trop cher ») et l'université est un milieu qui est totalement inconnu chez nous. Pourtant, je veux le faire, pour faire comme mes copines mais aussi pour retarder mon entrée dans la vie active, n'ayant aucun projet précis, si ce n'est celui de trouver un « bon travail ». À ce moment-là et à mes yeux, un bon travail, c'est un travail qui paie suffisamment bien pour vivre au quotidien sans peur du lendemain, dans une entreprise où le respect des gens est une valeur importante.

Je réussis plutôt bien mes études secondaires, j'aime les maths et les sciences, mais je ne veux pas faire un choix d'études qui me forcerait à me spécialiser si tôt. Une amie me parle de la filière « ingénieur de gestion » avec des cours de maths, sciences, sciences économiques, sociologie, psychologie, langues... J'aime cette diversité de disciplines, même si honnêtement, je n'ai aucune idée du métier auquel tout cela va me mener.

⁸⁹ Comité d'Action pour la Défense de l'Environnement à Villers-la-Ville, <http://www.cadev.be/news/30-ans-apres-sa-fermeture-la-decharge-de-mellery-est-elle-encore-dangereuse>, dernier accès le 24 février 2023.

⁹⁰ *La libre*, <https://www.lalibre.be/regions/brabant/2008/09/26/vingt-ans-de-combat-environnemental-NV3YCRJTKZHYTLXJP5SVXD5TLE/>, dernier accès le 24 février 2023.

⁹¹ Spaque, <https://spaque.be/il-y-a-30-ans-spaque-etait-creee-pour-gerer-lassainissement-de-la-decharge-de-mellery-dans-le-brabant-wallon>, dernier accès le 24 février 2023.

J'obtiens une bourse d'études pour financer mon inscription à l'Université catholique de Louvain, l'université la plus proche de chez moi car il m'est impossible de payer un kot. Je me mets en quête d'un job étudiant pour financer les frais scolaires. Je suis les cours assidûment, je travaille beaucoup, ça j'en ai l'habitude. Mais je me sens mal à l'aise dans ces auditoriums bondés d'étudiants qui viennent d'un autre monde. Ils sont habillés avec les marques chères à la mode, moi pas ; ils ont fait le tour du monde, moi je n'ai jamais pris l'avion, à peine suis-je sortie du pays ; ils ont une culture générale bien plus développée que la mienne, je n'ai pratiquement jamais mis les pieds dans un musée. Les professeurs nous présentent comme la future élite, moi je me sens fille d'ouvriers (et fière de l'être !), pas tout à fait à ma place donc... D'un côté, je me dis que j'ai de la chance de suivre cet enseignement universitaire ; de l'autre, je me demande si c'est fait pour les gens comme moi. Ce sentiment ambigu me conduira des années plus tard à m'investir dans le développement de cours en ligne d'un niveau universitaire, mais totalement gratuits et accessibles au plus grand nombre.

En fin de parcours, je suis invitée à participer à des soirées de recrutement de ces grandes entreprises où tous mes collègues rêvent de travailler. Nous sommes reçus comme des rois/reines, dans des salles luxueuses ; nous mangeons des petits fours en écoutant tous les bénéfices que nous recevrons en travaillant pour ces entreprises – voiture de société, téléphone, beau salaire et voyages dans les différentes filiales à travers le monde, pour nous former. Pendant que certains ont les yeux qui brillent, moi j'observe les hommes et les femmes qui sont encore dans leurs bureaux alors qu'il est plus de 21 heures. C'est ça, le bon travail qu'on me propose ? Vais-je devoir consacrer tout mon temps aux projets de l'entreprise et y sacrifier ma vie privée ? Mais surtout je me demande quels sont ces projets si importants qu'ils méritent ce sacrifice ?

3. L'entreprise au service de la société : oxymore ou réalité ?

En 1998, la professeure Marie-Paule Kestemont me parle d'un poste d'assistant d'enseignement et de recherche en marketing. À l'époque, je ne savais pas très bien ce que cela impliquait (je ne vois que le volet « soutien aux étudiants », pas encore le volet « recherche »), mais je me lance dans l'aventure. Après tout, cela me permet de retarder (encore) le moment fatidique du choix de mon futur « vrai emploi ». Et cela rencontre mes critères d'un bon travail, bien payé et respectable.

J'intègre alors le Centre Entreprise Environnement, où je rencontre des professeurs et chercheurs passionnés et désireux de mettre leur énergie au service de la protection de l'environnement. J'ai notamment la chance de croiser la route d'Isabelle Maignan (professeure à l'Université de Groningen) et de découvrir ses recherches⁹² sur le devoir des entreprises de tenir compte de paramètres environnementaux et sociaux tant dans leur fonctionnement que dans leurs politiques de développement à long terme. C'est une vraie révélation ! Voilà comment donner un sens à mon travail : en étudiant comment l'entreprise

⁹² Notamment son article "Corporate citizenship: Cultural antecedents and business benefits", publié dans *Journal of the Academy of Marketing Science*, 1999, 27(4), 455-469, et co-écrit avec O.C. Ferrell et G.T. Hult.

peut être actrice du changement vers une société plus respectueuse de la santé, de la planète et des êtres humains avec qui elle interagit.

Je développe alors un projet de thèse qui se concentre sur les activités de RSE et leurs impacts sur la qualité des relations que les consommateurs entretiennent avec ces entreprises. Malheureusement, le projet ne rencontre pas – du moins pas tout de suite – l'engouement des communautés scientifiques où je le présente. Pour certains, l'idée d'une « entreprise au service de la société » est utopique dans le modèle capitaliste ; pour d'autres, la RSE est même un pur outil de manipulation visant à ramener toujours plus de profit pour les entreprises au détriment de la planète et de l'humain. Malgré les critiques, je poursuis mon travail de recherche et le sujet de la RSE deviendra central dans ma carrière. Ce sera justement pour mes travaux sur la RSE que j'obtiendrai le poste de chargée de cours dans la faculté de gestion de l'UCLouvain, en 2005. Ma mission : développer le positionnement de la faculté, des cours et des recherches dans ce domaine !

4.« Il faut brûler les écoles de gestion » disait le Professeur Philippe de Woot

Au début des années 2000, de nombreuses entreprises sont accusées d'activités irresponsables, malgré l'importance croissante de la RSE dans leur discours. Dans ce contexte, les écoles de gestion sont critiquées pour leur contribution à la « mentalité du profit d'abord », et parce qu'elles ne préparent pas suffisamment les étudiants à relever les défis associés au développement durable (Giacalone et Thompson, 2006). En tant qu'ancienne étudiante de gestion, je partage tout à fait cette analyse. Les écoles équipent leurs étudiants de compétences techniques, d'outils et de méthodes de prise de décision, pour qu'ils puissent faire fonctionner le système existant de manière efficace, sans se préoccuper de sa finalité ou de ses défauts, ni des dangers qu'il présente. Cette approche ne permet pas de développer le recul critique nécessaire à l'égard du système, ce qui constitue un obstacle majeur à la création d'une culture du développement durable.

Pour transformer notre modèle de développement, il faut transformer la culture même de l'acteur économique et des écoles qui le forment. Il faut rendre à l'entreprise sa finalité de progrès, remettre l'éthique au centre des stratégies et des comportements, et hausser la concertation au niveau du Bien commun de la planète (de Woot, 2013). C'est le projet que je mène alors au sein de la Louvain School of Management de l'UCLouvain.

Sous l'impulsion du Pr Philippe de Woot, figure marquante de notre université, mes collègues et moi-même commençons par « brûler » un certain nombre de pratiques et de sujets d'enseignement dépassés, plantant les graines de nouveaux cours et de nouvelles méthodes pédagogiques. L'objectif est de former des entrepreneurs désireux de lancer des projets innovants et de résoudre des problèmes sociétaux complexes en adoptant une perspective systémique ; des leaders éthiques capables de motiver les gens à entreprendre le changement culturel nécessaire vers un développement plus éthique et durable ; des hommes d'État prêts à participer à la conception d'une nouvelle gouvernance politique, pour traiter la question suivante : « Quel genre de monde voulons-nous construire ensemble avec l'énorme quantité de ressources que nous maîtrisons ? » (de Woot, 2009)

5. Enseigner la RSE aux futurs leaders dans une université engagée dans la transition

En 2008, je crée le Louvain CSR Network,⁹³ un réseau d'académiques, de scientifiques et de professionnels qui a pour ambition de *soutenir les jeunes femmes et les jeunes hommes soucieux de placer le leadership responsable, une production et une consommation durables au cœur de leur vision, de leurs apprentissages et de leurs attitudes*. La même année, je mets sur pied avec Jan Noterdaeme (CSR Europe), le premier cours sur la RSE, un cours obligatoire pour tous les étudiants de tous les programmes de master de la LSM. En dialogue avec le monde de l'entreprise et du travail, ce cours propose d'approfondir les questionnements, connaissances, outils, valeurs et comportements susceptibles de contribuer à une vision repensée de la place de l'humain dans l'entreprise et de l'articulation entre l'économie, le social et l'environnement. La RSE y est étudiée à la fois comme le révélateur d'une prise de conscience critique du rôle des entreprises contemporaines quant à leurs responsabilités et comme un laboratoire d'innovations face aux défis posés par le développement durable. Aux références analytiques s'ajoutent des temps de questionnements plus personnels pour les étudiants, sur leurs propres valeurs et aspirations ainsi que sur leurs perceptions et observations en tant que citoyens. Ce cours est en effet basé sur l'idée qu'il n'y a pas de changement des organisations sans une dynamique forte de développement et de transformation personnels des hommes et des femmes qui les composent. Les étudiants sont confrontés à des dilemmes qui combinent à la fois des défis globaux et individuels, qui les désorientent, et où l'intégration de perspectives multiples est primordiale. Dans ces situations, les étudiants réagissent non seulement avec leurs capacités rationnelles, mais aussi avec l'ensemble de leurs sens et de leurs capacités (pratiques, affectives, conceptuelles, imaginatives), dans une approche d'apprentissage global (Taylor, 2006).

D'aucuns diront qu'un seul cours ne suffit pas à transformer un programme ou une école, encore moins la culture de l'entreprise, j'en suis bien consciente. Cependant, lorsque les étudiants sont dotés de connaissances, d'outils de réflexion critique et d'une culture de la durabilité, ils sont mieux équipés pour agir et apporter des changements pour et par eux-mêmes. De nombreux étudiants des premières cohortes sont devenus des ambassadeurs de la RSE, dans notre institution et bien au-delà, au travers de leurs stages, mémoires et fonctions dans de nombreuses entreprises. Le changement est en marche ; les étudiants nous soutiennent et il n'est dorénavant plus possible de revenir en arrière.

En 2017, je propose la création d'une majeure de six cours – la majeure Philippe de Woot en Corporate Sustainable Management. Ses objectifs : développer des leaders compétents et responsables avec une vision transversale des différents domaines du management ; offrir une solide compréhension des dilemmes complexes et les outils pour développer des cultures organisationnelles agiles et responsables et mettre en œuvre des programmes efficaces de conformité, d'éthique des affaires et de gestion durable des entreprises. Depuis son

⁹³ Pour plus d'informations : <https://uclouvain.be/fr/facultes/lsm/csr-network.html>

lancement, elle fait partie des majeures les plus populaires de la LSM, avec plus de 70 étudiants inscrits chaque année.

Par ailleurs, depuis 2010, je coordonne le prix interuniversitaire Philippe de Woot⁹⁴ créé à l'initiative de Charles de Liedekerke, le beau-fils du Pr de Woot. Ce prix, décerné tous les deux ans, vise à promouvoir durablement la RSE en récompensant un ou plusieurs mémoire(s) de fin d'études qui constitue(nt) une contribution originale à la compréhension et à la réflexion sur le sujet. En 2014, le prix devient international via la collaboration avec la CEMS, l'alliance globale d'écoles de gestion, d'entreprises et d'ONGs.

En 2015, je concrétise un de mes grands objectifs : rendre mes enseignements accessibles au plus grand nombre et gratuitement. L'aventure des MOOCs (Massive Open Online Courses) s'ouvre à moi. Ces cours en ligne sont ouverts à quiconque souhaite y participer, sans devoir s'inscrire à l'université ni correspondre à des critères d'admission. Séduite par l'opportunité de démocratiser l'accès à la connaissance, je crée un premier MOOC (« Découvrir la RSE »)⁹⁵, puis un deuxième (« Reporting et communication de la RSE »)⁹⁶. J'ai alors la grande chance d'échanger avec des milliers de participants, des jeunes et des moins jeunes, des dirigeants d'entreprise, des travailleurs et des citoyens lambda de tous les continents, et nous confrontons nos différentes visions du monde, du système économique, de l'entreprise et de la RSE. Quelle richesse !

Pour nourrir mes enseignements, je poursuis mes recherches sur les impacts de la RSE (par ex., Swaen et Chumpitaz, 2008 ; De Roeck *et al.*, 2016) ; les processus de changements organisationnels et culturels à l'œuvre dans les organisations (par ex., Maon *et al.*, 2009, 2010) ; la mise en application de la RSE dans différentes régions du monde (par ex., Lindgreen *et al.*, 2009, 2010 ; Maon *et al.*, 2017) et le rôle clé que joue la communication des entreprises en la matière (par ex., Vanhamme *et al.*, 2015 ; Janssen *et al.*, 2022).

Dans un souci de cohérence, je m'intéresse très tôt au concept de responsabilité sociale des universités et sa déclinaison au sein de notre institution. La responsabilité sociale des universités est la prise en compte de l'impact social, environnemental et économique des activités des universités sur leur communauté, leur région et la société en général. Dans ce cadre, je participe de 2010 à 2014 au Conseil du Service à la Société (sous la présidence du pro-recteur Benoît Macq) et à l'élaboration d'un plan de développement durable pour notre université. En 2012, le Recteur Bruno Delvaux signe la Déclaration de l'Enseignement supérieur pour le développement durable de RIO+20 qui engage l'UCLouvain à enseigner les concepts de développement durable, encourager la recherche sur le sujet et éco-responsabiliser son campus. Depuis 2014, je participe au Conseil du Développement Durable (d'abord sous la présidence du pro-recteur Marc Francaux ; ensuite celle de la pro-rectrice Marthe Nyssens). C'est ainsi qu'en 2020, je contribue à l'élaboration du plan

⁹⁴ Pour plus d'informations : <https://www.philippedewootaward.org>

⁹⁵ En français, <https://www.edx.org/course/decouvrir-la-responsabilite-societale-des-entreprises-rse> et en anglais, <https://www.edx.org/es/course/discovering-corporate-social-responsibility-csr>

⁹⁶ En français, <https://www.edx.org/course/reporting-et-communication-de-la-rse> et en anglais, <https://www.edx.org/course/csr-reporting-and-communication>

transition⁹⁷ qui traduit l'ambition de l'UCLouvain d'être impactante et innovante dans son positionnement face à la transition écologique et sociale vers une université durable. L'exemplarité de l'UCLouvain en matière de développement durable et de transition me semble être une condition sine qua non pour asseoir la légitimité de l'université ainsi que pour assurer la satisfaction des étudiants et des professeurs, en tous les cas la mienne !

6. Un appel pour plus d'interdisciplinarité et une pédagogie holistique

Durant les vingt dernières années, j'ai essayé de contribuer, à ma petite échelle, à pousser l'enseignement de la RSE et du développement durable dans les programmes de master en gestion et dans les cours en ligne, mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

D'abord, un défi majeur est de sortir d'un enseignement en silo pour aller vers plus d'interdisciplinarité (coopération et coordination entre différentes disciplines) et de transdisciplinarité (intégration des connaissances des communautés locales, des décideurs politiques et des parties prenantes). Depuis des décennies, le système éducatif est organisé autour de disciplines distinctes enseignées isolément les unes des autres. Cette approche traditionnelle de l'éducation a créé des barrières artificielles entre les différentes disciplines. Cependant, les problèmes auxquels nous sommes confrontés – changement climatique, inégalités sociales, urbanisation rapide, pandémies, etc – nécessitent une approche plus globale. Dans cet esprit, j'ai eu la grande chance de piloter, avec Philippe Baret (professeur à la Faculté des bioingénieurs) et Nathalie Delzenne (professeure à la Faculté de pharmacie et sciences biomédicales), la création d'un MOOC d'introduction aux enjeux du développement durable.⁹⁸ Avec la collaboration de plus de cinquante experts de l'UCLouvain, nous y abordons les concepts de développement durable et de transition dans une approche scientifique interdisciplinaire. Notre projet est de faire dialoguer entre elles les différentes disciplines pour faire progresser les connaissances et la société dans le sens d'un développement plus durable, plus inclusif et plus juste.

L'éducation est un processus complexe qui nécessite en outre une pédagogie holistique prenant en compte la personne tout entière, avec ses émotions, ses expériences, ses intérêts et ses aspirations. Cette pédagogie implique une interaction significative entre l'enseignant et l'apprenant, ainsi qu'entre les apprenants eux-mêmes. Elle encourage l'exploration, l'expérimentation, la créativité et la découverte personnelle, plutôt que de simplement fournir des connaissances. En reconnaissant les besoins individuels de chaque apprenant, en favorisant une interaction significative entre les enseignants et les apprenants, et en encourageant une communauté de soutien, cette approche permet aux apprenants de développer une compréhension plus profonde du monde et de leur place en son sein.

⁹⁷ Le plan transition 2021-2025 se trouve sur <https://uclouvain.be/fr/decouvrir/universite-transition/plan-transition.html>.

⁹⁸ Introduction aux enjeux du développement durable : <https://www.edx.org/course/introduction-aux-enjeux-du-developpement-durable>

Enseigner des concepts tels que la RSE et le développement durable⁹⁹ nécessite la confrontation des perceptions quotidiennes et des croyances individuelles avec les représentations académiques et théoriques. C'est pourquoi les débats liés au contenu et leur résolution cognitive sont essentiels afin de faire évoluer la compréhension scientifique desdits concepts. Dans le cadre d'un projet de recherche interdisciplinaire,¹⁰⁰ nous étudions comment favoriser les interactions sociales et induire des conflits sociocognitifs bénéfiques à l'apprentissage sur les forums de discussion dans les MOOCS, où les interactions sont écrites et asynchrones. Par ailleurs, avec la Pr Sophie Pondeville (UNamur) et deux chercheuses de l'UCLouvain (Sabrina Courtois et Pauline de Montpellier), nous analysons l'évolution des représentations sociales¹⁰¹ des étudiants sur la RSE entre le début et la fin du cours, ainsi que les moments clés du cours qui ont permis de les faire évoluer et de quelle manière. L'objectif ultime est de réviser nos stratégies didactiques pour les rendre plus pertinentes et plus personnalisées selon les différentes représentations sociales de départ des étudiants, plutôt que de délivrer un enseignement de masse commun à toutes et tous.

7. En conclusion, l'espoir et l'esprit critique comme guides

Face aux enjeux sociaux et environnementaux alarmants et plutôt que de sombrer dans le pessimisme ou le défaitisme, je me donne l'espoir et l'esprit critique comme guides. L'espoir me donne la force et la motivation pour continuer à travailler pour un avenir meilleur, tandis que l'esprit critique me permet d'évaluer de manière réaliste les progrès accomplis et les défis auxquels nous sommes confrontés. Lorsque nous sommes motivés par l'espoir, nous sommes plus susceptibles de chercher des solutions novatrices et de travailler ensemble pour créer un avenir durable pour tous. Cependant, l'espoir ne suffit pas à lui seul. Nous avons également besoin de l'esprit critique pour remettre en question les pratiques actuelles et trouver des solutions plus durables et plus efficaces.

Dans le cadre de l'enseignement, il est important de cultiver à la fois l'espoir et l'esprit critique chez les étudiants. En encourageant les étudiants à croire en leur capacité à faire une différence positive dans le monde, nous les inspirons à chercher des solutions durables aux problèmes mondiaux. En leur apprenant à évaluer de manière critique les informations qu'ils reçoivent, nous les aidons à devenir des penseurs autonomes et responsables, capables de prendre des décisions éclairées sur des questions de durabilité.

⁹⁹ Ces concepts sont dits essentiellement contestés (Gond et Moon, 2011), c'est-à-dire qu'ils engendrent de perpétuelles discussions à propos de leur signification qui est toujours temporaire et contextuelle.

¹⁰⁰ "A mixed-method and multidisciplinary approach to socio-cognitive conflicts in online educational platforms", projet financé par la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre des Actions de Recherche Concertées, porté par Magali Paquot (chercheuse qualifiée FNRS en linguistique), Mariane Frenay (professeure en science de l'éducation), François Lambotte (professeur en communication) et moi-même. Plus d'informations : <https://uclouvain.be/en/research-institutes/ilc/moocresearch2-0.html>

¹⁰¹ Une représentation sociale peut être caractérisée comme un ensemble organisé et structuré d'informations, de croyances, d'opinions et d'attitudes qui concourt à la construction d'une réalité commune, d'une connaissance de sens commun, de pensée naturelle sur un objet donné, partagé par les individus d'un même groupe social (Jodelet, 1989).

Bibliographie

- De Roeck K., El Akremi A. et Swaen V. (2016). Consistency matters! How and when does corporate social responsibility affect employees' organizational identification?, *Journal of Management Studies*, 53 (7), 1141-1168.
- de Woot, Ph. (2009). *Lettre ouverte aux décideurs chrétiens en temps d'urgence*. Paris : Lethielleux.
- de Woot, Ph. (2013). *Repenser l'entreprise*. Bruxelles : Académie royale de Belgique.
- Giacalone R.A. et Thompson K. R. (2006). Business ethics and social responsibility education: Shifting the worldview. *Academy of Management Learning and Education*, 5, 3, 266-277.
- Gond, J-P. et Moon J. (2011). Corporate Social Responsibility in Retrospect and Prospect: Exploring the Life-Cycle of an Essentially Contested Concept, N°59-2011 *ICCSR Research Paper Series*—ISSN147945124.
- Janssen C., Swaen V. et Du S. (2022). Is a specific claim always better? The double-edged effects of claim specificity in green advertising. *Journal of Business Research*. 151. 435-447.
- Jodelet D. (1989). Représentations sociales : un domaine en expansion. In Jodelet, D., *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lindgreen A., Swaen V. et Campbell T. T. (2010). Corporate Social Responsibility Practices in Developing and Transitional Countries: Botswana and Malawi. *Journal of Business Ethics*. 90. 3. 429-440.
- Lindgreen A., Swaen V., Johnston W. J. (2009). Corporate social responsibility: an empirical investigation of U.S. organizations. *Journal of Business Ethics*. 85, Supplement 2, 303-323.
- Maignan I., Ferrell O. C. et Hult G. T. (1999). Corporate citizenship: Cultural antecedents and business benefits. *Journal of the Academy of Marketing Science*. 27(4), 455-469.
- Maon F., Lindgreen A., Swaen V. (2009). Designing and implementing corporate social responsibility: an integrative framework grounded in theory and practice. *Journal of Business Ethics*. 87. Supplement 1, April/May, 71-89.
- Maon F., Lindgreen A., Swaen V. (2010). Organizational Stages and Cultural Phases: A Critical Review and a Consolidative Model of Corporate Social Responsibility Development, *International Journal of Management Reviews*. 12. 1. 20-38.
- Maon F., Swaen V. et Lindgreen A. (2017). One Vision, Different Paths: An Investigation of Corporate Social Responsibility Initiatives in Europe. *Journal of Business Ethics*. 143 (2). 405-422.
- Swaen V. et Chumpitaz R. (2008). L'impact de la responsabilité sociétale de l'entreprise sur la confiance des consommateurs. *Recherche et Applications en Marketing*. 23 (4). 7-36.
- Taylor B. (2006). *Learning for Tomorrow: Whole person Learning*. Oasis press and GRLI.
- Vanhamme J., Swaen V., Berens G. et Janssen C. (2015). Playing with fire: aggravating and buffering effects of ex ante CSR communication campaigns for companies facing allegations of social irresponsibility. *Marketing Letters*. 26 (4). 565-578.

Intégrer les enjeux d'environnement dans la santé

Le cheminement d'une économiste de la santé

Sandy Tubeuf

J'ai pris conscience de la vulnérabilité de la nature dès mon enfance. En grandissant en Provence j'ai été témoin des désastres que provoquent les incendies sur la nature alentour. Pourtant, la place de la nature et de l'environnement s'est imposée à ma recherche par un concours de circonstances : des collègues avaient besoin d'un·e économiste pour leur projet de recherche sur l'évaluation de fermes de soins comme activité de travaux d'intérêt général pour les délinquants dans le Yorkshire et j'ai accepté. Cette recherche a mis en évidence un lien que je connaissais et expérimentais sans l'avoir formulé auparavant : il est possible de nouer une relation d'échange de soins entre la nature et les humains. À la suite de ce premier projet, j'ai investi des pistes de recherche et d'encadrement d'étudiant·e·s qui impliquent de plus en plus l'environnement dans le système de santé et l'économie.

Dans la première partie de ce texte, je m'attacherai à discuter ma prise de conscience de la fragilité de la nature par un souvenir d'enfance puis je décrirai comment l'environnement a pris place dans ma recherche en économie de la santé, notamment dans le cadre d'un projet de recherche initial. Dans la seconde partie, je relaterai mes expériences scientifiques dans l'évaluation de traitements efficaces pour la santé et de leurs conséquences sur la nature et l'environnement. Je soulignerai à ce propos l'intérêt grandissant des étudiant·e·s pour repenser la santé publique à partir du critère de durabilité. Je clôturerai enfin cette réflexion en rappelant l'importance de repenser la santé dans une perspective globale et les difficultés que je perçois à se situer dans la triade économie, santé et environnement.

1. Éco-biographie : Fragilité et richesse de la nature

1.1. Les forêts provençales

Debout sur le plongoir, mes sœurs et moi regardions St-Antoine, la colline brûlait. De là où nous nous tenions, nous pouvions voir les flammes, la fumée noire et les « Canadair », antonomase de ces avions bombardiers d'eau, lutter pour arrêter l'incendie. J'ai pris conscience de la vulnérabilité de la nature durant les étés de mon enfance. Les monts de Vaucluse qui s'étendent du pied du Mont Ventoux au bassin d'Apt se composent de forêts, majoritairement des cèdres et chênes verts, et de garrigues. Les pins et le thym, le parfum des promenades de mon enfance tels que les décrivait Marcel Pagnol, sont aussi des combustibles potentiels et appellent à la vigilance les jours de mistral.

Je me rappelle un été où de nombreux incendies ont ravagé les collines, j'ai, en mémoire, les squelettes carbonisés des conifères et les sentiers calcinés durant les mois qui ont suivi. Lors des balades en famille le dimanche, nous pouvions encore sentir l'odeur persistante du feu alors qu'il était éteint depuis longtemps. J'ai cherché des statistiques pour savoir si c'était ma mémoire d'enfant qui imaginait un été incendiaire ou s'il avait vraiment existé. Selon la base de données Prométhée, l'année 1989 a été exceptionnelle en nombre de feux en Vaucluse avec un total de 205 feux alors que la moyenne annuelle entre 1980 et 2000 était de 94¹⁰². J'allais avoir onze ans, je réalisais la vulnérabilité des milieux naturels, des animaux, des habitations, de l'état de santé et des vies face au feu, ce redoutable ennemi. À l'école, nous étions sensibilisé·e·s à la prévention des incendies de forêt : dépôt d'ordures, mégots de cigarette, barbecue, etc. Nous avons participé à des concours de dessins pour des campagnes d'information et pris part à un projet de reboisement de la forêt de cèdres. Longtemps, je me suis demandé si les incendies estivaux étaient le fruit d'un lien mécanique entre la canicule et la végétation particulièrement inflammable ou le résultat de pyromanes fascinés par le feu. Autour de moi, beaucoup accusaient injustement des pompiers à la recherche d'honneurs qui mettraient le feu dans les forêts pour aller ensuite le combattre. J'ai compris en grandissant que si l'humain est responsable de la plupart des feux, ce n'est pas nécessairement parce qu'il est pyromane ou malveillant. Par exemple, une des causes de la propagation du feu en cas d'incendie est le non-respect des obligations légales de débroussaillage, ce qui favorise alors la pousse d'une végétation qui brûlera facilement le cas échéant. Comme l'écrit Clément (2005, p. 292), « les feux de forêt sont largement révélateurs des enjeux économiques et des conflits pour la maîtrise de l'espace ». La Provence a connu, et connaît encore, une prolifération anarchique de constructions encouragée par les néo-ruraux et les entrepreneurs qui investissent dans cette région touristique. Initialement attirés par la ruralité et la simplicité des lieux, ces nouveaux acteurs, en bâtissant des habitations et des hôtels au cœur de la nature, accroissent les risques de départs d'incendies.

Il serait futile de nier que mon choix de carrière et les thématiques de mes recherches ne trouvent pas leurs racines dans ce que je suis et d'où je viens. J'identifie clairement des liens entre mon milieu social et familial d'origine et mon désir de développer la mesure des inégalités de santé en empruntant une approche aussi dynamique et rigoureuse que celle qui était menée sur les inégalités de revenu au moment où j'ai commencé ma thèse. De même, la façon dont j'enseigne et j'encadre mes doctorant·e·s ne peut se détacher de mon identité de femme et européenne qui attache beaucoup d'importance à la redistribution et à l'équité. Pourtant, alors que j'ai adopté au cours de ma vie des comportements éclairés par une conscience écologique, c'est par un concours de circonstances que j'ai introduit une dimension environnementale dans ma recherche.

¹⁰² Rapport du Plan Départemental de Protection des Forêts contre l'Incendie du Département du Vaucluse, 2008-2014, p. 17.

1.2. La prescription sociale

Ma carrière d'économiste de la santé s'est bâtie au Royaume-Uni que j'ai rejoint à partir de mon post-doctorat. Le Royaume-Uni se distingue des autres pays par son expérience historique d'évaluation de programmes de santé pour informer les décisions publiques d'un point de vue médico-économique. Le travail de l'économiste de la santé est clef pour aider à établir les recommandations sur les traitements médicaux en veillant à la fois à la promotion de l'excellence clinique et à l'utilisation efficiente des ressources du système de santé. Les unités de recherche en économie de la santé dans les universités britanniques participent largement à des projets de recherche développés par des collègues de différentes disciplines pour évaluer autant que possible la relation coût-efficacité ou *a minima* le retour sur investissement des décisions cliniques, de santé publique ou de politiques publiques.

C'est dans ce contexte, que j'ai apporté mon soutien à un projet, mené par deux collègues en santé publique, Helen Elsey et Cathy Brennan à l'université de Leeds (Elsey, Bragg, Elings, Cade, Brennan, Farragher... Murray, 2014), qui m'a amenée à prendre conscience de la place de la planète dans ma recherche. Ces collègues avaient eu l'occasion de visiter une ferme dans le Yorkshire où des délinquant-e-s prestaient des heures de travail d'utilité publique en réparation symbolique des dommages causés à la société. Alors que la participation aux tâches de la ferme provenait initialement d'une décision judiciaire, beaucoup d'entre elles/eux avaient continué à venir à la ferme au-delà de leur peine ; certain-e-s étaient devenu-e-s volontaires, d'autres y avaient trouvé un emploi. Nous avons développé une étude pilote qui visait à mieux comprendre l'attribution des travaux d'intérêt collectif et qui interrogeait les avantages comparés d'un travail d'intérêt général auprès des animaux et des activités agricoles avec d'autres types d'activités (ici, le tri de dons de vêtements pour une association) (Elsey, Farragher, Tubeuf, Bragg, Elings, Brennan... Murray, 2018). Ce projet m'a conduite à réaliser que nourrir des cochons, des chèvres, des moutons et des poulets de la ferme, nettoyer des étables, tailler des haies, été comme hiver, dans la pluie et le froid du Yorkshire donnaient du sens à la vie de personnes en rupture avec la société. Ces fermes accueillent des groupes mixtes, comme des individus souffrant de troubles de l'apprentissage, de problèmes de santé mentale, de dépendance à la drogue et à l'alcool, de troubles du spectre autistique et des personnes qui ont fait un *burn-out* ou qui présentent un début de démence. Il s'agit alors de leur permettre de créer un lien avec la nature (Bragg, 2013). Les recherches de Rachel Bragg montrent que permettre à ce public d'être acteur-riche de soins pour la nature et les animaux, lui donne le sentiment d'être utile et d'exister sans être jugé sur ses actions passées. L'effet nourricier potentiel de l'environnement naturel est reconnu depuis longtemps et est au cœur de la philosophie des soins de santé (Kleisiaris, Sfakianakis, Papathanasiou, 2014). Pourtant le soin est souvent perçu comme uniquement médical, s'appuyant étroitement sur les innovations pharmaceutiques. Dans mon travail d'économiste de la santé, j'explore largement le rapport coûts-avantages de thérapies médicamenteuses. Avec ce premier projet, j'ai découvert la prescription sociale. Les prestataires de soins prescrivent à leurs patient-e-s de prendre part à des services communautaires non cliniques selon leurs besoins et leurs goûts, pour qu'ils acquièrent les moyens d'améliorer leur santé et leur bien-être. J'ai alors commencé à

participer à des projets de recherche qui regardent la santé dans une approche holistique et qui évaluent les mérites en termes de coûts et avantages de ce type d'interventions, qui réunissent les modèles sociaux et médicaux.

2. Partage d'expérience : Économie, santé, développement

2.1. Maximiser le bien-être au meilleur prix dans une perspective de développement durable

La recherche internationale a largement exploré l'impact de la pollution et des catastrophes liées au changement climatique sur la santé et le bien-être, encore plus depuis la pandémie de Covid-19 (Barouki, Kogevinas, Audouze, Belesova, Bergman, Birnbaum... HERA-COVID-19 working group, 2021). Les scientifiques attribuent aux facteurs environnementaux l'augmentation de l'incidence du cancer, du diabète, des maladies cardiovasculaires, des maladies chroniques pulmonaires et la détérioration du bien-être, de la santé mentale, et des décès prématurés. Pourtant, si la médecine prend en charge toutes ces maladies, elle est aussi responsable d'une importante pollution environnementale. La fourniture de soins de santé génère des gaz à effet de serre, des particules fines, des déchets plastiques, pharmaceutiques ou chimiques, ce qui entraîne une pollution de l'air, de l'eau et du sol nuisant à la santé mondiale. Lenzen, Mali, Li, Fry, Weisz, Pichler... Pencheon (2020) ont évalué les différents impacts environnementaux des soins de santé en utilisant une analyse multirégionale et en considérant l'ensemble du réseau de la chaîne d'approvisionnement et le fonctionnement des services de santé ; ils estiment que les impacts environnementaux directs et indirects des soins de santé se situent entre 1 % et 11 % de l'ensemble des impacts environnementaux par pays. Alors que l'économie circulaire et la durabilité sont désormais au premier plan de l'agenda politique dans de nombreux pays et secteurs, les conséquences environnementales du secteur des soins de santé ont reçu moins d'attention (Masson-Delmotte, Zhai, Pirani, Connors, Péan, Berger ... Zhou, 2021).

Dans le champ de l'économie de la santé, la question de la durabilité est centralisée sur le problème du gaspillage des ressources et de la solvabilité des choix de santé. Mon rôle d'économiste de la santé est de fournir aux décideurs politiques des preuves du rapport coût-bénéfice ou coût-efficacité de thérapies ou de programmes de santé en matière de soins de santé. Compte tenu des progrès rapides de la médecine moderne, la plupart des gens acceptent le fait qu'aucun système de santé public ne peut payer pour chaque nouveau traitement médical et le prix élevé des thérapies innovantes conduit le décideur politique à faire des choix. Il importe, devant un budget de la santé qui est fermé et limité, d'identifier les traitements les plus efficaces, c'est-à-dire ceux qui présentent le rapport le plus avantageux entre ressources financières investies et résultats obtenus en termes de santé. Alors que selon Marti (2022), « orienter les ressources vers des traitements et des interventions à forte valeur ajoutée et éviter le gaspillage ne sont pas en contradiction avec la poursuite d'objectifs environnementaux », l'intégration des conséquences environnementales dans l'analyse médico-économique des décisions de santé en est à ses prémices. Quelques évaluations prennent en compte la fréquence de déplacement des

patient·e·s ou l'utilisation de dispositifs plus écologiques (par exemple, des inhalateurs ou des anesthésiants moins polluants). Néanmoins, l'intégration des impacts environnementaux dans les évaluations médico-économiques reste exceptionnelle. Jusqu'à présent, ce sont surtout les questions conceptuelles et méthodologiques qui occupent les économistes de la santé. Comme l'a écrit Hensher (2023) dans sa récente carte blanche dans *Health Economics*, les économistes de la santé s'interrogent actuellement sur la mesure et les méthodes pour inclure les impacts environnementaux en tant que résultats (par exemple, via une analyse de décision multicritères) ou en tant que coûts (par exemple, via l'ajout du coût d'émissions de carbone dans l'ensemble des coûts).

Une littérature de plus en plus importante devrait émerger dans les années qui viennent sur le développement d'outils et d'un cadre de référence pour examiner les arbitrages que doivent faire les décideurs politiques entre des traitements de santé qui sont efficaces sans remettre en cause la durabilité environnementale. Nous sommes plusieurs collègues, à l'international, à participer à cet effort ; une première action a consisté à proposer une session organisée au congrès de l'iHEA (*international Health Economics Association*) en juillet 2023. Ce congrès rassemble toute la communauté internationale des économistes de la santé et la session que nous avons proposée avec des collègues en Australie, au Royaume-Uni, en France, en Inde, au Canada est intitulée « *Building Environmentally Sustainable Healthcare : What Can Health Economists Offer ?* ». Au-delà de notre discipline, il sera aussi important d'accroître l'intérêt pour positionner les impacts environnementaux dans la décision politique et suggérer qu'il pourrait y avoir des interventions de santé dont le coût environnemental est si élevé qu'il serait acceptable de refuser des soins ou d'exiger une alternative éco-responsable.

2.2. Développement durable : un intérêt grandissant en santé publique

Marqué·e·s par les marches pour le climat et les conférences des Nations Unies sur le climat appelant les pays à travailler ensemble pour limiter le réchauffement climatique, les étudiant·e·s, notamment dans le master en santé publique dans lequel j'enseigne, montrent un intérêt croissant pour réfléchir aux moyens de rendre le système de santé à la fois plus durable et plus résilient. J'encourage cet intérêt en encadrant des projets de recherche doctorale ou de mémoire. Charlotte Desterbecq prépare une thèse de doctorat en sciences de la santé publique depuis 2020 sur ces questions. Elle a, en premier lieu, réalisé un état des lieux des études médico-économiques où les impacts environnementaux ont été pris en compte. Elle poursuit, maintenant, une recherche sur le terrain en développant une expérimentation à choix discrets auprès de la population générale pour mettre en évidence comment la société serait prête à changer la façon dont elle consomme du soin pour préserver la planète et à accepter des compromis de santé en faveur de la protection de l'environnement.

Concernant les mémoires, nous avons co-encadré, Charlotte Desterbecq et moi, quatre étudiant·e·s en santé publique qui ont consacré leur travail à des questions d'environnement et santé durant les deux dernières années. Deux mémoires ont réalisé des synthèses de la littérature concernant d'une part la pollution liée aux soins médicaux et d'autre part, l'inclusion des conséquences sur l'environnement dans les évaluations de remboursement

des médicaments. Ils mettaient l'un et l'autre en évidence le fait que ces questions en sont encore aux prémices puisque les conséquences environnementales des médicaments sont rarement considérées et seules les agences de remboursement au Canada et au Brésil suggèrent leur prise en compte. Un troisième mémoire a analysé les enjeux d'un approvisionnement alimentaire local et durable en restauration collective hospitalière dans trois hôpitaux bruxellois, et a mis en évidence que la mise en place d'une telle alimentation est un véritable défi qui demande un remaniement global du système et une implication de tout le personnel. Le quatrième mémoire, en cours de réalisation, interroge la prise de conscience de la transition écologique dans le secteur hospitalier francophone belge, des entretiens ont mené à identifier le nouveau métier de *climate manager* au sein des institutions de soins. Leur rôle est de favoriser la diminution de l'empreinte carbone des hôpitaux.

Mes enseignements s'adaptent eux aussi à l'importance de cette problématique. Dans mon séminaire de recherche en économie de la santé (WFSP2203), je propose de discuter des thématiques actuelles en économie de la santé en nous appuyant sur deux à trois articles récents. Une des composantes de l'évaluation est ensuite de commenter un article choisi en lien avec l'une des thématiques vues en séminaire. Je souhaite éveiller les étudiant·e·s à l'importance du débat et la nécessité de faire évoluer des cadres d'analyses médico-économiques qui aident à la décision publique. Ils et elles participent à la naissance de nouveaux questionnements au sein de la discipline. Je trouve cela très satisfaisant de pouvoir déclarer durant mes cours que l'économie de la santé est une discipline qui est relativement jeune et qui continue à grandir. Le premier master en économie de la santé a été créé à l'Université de York en 1978. C'est une discipline qui évolue ; mes enseignements font état des débats d'actualité mais changent avec le développement de nouveaux outils et de nouveaux cadres de référence. Pour l'année académique 2022-2023, j'avais inclus la thématique *Économie de la santé et changement climatique*. Les articles sont encore peu nombreux sur le sujet mais j'ai sélectionné la carte blanche d'un collègue australien (Hensher, 2023) et une étude empirique de l'ampleur de la morbidité due aux émissions de gaz à effet de serre dans le secteur de la santé aux États-Unis (Eckelman et Sherman, 2018). Pour leurs commentaires d'un article choisi, plus de la moitié des étudiant·e·s ont choisi un article ayant trait à la thématique de la dimension environnementale dans l'économie de la santé.

2.3. Économie, santé et environnement : quels autres défis ?

J'ai discuté jusqu'ici des mutations au sein de l'économie de la santé pour faire place à l'écologie et au développement durable. Je souhaiterais dans cette dernière section rappeler le rôle majeur que joue l'interdisciplinarité tant dans la recherche que dans l'enseignement pour la réflexion sur la transition.

Une approche holistique de la santé m'a conduite à mêler l'économie avec d'autres disciplines et je crois fondamentalement que les universités doivent chercher à transcender les silos disciplinaires à la fois dans les recherches qui sont menées en leur sein mais aussi dans la formation des étudiant·e·s. Il importe de fournir aux nouvelles générations des qualifications qui les rendent capables de résoudre les défis mondiaux de santé et de pauvreté qui s'accroissent avec les changements environnementaux et climatiques. L'amélioration de

la santé des populations les plus défavorisées dans le monde nécessite une approche multidisciplinaire et interdisciplinaire tenant compte des facteurs sociaux, culturels, économiques et environnementaux qui sous-tendent les inégalités en matière de santé. La lutte contre les inégalités (qui est l'un des grands axes de mon portefeuille de recherche) illustre l'importance absolue d'aborder un tel défi sanitaire mondial sous plusieurs angles, en s'appuyant sur une combinaison d'outils méthodologiques et sur une capacité à travailler en collaboration entre les disciplines.

Je suis heureuse de partager cette vision avec de nombreux collègues à l'international comme à Louvain-La-Neuve. L'investissement dans une stratégie interdisciplinaire est mis en évidence par l'alliance européenne *Circle U* à laquelle appartient l'Université catholique de Louvain, et au sein de laquelle je porte actuellement la chaire du *knowledge hub en Global Health*. *Circle U* invite à repenser les grandes questions de la santé mondiale, la démocratie, le changement climatique, la pédagogie et l'entrepreneuriat en alliant l'internationalisation et l'interdisciplinarité.

Néanmoins, si le dialogue interdisciplinaire est enrichissant et qu'il est aisé de se convaincre de sa pertinence, il n'est pas simple. Passé l'étape de familiarisation avec des vocabulaires différents, il reste une importance disproportionnée accordée à certaines dimensions notamment quand on parle de santé. Alors qu'en tant qu'économiste de la santé, j'ai appris à contrecarrer l'adage « la santé n'a pas de prix » en répondant que « oui, mais elle a un coût », la proposition de prendre en compte les impacts environnementaux des soins et des traitements médicaux lorsqu'ils sont évalués n'échappera pas à la tendance profonde que sauver des vies et soigner des malades est prioritaire. Il y a donc un déséquilibre dans l'arbitrage entre efficacité clinique, coût-efficacité et protection de l'environnement, qu'il faudra résoudre tant auprès des étudiant·e·s du master en santé publique, qui sont largement des adultes en reprise d'études travaillant dans le soin, qu'auprès de collègues ou d'experts dans le monde médical. L'objectif de sauver des vies à tout prix rend illégitime l'abandon des traitements médicamenteux parce qu'ils pollueraient fortement l'environnement. Néanmoins, nier les conséquences des soins sur la planète soulève des inégalités sociales dans la santé dès maintenant et aussi dans le futur. Est-il acceptable de polluer les eaux et les sols dans les pays du Sud pour développer des médicaments qui soignent majoritairement dans les pays du Nord ? La santé des générations actuelles a-t-elle plus de valeur que celle des générations futures ? Quand il s'agit d'analyser les mécanismes de priorisation en matière de santé, l'utilisation de « purs » critères médicaux ne permettra pas une juste priorisation entre patients et générations. La prise en compte des arguments de développement durable, aux côtés de l'économie de la santé et d'autres disciplines déjà mobilisées, ouvrira un débat, certes douloureux, mais nécessaire, pour une démocratie sanitaire qui prend simultanément soin des humains et de la planète.

Bibliographie

Barouki, R., Kogevinas, M., Audouze, K., Belesova, K., Bergman, A., Birnbaum, L., Boekhold, S., Denys, S., Desseille, C., Drakvik, E., Frumkin, H., Garric, J., Destoumieux-Garzon, D., Haines, A., Huss, A., Jensen, G., Karakitsios, S., Klanova, J., Koskela, I. M.,

Laden, F., ... HERA-COVID-19 working group. (2021). The COVID-19 pandemic and global environmental change: Emerging research needs. *Environment international*. 146. 106272.

Bragg, R. (2013). *Care farming in the UK—key facts and figures. Summary report for Natural England*. University of Essex.

Clément, V. (2005). Les feux de forêt en Méditerranée : un faux procès contre nature. *L'espace Géographique*, 2005/4, Tome 34, 289-304.

Eckelman, MJ, Sherman, JD. (2018). Estimated Global Disease Burden From US Health Care Sector Greenhouse Gas Emissions. *Am J Public Health*. 108(S2): S120-S122.

Else, H., Bragg, R., Elings, M., Cade, J. E., Brennan, C., Farragher, T., Tubeuf, S., Gold, R., Shickle, D., Wickramasekera, N., Richardson, Z., Murray, J. (2014). Understanding the impacts of care farms on health and wellbeing of disadvantaged populations: a protocol of the Evaluating Community Orders pilot study. *British Medical Journal Open*. 4 (11).

Else, H., Farragher, T., Tubeuf, S., Bragg, R., Elings, M., Brennan, C., Gold, R., Shickle, D., Wickramasekera, N., Richardson, Z., Cade, J., Murray, J. (2018). Assessing the impact of care farms on quality of life and offending: a pilot study among probation service users in England. *British Medical Journal Open*. 8 (3): e019296

Hensher, M. (2023). Climate change, health and sustainable healthcare: The role of health economics. *Health Economics*, 1-8.

Kleisari, C.F., Sfakianakis, C., Papathanasiou, I.V. (2014). Health care practices in ancient Greece: The Hippocratic ideal. *Journal of Medical Ethics and History of Medicine*. 2014 Mar 15; 7:6.

Lenzen, M., Malik, A., Li, M., Fry, J., Weisz, H., Pichler, P. P., Chaves, L. S. M., Capon, A., & Pencheon, D. (2020). The environmental footprint of health care: a global assessment. *The Lancet. Planetary health*, 4(7), e271-e279.

Marti, J. (2022). Systèmes de santé, économie et environnement, in Senn N., Del Rio M., Gonzalez Holguera J., Gaille M. (eds). Santé et environnement. Vers une approche globale, *Revue Médicale Suisse*, 360 pages.

Masson-Delmotte, V., P. Zhai, A. Pirani, S.L. Connors, C. Péan, S. Berger, N. Caud, Y. Chen, L. Goldfarb, M.I. Gomis, M. Huang, K. Leitzell, E. Lonnoy, J.B.R. Matthews, T.K. Maycock, T. Waterfield, O. Yelekçi, R. Yu, and B. Zhou (eds.). IPCC, 2021: Summary for Policymakers. In *Climate Change 2021: The Physical Science Basis. Contribution of Working Group I to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*. Cambridge: Cambridge University Press, United Kingdom and New York, NY, USA, pp. 3–32.

Crise écologique et engagement universitaire

Philippe Van Parijs

La conscience de la crise écologique est entrée très tôt dans ma vie de chercheur, avant même que celle-ci ne commence vraiment. Elle s'est ensuite éclipsée pendant plusieurs années avant de motiver en profondeur et en permanence, parfois sur un mode indirect et insolite, tant ma vie de chercheur que ma vie de citoyen engagé. En revanche, ma vie d'enseignant en a été peu affectée et n'avait sans doute pas à l'être. Je m'explique.

Systems Dynamics

Ma première rencontre avec la crise écologique peut être qualifiée de fortuite. Pendant les trois ans que j'ai passé à Leuven (1971-1974), j'ai préparé deux mémoires de licence sous la direction de Jean Ladrière, l'un en philosophie sur les fondements de l'analyse statistique (*From Indifference to Propensity*, UCL juin 1973), l'autre en sociologie sur les outils mathématiques utilisés dans les sciences sociales (*Système et choix*, UCL juin 1974). Une longue section de ce deuxième mémoire explorait le potentiel et les limites de la *system dynamics*, telle qu'illustrée par deux livres de son fondateur, l'ingénieur du M.I.T. Jay Forrester, *Urban Dynamics* (1969) et *World Dynamics* (1971). C'est cet outil qui fut utilisé peu après par trois élèves de Forrester pour produire, à la requête du Club de Rome, le célèbre rapport *Halte à la croissance* (1972).

Dans le mémoire, je concluais que cette « dynamique des systèmes », en dépit des nombreuses hypothèses empiriques contestables qu'elle devait mobiliser pour pouvoir produire des prédictions, était indispensable pour saisir les rétroactions complexes qui régissent la dynamique de nos villes et celle de notre monde, désormais systématiquement affectée par l'activité humaine. Mais j'y relevais aussi qu'en raison de la nature des défis qu'elle s'efforçait de modéliser, cette approche tendait à justifier une attitude résolument technocratique : « Pour éviter [aux villes] les méfaits des intérêts aveugles, d'un humanitarisme myope ou d'une démagogie suicidaire, il faut que la décision soit prise le plus loin possible des intéressés, là où, libérée des pressions de l'immédiat, la contemplation froide du long terme peut faire triompher les solutions « véritables », si cruelles soient-elles. Il n'en va pas différemment dans le cas du monde, où l'intérêt immédiat que les gens peuvent avoir à procréer, à consommer, à polluer sont en contradiction avec le « salut » à long terme de l'humanité. Là aussi il faut cesser de faire confiance à la spontanéité populaire et situer ailleurs le lieu de la décision, là où la lumière émanant des *Systems Dynamicists* peut parvenir. C'est « technocratique » au plus vilain sens du terme, c'est risqué, c'est inhumain. Mais y a-t-il une autre solution, sinon peut-être attendre que l'homme se fasse raisonnable ? »

L'effroi suscité par ce dilemme entre extinction de l'humanité et gouvernance technocratique expliquerait-il que la crise écologique semble avoir disparu de mes

préoccupations au cours des cinq années que j'ai ensuite passées successivement à Oxford, Berkeley et Bielefeld ? Toujours est-il que j'ai consacré ces années à explorer goulûment le vaste champ des sciences sociales, de la linguistique diachronique à l'économie politique, y compris dans ses versions dissidentes. Le principal résultat en fut mon premier livre, *Evolutionary Explanation in the Social Sciences* (1981), et une séquence d'essais ultérieurement rassemblés dans *Le Modèle économique et ses rivaux* (1990). Je doute qu'on puisse y trouver plus qu'un soupçon de conscience de la crise écologique. Et pourtant cette conscience ne m'avait pas quitté.

Gorz et Rawls

Rentré en Belgique en 1980 et installé à Louvain-la-Neuve, j'y découvre l'existence d'un mouvement politique encore en construction qui s'apprête à prendre part pour la première fois aux élections nationales de 1981. J'en achète (sic) le programme : 90 propositions parfois confusément formulées mais rejoignant étonnamment mes convictions sur la grande variété de sujets qu'elles abordaient – et qui étaient heureusement bien loin de se réduire à la protection de la nature. Convergence suffisante pour que je décide de m'y engager. Avec entre autres Jean-Luc Roland (qui allait devenir le premier bourgmestre vert du pays de 2000 à 2018) et le père Dieudonné Dufrasne (1938-2017, un des fondateurs du monastère bénédictin de Clerlande), je co-fonde en 1981 la section locale Écolo d'Ottignies-Louvain-la-Neuve et en ai été le premier secrétaire. Parallèlement, je participe aux travaux de la commission socio-économique du parti, alors coordonnée par Philippe Defeyt, et rends divers services ponctuels, comme la rédaction de la version finale de la « Déclaration de Péruwelz-Louvain-la-Neuve exprimant les principes fondamentaux du mouvement Écolo » (1985).

Cet engagement, cependant, n'était pas déconnecté de mon activité de chercheur. C'est aussi peu après mon retour en Belgique que je découvre et lis avec enthousiasme *Adieux au prolétariat*, d'André Gorz (1980), un des livres fondateurs de l'écologie politique et un des livres qui m'a le plus marqué, sans doute parce qu'il exprimait mieux que je ne le pouvais des convictions que j'entretenais confusément. Avec Jean Ladrière, André Berten et Jean-Michel Chaumont, je lance alors et coordonne un projet de recherche intitulé *Critique du modèle industriel de développement*. Dans ce cadre, nous organisons un séminaire qui accueillera, entre autres, Ivan Illich, et nous publions trois ouvrages collectifs : un numéro spécial de la *Revue philosophique de Louvain* (*Pour repenser l'avenir des sociétés industrielles*, 1991), un recueil d'essais (*Les limites de l'inéluctable. Penser la liberté au seuil du troisième millénaire*, 1991) et une petite encyclopédie (*La pensée écologique. Essai d'inventaire à l'usage de ceux qui la pratiquent comme de ceux qui la craignent*, 1991).

Ce volet de mon activité de chercheur entretient avec la crise écologique un rapport manifeste. Mais ce n'est pas lui qui m'occupait le plus pendant cette décennie. Outre *Adieux au prolétariat*, j'ai lu peu après mon retour en Belgique un autre livre qui m'a profondément marqué. Beaucoup plus gros et plus académique, je l'avais acheté à mon arrivée à Oxford en 1974 mais n'en ai entamé la lecture qu'en 1980 : *A Theory of Justice* du philosophe américain John Rawls (1971). Une révélation, qui m'a conduit à déployer pas mal d'énergie à faire

connaître et promouvoir par divers essais et de nombreuses conférences une manière de faire de la philosophie politique très différente de celle qui se pratiquait sur le continent.

Ni chez Rawls ni chez les autres principaux philosophes anglo-saxons la crise écologique n'occupait alors une place importante. Et elle n'en occupe dès lors pas non plus dans *Qu'est-ce qu'une société juste ?* (1991), mon premier livre de philosophie politique, qui en offre une présentation critique. Mais elle n'en était pas moins constamment présente à mon esprit, comme en témoigne une remarque vers la fin du livre : « Dans un monde soumis à des contraintes écologiques de plus en plus douloureuses, on ne peut espérer que le souci de justice ait quelque impact que si une part importante des populations concernées en vient à adopter une conception de la vie bonne, et donc de la société bonne, qui ne soit pas centrée sur la poursuite d'une consommation matérielle toujours accrue. Dans les circonstances présentes, en d'autres termes, il est plus important que jamais que la justice n'épuise pas le contenu de l'éthique : il n'y a pas d'autre espoir d'empêcher la rareté de se faire extrême, et ainsi de priver le souci de justice, non de toute pertinence, mais de toute efficacité. »

L'allocation universelle

Ces deux volets de mon activité de chercheur sont apparemment très distants. Mais – à ma surprise – ils ont conflué autour d'une idée qui m'était venue en décembre 1982 dans le cadre des travaux de la commission socio-économique d'Écolo : une idée que j'ai alors proposé d'appeler « allocation universelle ». Le raisonnement était simple. Pour éviter un chômage de masse, la gauche et la droite proposaient alors la même solution : la création d'emplois par croissance incessante de la production et de la consommation. Dix ans après le rapport du Club de Rome, il me semblait impératif, pour un mouvement écologiste, de proposer une alternative. N'est-il pas moins irresponsable de permettre à celles et ceux qui travaillent trop de travailler moins et à celles et ceux qui ne trouvent pas de travail d'occuper les emplois ainsi rendus disponibles ? Comment ? En offrant à toutes et tous un revenu inconditionnel.

Mon tout premier argumentaire en faveur de l'idée a été publié dans le mensuel *Ecolo-Infos* du 7 février 1983. Dans les mois et années qui suivirent, j'ai peu à peu découvert un certain nombre d'autres personnes qui, en Europe, étaient arrivées à une proposition semblable et je les ai réunies à Louvain-la-Neuve en septembre 1986. C'est lors de cette rencontre qu'a été créé le *Basic Income European Network* (BIEN), rebaptisé *Basic Income Earth Network* lorsqu'il est devenu un réseau mondial en 2004. À mesure que la croissance de ma famille et l'intensification des invitations à l'étranger rendaient plus difficile une participation efficace à la vie d'un parti politique, mon énergie militante a pu se mettre au service de ce réseau de plus en plus multinational, dont j'ai assuré la coordination pendant seize ans et dont je préside encore l'*Advisory Board*.

Mon intérêt pour l'allocation universelle est donc étroitement lié au volet « Gorz » de mon activité de chercheur. J'ai du reste eu avec André Gorz de nombreux échanges sur ce sujet. Mais l'allocation universelle est aussi venue s'installer au cœur du volet « Rawls ». Il s'est en effet rapidement avéré que l'objection politiquement la plus influente à la proposition était de nature éthique. Or, il me semblait que la théorie de la justice de Rawls en offrait une justification clé sur porte. J'ai dû déchanter lorsqu'en 1987 j'ai rencontré John Rawls pour la

première fois, et j'ai alors entrepris d'élaborer moi-même une justification éthique rigoureuse de l'idée d'un revenu inconditionnel, telle que développée dans une conférence à Harvard en 1990 et dans ce qui restera mon plus gros livre (*Real Freedom for All*, 1995). Depuis lors, la popularité de l'idée a explosé, et avec elle la diversité des arguments utilisés pour la défendre. Mais, même s'il doit faire l'objet de reformulations plus subtiles, je n'ai jamais abandonné l'argument écologique qui m'y avait conduit en 1982, comme en témoigne encore la fin du sous-titre de l'édition originale du livre de synthèse publié en avec Yannick Vanderborght (*Basic Income*, 2017).

Penser globalement ET localement

Mais il n'y a bien sûr pas que l'allocation universelle. Et dans mon travail académique comme dans mon activité militante, il y eut bien d'autres choses (et causes) dont beaucoup entretiennent un lien plus ou moins direct avec la crise écologique. Elles se sont multipliées après mon déménagement de Louvain-la-Neuve à Bruxelles en 1998, en raison de la possibilité qui m'était ainsi donnée de participer directement – et sans me déplacer autrement qu'à vélo ! – à d'innombrables initiatives locales, régionales, nationales et européennes. Ce dont ces autres choses m'ont rapidement fait prendre une conscience aigüe, c'est du caractère cruciallement incomplet du vieux slogan écologiste des années 1970 « *Think global, act local* ». S'il faut agir localement, on ne peut le faire efficacement que si un penser local s'allie au penser global. Et s'il faut penser globalement, c'est pour guider et inspirer un indispensable agir global au moins autant que d'innombrables actions locales.

Rien ne m'a plus convaincu du premier point que les deux actions les plus visibles auxquelles j'ai été associé au cours de ces vingt dernières années. Certes, le penser global nous convainc aisément de la nécessité d'entreprendre des actions pour promouvoir une mobilité douce et des espaces publics qui soient des lieux d'immobilité agréable, pas seulement de mobilité soutenable. Mais le temps, l'énergie et l'enthousiasme militants sont limités, et une solide dose de pensée locale est dès lors requise, tant sur les effets attendus de ce qu'on cherche à obtenir que sur l'efficacité des moyens à mettre en œuvre pour que l'action réussisse.

Pour guider le choix de ce qu'on cherche à obtenir – les objectifs immédiats de l'action –, il importe de se demander ce qui est susceptible de transformer des cercles vicieux en cercles vertueux. Mon premier grand combat, après mon retour à Bruxelles, a été la lutte, avec mon comité de quartier, pour obtenir le rétrécissement de la circulation automobile sur la rue de la Loi de cinq à quatre bandes, de manière à pouvoir élargir les trottoirs et aménager deux pistes cyclables – objectif atteint en 2003 malgré les protestations des navetteurs et la résistance d'une partie du gouvernement régional. Penser localement, c'était d'abord, dans ce cas, percevoir la grande importance pratique pour les cyclistes de pouvoir emprunter un pont au-dessus de la vallée du Maelbeek au lieu de devoir descendre dans la vallée puis en remonter. Et c'était aussi anticiper l'importance de la visibilité médiatique de la transformation d'une artère reliant les institutions européennes aux institutions fédérales belges. C'est la combinaison de ces deux éléments qui a permis à cette action locale bien ciblée de contribuer puissamment au déploiement de l'usage du vélo à Bruxelles.

Deuxième exemple, une dizaine d'années plus tard, l'action de désobéissance civile *Picnic the Streets* visant à mettre fin à l'autoroute urbaine traversant de part en part le centre de Bruxelles. Cette action aurait pu viser bien d'autres lieux que la Place de la Bourse. Mais si son succès a pu avoir l'effet cumulatif qu'il a eu et continue d'avoir, c'est à nouveau en raison de la combinaison de deux choses : les effets concrets de la piétonisation intégrale de ce tronçon du Boulevard Anspach sur la mobilité dans l'ensemble du Pentagone et la signification médiatique de la place de la Bourse comme lieu de rassemblement des Bruxellois de toutes origines.

Le penser local ne doit cependant pas se borner à bien réfléchir à l'impact de la réalisation des objectifs immédiats de l'action. Il doit aussi réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour que l'action atteigne ces objectifs. Dans certains cas, comme pour les pistes cyclables de la rue de la loi, la légitimité d'un comité de quartier existant parvenant (parfois laborieusement) à passer de l'opposition à la proposition a constitué une ressource essentielle, mais elle a été utilement renforcée par le soutien d'un comité *ad hoc* de « riverains de la rue de la Loi » composé de grandes entreprises (dont Total-Fina et Touring !) soucieux de l'agrément et de la valeur de leurs immeubles. Dans le cas de *Picnic the Streets*, une forme de désobéissance civile soft orchestrée par un petit noyau d'activistes tenaces a été décisive.

Mais dans l'un et l'autre cas, s'agissant d'aménagements de l'espace public, il fallait en outre réussir une coalition féconde avec les responsables politiques les plus directement concernés – dans un cas Jos Chabert, ministre régional des Travaux publics, et dans l'autre Yvan Mayeur, bourgmestre de Bruxelles. Même si la société civile peut et doit souvent prendre l'initiative, c'est finalement au pouvoir démocratiquement mandaté de décider. L'idéal est de créer, avec celles et ceux qui détiennent ce pouvoir, une relation de confiance qui leur fasse comprendre que la société civile n'est pas là que pour les vilipender, mais qu'elle peut et veut les aider à prendre, parfois contre les vœux majoritaires de leur électorat, les décisions qu'appellent le souci du long terme et l'intérêt général.

Agir localement ET globalement

Peut-être en raison de son caractère inévitablement particulariste, le penser local auquel j'ai essayé de contribuer pour initier et appuyer la lutte locale sur ces deux fronts comme sur quelques autres n'a guère percolé dans mon activité de chercheur. Il n'en va pas de même du penser global requis pour guider l'indispensable agir global.

Qu'il faille agir globalement et pas seulement localement éclate aux yeux aujourd'hui bien plus qu'il ne le faisait dans les années 1970. Il n'y aura pas de réponse adéquate au défi climatique sans une action supranationale bien plus vigoureuse que celle dont les COP successives sont l'instrument. Ce n'est pas facile, et, comme le suggérait déjà Forrester il y a cinquante ans, d'autant moins que les gouvernants, en bon démocrates, obéissent aux injonctions de leurs électeurs. Non seulement ces électeurs n'incluent pas les générations à venir qui auront à pâtir des (non-) décisions présentes. Mais ils opèrent séparément au niveau de chaque pays et sont dès lors enfermés dans un « dilemme du prisonnier » planétaire : la plupart des pays sont suffisamment petits pour qu'il soit dans l'intérêt de chacun d'entre eux de s'épargner le coût de la coopération, que les autres coopèrent (auquel cas le problème est

résolu quoi qu'il fasse) ou fassent défection (auquel cas la catastrophe se produira quoi qu'il fasse). À cela s'ajoutent encore la grande incertitude scientifique sur la nature exacte et la distribution géographique des impacts du changement climatique et la grande difficulté éthique de trouver un critère acceptable de distribution de l'effort à accomplir entre des pays qui ont inégalement contribué au problème, bénéficieront inégalement de sa solution et sont inégalement capables de contribuer à l'effort en raison du niveau de prospérité dont ils jouissent et/ou de la nature des ressources naturelles qu'ils contrôlent.

Le défi est colossal et tant l'effort intellectuel multidisciplinaire que l'effort politique transnational requis pour y apporter une réponse adéquate sont sans précédent. Pour des raisons qui tiennent certainement à mon identité bruxelloise et belge, la dimension de ce double effort à laquelle j'ai tenté et tente de contribuer est insolite : la dimension linguistique. D'une part, ma conviction que nous ne pourrions résoudre le problème qu'avec une gouvernance mondiale beaucoup plus musclée m'a amené à m'intéresser particulièrement à l'entité politique supranationale dont les pouvoirs sont les plus vastes et le fonctionnement le plus démocratique : l'Union européenne. Une démocratie qui fonctionne correctement est fondamentalement une conversation qui parvient à associer directement ou indirectement, formellement ou informellement, l'ensemble de ses citoyens. S'agissant d'une entité politique multilingue, cette conversation est grandement facilitée par la convergence vers une *lingua franca* partagée. Mais si cette *lingua franca* est la langue maternelle d'une part importante de la population concernée, son choix crée des injustices auxquelles il importe d'apporter des solutions. C'est le sujet de mon livre *Linguistic Justice for Europe and for the World* (2011).

Ce n'est cependant pas le seul biais par lequel le penser global appelle qu'on se penche sur la dimension linguistique. Pensons d'abord au déséquilibre démographique vertigineux qui est en train de se créer entre l'Afrique et l'Europe : selon les projections de l'ONU, la population africaine gonflera d'ici à 2100 de 1.3 à près de 4 milliards d'habitants, tandis que la population européenne se réduira de 750 à moins de 600 millions. Ajoutons à cela l'effet du changement climatique : la Secrétaire générale adjointe de l'ONU prédit le déplacement de 600 millions de personnes en raison de la pénurie d'eau dans plusieurs parties de l'Afrique. Sur cette base, comment ne pas s'attendre à d'énormes pressions migratoires sur la Méditerranée ? Il est dès lors urgent de se préparer à accueillir des migrants en nombre croissant. Une gestion intelligente de la diversité linguistique sans cesse renouvelée que leur afflux créera en constitue une composante fondamentale. Elle implique de concilier un apprentissage efficace des langues qu'il importe de connaître dans la terre d'accueil – et à Bruxelles il y en a plus qu'une – et un encouragement de la transmission de toutes les langues maternelles, essentielle pour permettre aux diasporas de jouer durablement leur rôle au service des régions d'origine. Le penser global se doit ici de guider un agir global qui tente de coupler intégration durable au Nord et développement durable au Sud. Il doit aussi s'accompagner d'un penser local qui guide la myriade d'initiatives que requiert une intégration linguistique appropriée. Une telle réflexion constitue le *core business* du Conseil bruxellois pour le multilinguisme, que le gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale a créé en 2000 et dont j'ai accepté d'assurer la présidence.

Enseigner dans l'Anthropocène

J'espère ainsi avoir montré comment mes parcours de chercheur engagé et de citoyen actif s'entrelacent, à quel point ils se sont mutuellement nourris pendant un demi-siècle et quels liens étroits ils entretiennent l'un et l'autre avec la crise écologique, même s'ils se sont focalisés davantage sur des questions relevant de la politique sociale ou linguistique que sur des questions environnementales. Si ce souci de la crise écologique a été et est central dans mes rôles de chercheur et de citoyen, je me rends compte, en y réfléchissant maintenant, qu'il l'a été et l'est bien moins dans mon rôle de professeur. Il n'est ni possible ni souhaitable de cacher ses engagements à ses étudiants. Mais un enseignant n'a pas à être un prosélyte. Il doit aider les étudiants à comprendre et, dans un domaine comme la philosophie politique, cela signifie aussi les aider à comprendre sans préjugé intellectuellement paralysant des positions très différentes des leurs.

C'est par exemple ce que j'essayais chaque fois de faire dans le cadre du cours d'éthique économique, sociale et politique que j'ai donné pendant de nombreuses années à des centaines d'étudiants. La partie principale du cours consistait à leur faire bien comprendre la cohérence de conceptions éthiques aussi différentes que le libéralisme et le marxisme, notamment en leur assignant comme exercice collectif la tâche de traiter d'une question concrète controversée à partir d'une position éthique qui leur était aléatoirement attribuée. Et le cours se terminait chaque fois par trois rencontres, préparées par les interpellations d'équipes d'étudiants, de personnalités choisies non pas pour leur proximité par rapport à mes propres convictions et préoccupations, mais au contraire en raison de leur diversité. Telle que je la concevais, ma tâche, comme enseignant, ne consistait pas à faire défiler devant mes étudiants des avocats de mes propres positions en espérant ainsi les en convaincre. Elle consistait au contraire à tenter de les libérer du carcan de toute pensée unique en les plongeant dans un échange direct avec des personnalités intellectuelles solides aux convictions divergentes : de Dyab Abou Jahjah à Jef Colruyt ou Mgr Léonard, de Philippe Moureaux à Etienne Davignon ou Bart De Wever. Une institution universitaire n'est pas un parti politique ni une organisation militante. Elle peut et doit encourager ses membres à s'engager de manière responsable, mais dans les cours qu'elle offre et les activités qu'elle organise, elle doit veiller à promouvoir une réflexion à la fois ouverte et critique, ce qu'elle n'est en mesure de faire que si elle permet à une grande diversité de positions de s'y exprimer et y être comprises, sans enfermement dans le confort paresseux des « paradigmes dominants », mais pas non plus dans celui des « paradigmes alternatifs ».

Conclusion peut-être paradoxale donc : les rôles de chercheur et de militant peuvent et – dans certains domaines plus que d'autres – doivent être étroitement liés l'un à l'autre et, dans le contexte actuel, ils peuvent et souvent doivent être l'un et l'autre solidement articulés sur des préoccupations écologiques. Mais la fonction de professeur peut et doit en rester soigneusement dissociée – même si le titre de professeur peut souvent contribuer utilement à l'audience du chercheur engagé comme à l'efficacité du citoyen actif.

Bibliographie

Berten, André, Ladrière, Jean & Philippe Van Parijs. (1991). Pour repenser l'avenir des sociétés industrielles, numéro spécial de la *Revue Philosophique de Louvain*, 89 (1).

Chaumont, Jean-Michel & Philippe Van Parijs. (1991). *Les limites de l'inéluctable. Penser la liberté au seuil du troisième millénaire*. Bruxelles : De Boeck Université.

De Roose, Frank & Philippe Van Parijs. (1991). *La pensée écologique. Essai d'inventaire à l'usage de ceux qui la pratiquent comme de ceux qui la craignent*. Bruxelles : De Boeck Université.

Forrester, Jay W. (1969). *Urban Dynamics*. Cambridge (Mass.): M.I.T Press.

Forrester, Jay W. (1971). *World Dynamics*. Cambridge (Mass.): Wright-Allen Press.

Gorz, André. (1980). *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*. Paris : Le Seuil.

Meadows, Donella H., Dennis L. Meadows, Jorgen Randers & William W. Behrens. (1972). *The Limits to Growth*. New York: Universe Books ; traduction française : *Halte à la croissance*. Paris : Fayard, 1972.

Rawls, Rawls. (1971). *A Theory of Justice*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.

Van Parijs, Philippe. (1981). *Evolutionary Explanation in the Social Sciences. An emerging paradigm*. Totowa (NJ): Rowman & Littlefield.

Van Parijs, Philippe. (1983). L'allocation universelle. *Ecolo-Infos*, 7 février 1983.

Van Parijs, Philippe. (1990). *Le Modèle économique et ses rivaux*. Genève & Paris : Droz.

Van Parijs, Philippe. (1991). *Qu'est-ce qu'une société juste ?* Paris : Le Seuil.

Van Parijs, Philippe. (1995). *Real Freedom for All. What (if anything) can justify capitalism ?* Oxford: Oxford University Press.

Van Parijs, Philippe. (2011). *Linguistic Justice for Europe and for the World*. Oxford: Oxford University Press.

Van Parijs, Philippe & Yannick Vanderborght. *Basic Income. A radical proposal for a free society and a sane economy*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 2017 ; édition française : *Le Revenu de base inconditionnel. Une proposition radicale*. Paris : La Découverte, 2019.

L'amour de la Nature et l'exploration de sa complexité : des facilitateurs de nos interactions au service du vivant ?

Caroline Vincke

Écobiographie

Ma prise de conscience de la crise écologique a pris la forme d'un processus au long cours, qui est la racine et le cœur de mon métier d'enseignante-chercheuse en sciences forestières. Ce processus commence tôt, car je suis « tombée dans la potion » de l'écologie dès l'enfance. Etant issue d'une tribu d'explorateurs des mondes naturel (botanistes, biologistes) et humain (médecins, anthropologues), j'ai baigné dans une façon d'être au monde faite de curiosité pour ce qui nous entoure. D'un rapport aux végétaux, animaux et minéraux fait d'humilité, de respect et d'amour : notre maison et notre jardin abritaient d'ailleurs toujours une faune et une flore très diversifiées. Enfant et adolescente, j'ai respiré dans les forêts denses humides tropicales, les forêts sèches, les parcs nationaux d'Afrique peuplés d'animaux fantastiques. Parmi mes refuges sensoriels, il y a l'odeur de la terre mouillée après les pluies tropicales, les chants et les couleurs des oiseaux dans la mangrove du Sine-Saloum, la majesté d'un ciel estival hesbignon, la beauté salée des fonds marins de l'Atlantique, le soleil sur nos lignes d'horizon. La beauté et l'abondance de notre paradis terrestre m'émerveillent. Je me sens résolument terrienne depuis toute petite : j'aime cette planète, et ses habitants, et je me nourris d'une vision du monde où humains et nature sont pensés et vécus comme intimement interdépendants au sein du vivant.

Et c'est le contraste entre la beauté et la générosité de la nature et les saccages que nous lui infligeons qui me heurte depuis l'adolescence. À cette époque, vivant dans un pays de la frange sahélienne, je découvre la complexité des matières d'environnement (désertification, pollution etc.) et leurs intrications aux échelles locales et globales. J'y observe à quel point le développement des peuples, et leur culture, sont intimement liés à leur environnement naturel. Mais que nous cherchons encore notre équilibre relationnel, écologique. Je réalise, petit à petit, que notre interdépendance essentielle n'est pas acquise par tous et toutes, et que dans beaucoup de domaines, la fin justifie les moyens, peu importe le prix pour le vivant. Déjà alors, je ressens de la peur et de l'impuissance. Et une grande colère vis-à-vis de notre avidité et de notre inconscience. Déjà alors, la nature est mon refuge, un lieu où me centrer.

Le contraste entre ma vision intérieure de ce que devrait être notre place au sein du vivant et la réalité criante, mon amour pour la Terre, me mènent au choix des études de

bioingénieur en sciences forestières à UCLouvain.¹⁰³ Ces écosystèmes représentent pour moi une sorte de nature originelle, tout en étant intimement liés aux humains depuis des millénaires. Les forêts occupent près de 30 % des terres émergées et nous transcendent en dimensions et en durée de vie. Leur bon fonctionnement contribue au socle d'habitabilité sur cette planète : elles régulent le climat, stabilisent les sols, hébergent la biodiversité, génèrent des produits forestiers ligneux et non-ligneux etc. Mais elles subissent, comme nous, une augmentation de la fréquence et de l'intensité des perturbations qui les vulnérabilisent, ce qui augmente leur risque de dépérissement et de mortalité.

En 1992, la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement de Rio a placé sur la scène internationale le concept de développement durable, et a montré l'interdépendance de l'écologie, du social et de l'économie. À l'époque, la viabilité sur terre pour les humains n'est pas remise en cause. Cette conférence, et d'autres qui ont suivi, ont été génératrices d'espoir, mais cela n'a pas été suffisant. Après mes études, un élément fondateur dans ma prise de conscience de la crise écologique a été le sujet de ma thèse en écologie forestière. J'ai étudié la question des dépérissements forestiers liés avec les stress hydriques induits par les changements climatiques. J'y ai appris à mobiliser le concept de la spirale de dépérissement forestier : lorsque des facteurs de vulnérabilité sont à l'œuvre dans le temps (une essence en inadéquation avec son milieu, un sol perturbé, une trop grande concurrence etc.), les arbres sont moins résilients aux événements extrêmes, et ils accusent le coup avec des effets directs et différés, allant jusqu'à de la mortalité (Manion, 1981 ; Bréda et Pieffer, 2014). À cette époque, ma route ayant été traversée par quelques aléas, je ne peux m'empêcher d'éprouver que ce qui est vrai pour les arbres, l'est aussi pour nous. Je commence à me mettre en chemin avec des outils de développement personnel. Et il m'apparaît de plus en plus clairement que nos écologies intérieures et notre capacité d'introspection sont à considérer avec autant de sérieux que l'écologie du monde extérieur. Car ce que nous y manifestons, en tant qu'individus et sociétés, est en grande partie une projection de ce qui nous anime, que ce soit nos peurs, nos traumatismes, nos espoirs, nos ambitions, ou nos visions de paix et d'amour.

Au cours des années, j'avance en recherche mais je respire à reculons, en espérant ne jamais devoir acter que les aléas climatiques sont devenus la norme. Mon apnée n'a servi à rien bien sûr. Le premier coup de semonce a été la sécheresse de l'été 2003, puis toutes celles qui ont suivi entre 2010 et 2022, la multiplication des incendies, des inondations, autant d'événements extrêmes très bien simulés par les modèles climatiques depuis des années. La sensation d'assister à une sorte d'apocalypse s'accroît, et un travail de deuil s'enclenche en moi, accentué récemment par la pandémie, la guerre en Ukraine, et la polarisation du monde. Et il ne se passe pas une semaine sans que je ne lise un article scientifique qui ne ressemble à la chronique d'une mort annoncée des écosystèmes (semi)-naturels. La conviction que nous sommes déjà en échec pour ce qui concerne la préservation du monde vivant tel que nous le connaissons est prégnante. J'en rêve

¹⁰³ Master en gestion des forêts et des espaces naturels (<https://uclouvain.be/fr/facultes/agro/birf.html>)

régulièrement la nuit, et le jour, des sensations d'anxiété m'habitent souvent. Je ressens de l'impuissance face aux enjeux à grandes échelles comme la surpopulation, les conflits géopolitiques et, depuis une quinzaine d'années, le risque de dégradation irréversible de la nature sous l'effet des changements globaux. La peur que notre espèce ne détruise tout est fréquente. La colère et la honte m'affectent souvent : nous ne sommes pas, en tant qu'espèce, à la hauteur du paradis reçu ni à la hauteur de notre potentiel. La tristesse face à toutes les souffrances infligées. La sensation d'insécurité est fréquente, tant la multiplication des crises s'accélère. Je n'aurais jamais imaginé, adolescente, devoir accepter l'idée d'une telle dévastation. La tâche semble titanesque et je ressens souvent un certain fatalisme. Parfois, cela me pétrifie. D'autres fois, cela me rend hyperactive.

Mais je vis aussi l'accélération des crises comme un déclencheur d'éveils de conscience de ceux et celles qui n'y « croient » pas encore : c'est là, non plus sur le seuil, mais en nos mondes. J'espère que ces aléas, devenus sensibles, soient des catalyseurs de mise en mouvement vers un futur moins apocalyptique au sens bioclimatique et socio-économique, et que nos démocraties et notre humanisme y survivront. Je continue à y croire, au vu de la quantité d'initiatives scientifiques, sylvicoles, juridiques, politiques, sociales etc., qui tentent de faire bifurquer cette trajectoire. Nous sommes en effet très nombreux à œuvrer pour une transformation profonde de notre rapport à la nature et de notre nature. Mais le temps presse. Et il nous faut adresser la racine du mal : notre avidité, notre peur de la mort et toutes les facettes qu'elle peut prendre, en ce compris la peur de l'autre.

Malgré ma conviction que la recherche et l'éducation sont des leviers de changements systémiques très performants, je ressens des tensions relatives à la pratique de mon métier : pourquoi et comment enseigner, faire des recherches sur un système moribond, où investir mon énergie ? Le contexte postcovid et le taux de présentiel des étudiant·e·s en baisse me fait craindre une déconnexion entre enseignant·e·s et étudiant·e·s, génère des interrogations sur la ventilation présentiel/distanciel, me questionne sur l'expérience humaine dans un monde très technophile. Comment contribuer à permettre aux étudiant·e·s de faire sens ? Comment les soutenir pour leur permettre d'élaborer un futur « vivant » où se réaliser ?

Mon premier antidote est de tout ramener dans le présent et dans le sensible, ici et maintenant. Respirer, ralentir. Accueillir les émotions, les sensations. Dans la logique de non-séparation entre humains et nature, je tâche de me vivre indivise d'avec ma nature, de faire corps avec mon écologie intérieure et de laisser émerger les mouvements (idées, actions etc.) que ces ressentis génèrent. C'est une attitude à laquelle il m'arrive d'inviter les étudiant·e·s et chercheur·e·s avec qui je travaille, lorsqu'eux-mêmes ou elles-mêmes sont sujet·te·s au découragement. Mon métier lui-même est aussi un antidote à l'anxiété. Il permet, en travaillant avec les jeunes générations, de contribuer aux changements de comportement et de mentalité nécessaires pour nous adapter dans ce contexte inédit.

Partage d'expérience

Mon métier d'enseignante-chercheuse en sciences forestières me place en interaction privilégiée avec plusieurs types de publics. Les étudiant·e·s d'abord. Dans le cadre de leur future profession, ils et elles seront amené·e·s à prendre des décisions et à agir sur des sujets qui concerneront, de près ou de loin, les arbres et les forêts. Les scientifiques et les technicien·ne·s ensuite, qui par leurs travaux explorent le fonctionnement et la vitalité des forêts, et les interactions fonctionnelles qu'elles ont avec nous. Les collègues d'autres horizons professionnels enfin (propriétaires forestiers, naturalistes, gestionnaires, valorisateurs du bois, usagers de la forêt etc.), avec qui je travaille au gré de mes activités de service à la société et/ou de recherche et d'enseignement. Dans cette posture, au-delà de mon expertise scientifique en écologie forestière fonctionnelle et en sciences du bois, je me positionne souvent comme une facilitatrice.

Le point commun de mes interactions professionnelles est bien sûr l'écosystème forestier et/ou l'arbre hors forêt. Mon leitmotiv dans chacune de ces interactions, est de placer l'intérêt de ces écosystèmes comme axiome de toutes nos réflexions. De placer leur résilience comme objectif prioritaire. Cela nécessite d'être explicite sur le sujet, mais aussi de se rendre disponibles pour faire pivoter notre angle de vue. Ce positionnement est très bien exprimé par Wall Kimmerer (2013), qui, faisant l'apologie d'un rapport de réciprocité et de générosité entre nous et la nature, nous partage le discours de l'Action de grâce de la Confédération amérindienne Haudenosaunee. Ce discours consiste à exprimer notre gratitude envers le monde naturel, à en reconnaître l'abondance. Je le trouve très inspirant et fédérateur et il débute comme suit : « Aujourd'hui, nous sommes rassemblés et nous voyons que les cycles de la vie continuent. Nous avons le devoir de vivre en équilibre et en harmonie les uns avec les autres et avec tous les êtres vivants. Alors, maintenant, nous rassemblons nos esprits, nous nous saluons et remercions les uns les autres en tant que personnes. Maintenant nos esprits ne font qu'un [...] » Le film Avatar a, sur un autre mode créatif, exprimé la même idée.

Mais il ne suffit pas d'évoquer un changement de paradigme pour qu'il se traduise en actions concrètes et efficaces. Je mobilise donc dès que possible différents outils. Je vous épargne la liste des cours du Master en gestion des forêts et des espaces naturels, mais c'est la base bien sûr, d'un point de vue des sciences du bioingénieur, mais aussi des autres compétences (*soft skills*, *hard skills*) à stimuler. Je voudrais par contre pointer des éléments qui transcendent les cours.

Un premier élément est la temporalité considérée lorsque l'on travaille avec les arbres et les forêts. Comme pour nous, humains, la durée de vie des écosystèmes forestiers dépasse le cycle annuel, traverse des décennies. Envisager les arrières-effets des choix posés, avec en perspective les générations futures (régénération de la forêt), est une des originalités de la formation forestière, dont notre monde a grand besoin.

Un deuxième élément est le cadre conceptuel des Systèmes Complexes Adaptatifs (SCA ; Filotas et al., 2014), qui s'applique très bien aux forêts. Leur fonctionnement écologique, qui est à la base de leur multifonctionnalité, doit être bien compris et respecté pour assurer leur résilience. Mais ce fonctionnement est complexe, fait intervenir des échelles spatiales et temporelles contrastées, de multiples agents, et cette complexité est souvent perçue comme

un frein à l'action et l'innovation, menant au statu quo. En l'abordant sous l'angle de ses propriétés (hétérogénéité des systèmes, auto-organisation, adaptation, mémoires, degré d'ouverture sur d'autres systèmes etc.), la compréhension de la complexité devient un moyen pour réfléchir aux adaptations et innovations de rupture à mettre en place, aux bifurcations à prendre pour organiser notre résilience dans un contexte changeant et incertain. Sur cette base, je tâche de mettre en évidence les interdépendances fonctionnelles entre échelles (par exemple que l'ultrastructure d'une cellule de bois à l'échelle du nanomètre est déterminante pour l'écologie d'une essence), les enjeux liés aux échelles spatiale et temporelle, à la mémoire des écosystèmes, à l'interdisciplinarité, le fait qu'il n'y a pas de solutions « one size fits all », l'importance de contextualiser les actes de gestion (non, couper un arbre n'est pas mauvais par définition, tout dépend du contexte) etc. Ce cadre conceptuel des SCA pourrait être mobilisé dans d'autres domaines, avec en parallèle une initiation à l'écologie fonctionnelle des écosystèmes naturels : je suis en effet convaincue que la compréhension d'un système est un ingrédient du respect qu'on lui porte, et que comprendre la complexité du monde vivant est un des leviers de notre puissance d'action.

Un troisième élément que je tâche de stimuler, et que je tâche de cultiver dans ma façon d'être, relève de l'« être ensemble », de la création de liens : outiller les étudiant·e·s pour travailler ensemble, développer des qualités d'écoute, d'intelligence émotionnelle, de communication non violente, d'introspection, de mises en réseau. « Être ensemble » concerne aussi le fait d'être dans nos écosystèmes socio-écologiques (forêts, arbres en champs et en ville etc.), du sol à l'atmosphère, de façon à nous y relier non seulement d'une façon technologique mais aussi expérientielle. De façon à entrer en relation, au sens écologique du terme. Pour la rencontre avec le vivant mais aussi pour la rencontre avec les acteurs et actrices concerné·e·s par les arbres et la forêt. Les activités pédagogiques en forêt restent donc essentielles. Un des cours auquel je participe consiste en une tournée d'une semaine, au cours de laquelle nous explorons des écosystèmes très diversifiés, en compagnie de professionnel·le·s, qui exposent leurs pratiques en transition, partagent leurs rêves, leurs contraintes, élaborent des plans d'action etc. Je pense qu'être en nature, dans nos « terrains » respectifs, doit rester une priorité pour ne pas se vivre séparés et pour rester émerveillés. Cela nourrit notre capacité à questionner, à imaginer, à réaliser, à aimer, à prendre soin et à faire sens.

« Être ensemble » est aussi une voie d'accès à la mobilisation de l'énergie et de l'intelligence collective, si précieuses. C'est d'autant plus important que l'ensemble des professions et des usagers liés de près ou de loin aux forêts sont en mouvement. Je ne me sens jamais autant portée que lorsque je participe à des projets inter-disciplinaires, ou que je contribue à des réseaux européens ou internationaux qui organisent la coopération sur ces sujets. Cette vague d'énergie collective donne de l'espoir mais doit être canalisée, outillée, pour aller dans les bonnes directions (qui font elles-mêmes débat), car les arbres et les forêts cristallisent beaucoup d'enjeux environnementaux et de territoire : comment mobiliser nos forces pour accompagner ces écosystèmes, leur rendre ce que l'on reçoit, en réciprocité, tout en nous préservant ? Comment valoriser le métier du forestier, qui œuvre au service de nos forêts, mais qui est de plus en plus souvent mal perçu car « coupeur d'arbre » ? Où placer le curseur entre interventionnisme de la gestion et laisser-faire total ? Est-ce que l'idée même

que la nature se porterait mieux sans nous est à défendre, puisque nous faisons partie de cette nature ? Autant d'enjeux auxquels la formation universitaire doit préparer, en continuant de stimuler ce qui est dans son ADN : curiosité, analyse et esprit critique. Écouter, observer, poser des questions, s'outiller et s'entourer pour y répondre. Dans un contexte de *fake news*, de démultiplication des sources d'informations, distinguer les faits de leurs interprétations, les confronter, sortir des dualismes et réfléchir à une mise en conjonction des opposés, oser l'inter/trans-disciplinarité etc. sont devenus précieux autant pour ce qui concerne notre rapport à l'environnement que pour notre citoyenneté et nos démocraties.

Un quatrième élément est notre capacité à rêver, à imaginer un monde idéal (certains·e·s parlent d'utopie) et à stimuler les qualités pour le faire advenir. Mais la complexité des choix de société à faire en matière environnementale peut être un obstacle à cette capacité à rêver. Pour contourner cet obstacle, je mobilise régulièrement l'outil de facilitation SALT (*Support/ Appreciate / Listen-Learn / Transfer*)¹⁰⁴ qui est basé sur la définition, par une communauté, d'un rêve sans contraintes et de son implémentation, à partir des forces de la communauté concernée et de principes d'auto-organisation. Si je commence l'exercice en le transposant au milieu universitaire, cela donne les éléments suivants. Dans mon rêve, l'Université de 2050 reste un lieu où l'on revendique l'originalité de la pensée complexe et critique, avant-gardiste, où l'on apprend par la recherche, où il est encore permis de chercher sur des thèmes non marchands (si ce terme signifie encore quelque chose) ; l'Université de 2050 est un espace de dialogues où de nombreuses Agora permettent des débats de fond, un lieu où expérimenter les valeurs démocratiques et humanistes telles que la justice sociale, où l'on peut ralentir pour se donner le temps de réfléchir et de rêver, un espace-temps qui se cultive comme une zone de fertilité et de résistance ; je rêve que la technologie et le distanciel y restent des moyens et non une fin ; que le « terrain » (au sens large) et les interactions humaines y aient une place de choix ; je rêve d'une Université qui continue de prendre soin des étudiant·e·s et des enseignant·e·s-chercheur·e·s et de leurs interactions, en termes de moyens, de rythme de travail et de sens ; je rêve d'un environnement de travail où les sur-sollicitations ne sont pas la norme ; je rêve d'une cité universitaire qui soit un modèle d'inclusion du vivant : arbres en ville, végétalisation, autonomie énergétique, alimentation locale et biologique, équitable, et un univers neutre en carbone, comme le résultat d'une réelle diminution d'émissions des gaz à effet de serre.

Je rêve que nous prenions ensemble soin du vivant, dont nous sommes.

Bibliographie

Bréda N., Peiffer M. (2014). Vulnerability to forest decline in a context of climate changes: new prospects about an old question in forest ecology. *Annals of Forest Science*. 71 (6): 627-631.

Filotas, E., Parrott, L., Burton, P. J., Chazdon, R. L., Coates, K. D., Coll, L., Haeussler, S., Martin, K., Nocentini, S., Puettmann, K. J., Putz, F. E., Simard, S. W., & Messier, C.

¹⁰⁴ <https://the-constellation.org/our-approach/salt-clcp/>

(2014). Viewing forests through the lens of complex systems science. *Ecosphere*, 5 (1), 1-23. <https://doi.org/10.1890/ES13-00182.1>

Manion, P.D. (1981). *Tree disease concepts*. Englewood Cliffs N.J., Prentice Hall, 324 p.

Wall Kimmerer, R., (2013). *Braiding sweetgrass: indigenous wisdom, scientific knowledge and the teaching of plants*. Minneapolis : Milkweed Editions.



© 2021 – Anne Van Rampelbergh – **“Passage”** - Linogravure en plaque perdue –
3 passages - 30x40 cm

Conclusion

Geneviève Fabry
Charlotte Luyckx

Comment conclure un ouvrage d'une telle nature ? Comment l'enclorre sans l'enfermer ? Comment mettre en résonance ces différents partages d'expérience, sans lisser leur singularité, sans en gommer les lignes de fracture ?

Si l'entrée dans l'Anthropocène nous précède, le présent ouvrage peut être compris comme la mise en récit des entrées singulières d'une palette d'enseignant·e·s-chercheur·e·s, principalement issu·e·s de l'UCLouvain, dans le paradigme de l'urgence écologique. S'y déploient des formes d'ébranlement plus ou moins saillantes que ce basculement a pu provoquer chez eux/elles et dévoile des effets et ouvertures spécifiques chez chacun·e des contributeur·ice·s faisant germer des besoins divers et suggérant des pistes d'actions et de transformations variées.

Le fil rouge de cet ouvrage peut donc être tiré sous une forme interrogative : quels sont les effets d'un ébranlement écologique aux racines plus ou moins lointaines sur le métier d'enseignant-chercheur ? Nous déplierons ici ce fil rouge en cinq temps : les racines écobigraphiques, l'ébranlement en lui-même et les effets divers suscités. Nous identifierons ensuite une série de questions de fond qui se dégagent des points de tension identifiés entre certaines contributions.

1. Racines

Bien qu'unifié·e·s dans leur milieu d'appartenance professionnelle, les auteur·ice·s s'y insèrent en des lieux et à des étapes différentes de leur parcours : professeur·e·s ordinaires, déserteurs, jeunes chercheur·e·s, émérites, postdoctorant·e·s, chercheur·e·s des lisières,...

Les récits d'expériences reviennent souvent sur la question des origines familiales : marquées tantôt par la dimension sociale (Swaen, Contino, Raskin), tantôt par un lien vécu dans l'enfance avec la nature : des collines de l'Italie du Nord (Catellani) à la mangrove du Sine-Saloum (Vincke), des forêts de feuillus gaumais (Feltz) à la campagne brabançonne (Swaen), près d'un frêne centenaire (Ruwet) ou d'une haie d'aubépine (Frogneux). Certains évoquent une conscience écologique précoce préparée par un terreau familial sensibilisé. Plusieurs contributrices expriment la sensation d'être, à l'image d'Obélix, « tombées dans la marmite écologique » quand elles étaient petites (Tubeuf, Ruwet, Vincke). Cette conscience précoce est parfois liée aussi à des événements environnementaux et sanitaires vécus dans l'enfance : le choc pétrolier de 1973 (Frogneux), la construction de l'autoroute E411 défigurant un village (Frogneux), le scandale sanitaire de la décharge de Mellery (Swaen), les incendies en Vaucluse (Tubeuf) ou en Californie (Bragard), la sécheresse de l'été 2003

(Vincke), la rudesse du travail de la terre (Feltz). D'autres encore relatent plutôt des moments de bifurcation ultérieurs, liés par exemple à l'expérience de la parentalité : observer ses enfants souffrir d'une chaleur écrasante (Massonnet, Knops). Ces deux derniers exemples se réfèrent très précisément à l'année 2018, qui semble avoir marqué un tournant important dans la prise de conscience écologique au niveau mondial.

Outre les éléments proprement biographiques, la prise de conscience environnementale s'enracine pour certain·e·s dans des lectures : des dystopies effondristes en littérature (Bragard) aux textes phares de l'écologie politique – le rapport du club de Rome *Halte à la croissance* (Feltz), les ouvrages d'André Gorz (Van Parijs), Illich et Castoriadis (Frogneux). La collapsologie de Pablo Servigne (Denis), *Les marchands de doute* de Naomi Oreskes (Catellani), l'écosocialisme de Michael Löwy (Martínez Andrade) ont été marquants pour certains contributeur·rice·s, alors que d'autres ont été interpellé·e·s par les penseurs de la décroissance comme Timothée Parrique et Jason Hickel (Contino).

Pour d'autres encore, la prise de conscience s'enracine dans des chemins de traverse, des événements fondateurs, extra-académiques, en rupture avec le quotidien, qui façonnent une autre vision des choses : une expérience au Burundi dans la cadre d'ingénieursSud (Raskin), un séjour long au Schumacher College (Denis), une marche militante de l'après-croissance (Lievens), les actions menées, au sud du Mexique, par l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN) composée par les communautés indigènes maya (Martínez Andrade), par exemple.

2. Ébranlements

Tous les auteur·rice·s ne font pas état d'un ébranlement existentiel significatif. Est-ce par pudeur ou parce que leur engagement environnemental ne les a pas affecté·e·s émotionnellement et psychologiquement ?

La plupart, cependant, font état d'une arrivée de la crise écologique dans leur vie comme de l'arrivée d'un « Gouffre » (Contino, Lievens), d'une « ombre inquiétante » (Meyfroidt), une « prise de conscience de l'urgence implacable d'une menace existentielle pour l'humanité » (Meyfroidt), d'une « conscience des limites menant au sentiment d'impuissance » (Vincke, Bragard, Frogneux), d'une « perception émotionnelle de l'irréversibilité » (Ruwet), d'une « crise existentielle » (Raskin), d'un « bouleversement intime et ontologique » (Lievens).

Le texte de Caroline Vincke exprime une idée que l'on retrouve en filigrane dans diverses autres contributions. Cet ébranlement comporte pour elle deux facettes : la première facette est celle de l'angoisse, du deuil, de la colère, de l'anxiété, d'un sentiment d'impuissance menant au fatalisme, la littérature scientifique prenant des allures de « chronique d'une mort annoncée des écosystèmes » (Vincke). L'autre facette de cet ébranlement, c'est qu'il est également « déclencheur d'un éveil des consciences » (Vincke). La métaphore platonicienne de la sortie de la caverne est mobilisée par plusieurs contributeur·rice·s pour parler d'un changement de vision du monde là où d'autres parleront plus sobrement d'un « déclic ». À part pour ceux que la conscience environnementale accompagne depuis le berceau, de

nombreux récits évoquent l'existence d'un basculement, marqué par un avant-après significatif et incluant plusieurs dimensions de leur être : cognitive, émotionnelle, existentielle voire spirituelle. Ce basculement n'est pas décrit uniquement comme négatif, bien qu'il soit anxiogène, mais comporte une dimension positive traduisant un gain : quelque chose qui n'était pas compris a été compris, un déclic cognitif a eu lieu qui amène une vision plus ample, plus profonde des choses. La sensation de quitter une course folle pour se pencher sur les vrais enjeux est exprimée par certain·e·s contributeur·rice·s. Cette dernière dimension amène certain·e·s d'entre elles/eux à s'engager dans une écologie intérieure, en complément de l'écologie extérieure.

3. Effets

Cet ébranlement vécu tantôt sur le mode de la prise de conscience précoce ou progressive, tantôt sur le mode de la conversion, génère des effets différenciés.

3.1. Communication

Certains ressentent le besoin de communiquer afin d'améliorer les connaissances scientifiques au sein de la société, en favorisant une transmission qui ne soit pas uniquement celle des chiffres pour donner corps à des scénarios de réchauffement climatique (Massonnet) ; le besoin de s'engager dans les médias et de communiquer à partir de formats éloignés de la conférence académique, comme des podcasts (Contino), d'analyser la communication en interrogeant les liens entre les signes, l'humain et la nature (Catellani) en vue de favoriser la transition et la responsabilité des acteurs. Les académiques engagés dans la communication mass-médiatique prennent des risques, liés à la manipulation éventuelle, à la banalisation de leur discours (Contino) ou à une dérive personnelle de surestimation de leurs connaissances (comme le rappelle François Massonnet à partir de l'effet Dunning-Kruger). Mais cette prise de risques se révèle payante, en permettant un va-et-vient entre la recherche de pointe et la communication avec un « grand » public, qui se trouve parfois intégrer des acteurs de l'université elle-même (Contino). La question des échelles est un paramètre crucial pour donner sens aux chiffres et les amener dans le registre de la représentation sensible, laquelle pourra offrir le socle indispensable à la compréhension, au déclenchement des émotions et des éventuels passages à l'action, chez les récepteur·rice·s de la divulgation scientifique. Ainsi, Caroline Vincke nous rappelle que la temporalité des forêts dépasse largement celle de la vie humaine ; François Massonnet, quant à lui, insiste sur la nécessité de traduire des données chiffrées dans des échelles compréhensibles pour le commun des mortels, par exemple en ce qui concerne la montée des eaux océaniques.

3.2. Sens

La question du Sens revient dans un nombre important de contributions (Denis, Catellani, Bragard, Lievens, Knops, Raskin, Feltz, Meyfroidt, Vincke), comme si cette prise de conscience écologique ébranlait jusqu'aux racines mêmes de notre conscience de la vie, créant en quelque sorte un appel d'air. Reprenons ici la formulation éclairante qu'en propose Véronique Bragard : « Comme la conscience de notre propre mort, la conscience de notre

possible disparition en tant qu'espèce nous ouvre à de nouveaux possibles : que voulons-nous devenir en tant qu'humains ? Comment pouvons-nous être bons au monde, aux autres et à nous-mêmes ? Comment pouvons-nous réveiller ce qui nous caractérise, non pas cette connaissance que nous poursuivons de manière obsédée sans but, mais la parole créative et la conscience éthique, qui sont autant de voies vers une vie durable pour défendre l'habitabilité de la Terre ? »

3.3. Nouveaux paradigmes

Par l'expression « nouveaux paradigmes », nous ne pensons pas d'abord à l'émergence de nouvelles philosophies totalisantes du réel. Nathalie Frogneux souligne les effets déstabilisants de l'accélération théorique (« le lexique s'emballe ») et de la rapidité des changements et destructions en cours : « Comment penser ce qui nous arrive ? Au cœur de cette prise de vitesse, des catégories de pensée à peine créées semblent déjà obsolètes. » (Frogneux) Cela dit, certaines lignes de force s'affirment. Chez plusieurs contributeur·rice·s, la crise écologique est analysée comme une crise de nos catégories de pensée, et reliée de ce fait à des enjeux de société plus larges, tels la crise de la modernité (Feltz) ou la triple crise du patriarcat, du capitalisme et du colonialisme (Martínez Andrade). Certains considèrent que ce dans quoi nous sommes immergés est plus fondamentalement une « crise axiologique, anthropologique et métaphysique dont la dégradation environnementale est un symptôme, et la poursuite de la Mégamachine la cause structurelle » (Lievens). Elle exige chez plusieurs contributeur·rice·s la contestation des modèles économiques dominants (Raskin, Denis, Tubeuf, Lievens) et des excès de notre civilisation technicienne (Frogneux, Vincke) ou encore un travail sur les conditions de la démocratie (Van Parijs). La question de l'anthropocentrisme a été évoquée en lien avec le constat d'une certaine mise à distance, d'inspiration cartésienne, qui marque la culture moderne (Feltz, Knops, Ruwet, Denis, Frogneux, Knops, Lievens, Martínez Andrade) à laquelle il conviendrait de substituer une culture réenchassée dans le vivant (Lievens). Il est possible, nous rappelle Sandy Tubeuf, « de nouer une relation d'échange de soin entre la nature et les humains ». L'une des conséquences d'un basculement écologique s'oriente donc au niveau d'un débat ouvert entre paradigmes dominants et paradigmes alternatifs (Van Parijs).

L'ensemble des contributions montre comment la recherche contribue puissamment à mettre en lumière des angles aveugles qui viennent remettre en question le « business as usual ». C'est sans doute l'une des fonctions premières de l'université qui participe de cette façon à l'émergence et à la consolidation de nouveaux paradigmes, intégrant l'impératif de préservation de la vie qui doit animer les choix de société présents et futurs. Cette noble mission ne peut être remplie sans connexion étroite avec ces choix considérés dans leur contexte spécifique, c'est-à-dire avec une dimension transdisciplinaire affirmée. Elle ne peut davantage être remplie dans une perspective d'expertise techno-scientifique détachée du plan éthique. Les recherches de Sandy Tubeuf en offrent un exemple parlant ; les deux conditions mentionnées supra déterminent en effet le travail de l'économiste de la santé qui doit mettre en lumière la tension entre coût monétaire, coût environnemental et efficacité des soins, dans une perspective qui doit être animée, tout au long du chemin, par des critères éthiques explicites.

3.4. Interdisciplinarité et communautés d'apprentissage

D'une part, se manifeste la volonté de favoriser l'émergence de communautés d'apprentissage et de collectifs d'enseignant·e·s et de chercheur·e·s (Bragard, Ruwet, Denis, Meyfroidt, Raskin) qui remplissent une double fonction : lieux d'échanges de savoirs, ils sont aussi des espaces d'empouvoirement pour éviter isolement et découragement (Ruwet, Raskin). Par ailleurs, l'importance de l'interdisciplinarité se retrouve dans la quasi-totalité des contributions. Certain·e·s font état de difficultés structurelles (financement, temps long) et épistémologiques (difficulté de créer un langage et des méthodologies communes) rencontrées, quand d'autres, parce que leur discipline le favorise (Meyfroidt, Knops) ou parce qu'ils possèdent eux-mêmes une double casquette (Feltz, Meyfroidt, Van Parijs, Lievens), le vivent d'une façon plus évidente.

Plusieurs contributeur·rice·s soulignent l'importance de donner une dimension historique et contextuelle aux faits scientifiques, qu'ils concernent le climat (Massonnet) ou la technologie (Raskin), afin de comprendre le caractère évolutif de la science et de sa divulgation, ce qui pourra favoriser l'agentivité des apprenant·e·s. Celle-ci, cependant, ne pourra croître sans une transformation personnelle, intérieure. Les savoirs disciplinaires, pointus, techniques, doivent dès lors s'articuler avec des compétences plus subtiles, liées à une formation à un niveau existentiel, souvent peu développée, voire absente de l'université (en tout cas de ses cursus académiques). Plusieurs contributeur·rice·s soulignent ainsi la part de déni de la mort (Vincke) qui est liée à l'aveuglement civilisationnel en lien avec la situation écologique actuelle. Mais force est de reconnaître, par contre, que beaucoup de contributeur·rice·s montrent combien la question des inégalités sociales et de la justice, parfois laissée de côté en début de carrière (Raskin), est devenue de plus en plus importante au fil du temps, tant dans les enseignements que les recherches. Ainsi, ce volume donne plusieurs témoignages sur la façon dont cette question innerve des programmes entiers (la RSE dans le master en gestion), suscite une réponse innovante en philosophie politique (l'allocation universelle, Van Parijs) ou amène à la reconsidération fondamentale des relations Nord-Sud (Martínez Andrade).

Enfin, l'exigence d'une approche interdisciplinaire est également liée à l'importance de développer une pensée complexe, abordée à partir du cadre conceptuel des Systèmes Complexes Adaptatifs (Vincke), à partir des travaux d'Edgar Morin (Lievens), ou en refusant d'adopter une grille d'analyse unique pour aborder des questions intrinsèquement pluridimensionnelles (Meyfroidt).

3.5. Pédagogies transformatives

Plusieurs expériences pédagogiques sont relatées au fil de l'ouvrage. Car il s'agit bien de réformer radicalement des pratiques pédagogiques dans l'université, repenser l'évaluation (voire chercher à s'en émanciper dans le cas de Sabine Denis), développer des méthodes pédagogiques incluant le corps, les émotions, le groupe, les perceptions sensibles, l'imagination (Bragard, Denis, Ruwet, Vincke, Knops) et favoriser des approches plus holistiques (Tubeuf, Denis), qui placent la résilience au cœur de leurs objectifs pédagogiques prioritaires (Vincke). Des expériences de cours extra muros, en prise directe avec la nature

et les initiatives de transition (Vincke, Bragard), trouvent ainsi un ancrage nouveau : « Je pense qu'être en nature, dans nos "terrains" respectifs, doit rester une priorité pour ne pas se vivre séparés et pour rester émerveillés. Cela nourrit notre capacité à questionner, à imaginer, à réaliser, à aimer, à prendre soin et à faire sens. » (Vincke) Dans cette perspective, la pédagogie Tête-corps-cœur (Denis, Ruwet) est évoquée à plusieurs reprises, même si sa généralisation dans l'université soulève quelques questions. Des pédagogies plus anciennes sont revisitées et adaptées, autant qu'il est possible, à l'enseignement supérieur : que ce soit l'apprentissage par l'action et la référence à Baden Powell (Meyfroidt), la pédagogie du tâtonnement expérimental selon Freinet ou encore la pédagogie des opprimés du Brésilien Paolo Freire, d'inspiration marxiste et décoloniale, qui met l'accent sur la dimension sociale (Martínez Andrade).

Ce volume fourmille d'exemples concrets qui, nous l'espérons, inspireront à leur tour d'autres expériences pédagogiques, impensables dans l'enseignement supérieur il y a quelques années encore. L'on peut citer pêle-mêle : le dispositif immersif de quatre jours en nature, précédé d'un processus de préparation en amont et de suivi en aval (Ruwet) ; les excursions sur le terrain rallié en vélo (Meyfroidt) ou à pied (Bragard) ; les jeux de rôles ; le « travail qui relie » (Ruwet, Denis) ; « le cours dont vous êtes le héros » (Contino) ; l'immersion dans des pays du Sud (IngénieuxSud – Raskin) ; les cours en cotitulature (Feltz) ; l'intervention sociale par la nature et l'aventure (IPNA) et les approches narratives visant à favoriser la conscience du lien d'interdépendance avec le vivant (Ruwet) ; les mémoires Oikos transdisciplinaires (Denis) ; le débat contradictoire (Van Parijs).

3.6. Enjeux institutionnels

Plusieurs témoignages font état d'une série de verrous structurels qui entravent le déploiement d'enseignements et de recherches mettant en avant l'interdisciplinarité et des réflexions de fond sur les enjeux de la transition écosociale : les logiques de financement de la recherche marquées par la rentabilité engageant la spirale infernale de la compétitivité (Knops, Raskin), la permanence d'enseignements et recherches en silo disciplinaire (Contino, Lievens, Ruwet, Swaen) renforçant l'absence de culture scientifique commune (Ruwet), l'exigence, d'inspiration néolibérale, de productivité (Knops), la sursollicitation et l'accélération du temps, la baisse du taux de présentiel des étudiants dans le contexte post covid (Vincke, Bragard), certaines cultures facultaires très éloignées des enjeux écologiques, des mécanismes de sélection et d'évaluation des chercheurs basés sur des savoirs disciplinaires, l'inadéquation de certains modèles de pensée dominants.

Des initiatives institutionnelles allant dans une direction favorable sont néanmoins présentées : le Plan Transition piloté par la prorectrice Marthe Nyssens (Frogneux, Denis, Swaen) ; l'élaboration d'un MOOC ¹⁰⁵ interdisciplinaire, gratuit et accessible à tou.te.s, sur les enjeux de la transition (Swaen) ; la construction d'options en master, que ce soit en RSE (Swaen) ou en communication et transition (Catellani), etc.

¹⁰⁵ Introduction aux enjeux du développement durable : <https://www.edx.org/course/introduction-aux-enjeux-du-developpement-durable>

Néanmoins, comme le souligne Coline Ruwet, des mesures isolées sont insuffisantes sans révision de la mission même des structures d'enseignement qui devraient mettre le respect des limites planétaires, la justice sociale et l'appartenance au vivant au cœur de leur projet, de leur démarche.

4. Lignes de tension

L'enseignement supérieur en régime d'Anthropocène secoue en ses fondements des traditions d'enseignement et de recherche qui semblaient bien établies. Cela dit, chaque acteur·rice universitaire réagit de manière spécifique en se positionnant par rapport à une série d'enjeux qui suscitent des positions divergentes. Nous en avons identifié quatre, que nous expliciterons quelque peu sans prétention de trancher dans la chair vive du débat en cours.

4.1. Engagement ou neutralité de la recherche/enseignement ?

L'une des questions clés, évoquée en introduction et discutée par divers intervenant·e·s, est celle du rôle de l'enseignant·e-chercheur·e en contexte d'urgence écologique. Est évoquée la crainte de voir une confusion s'installer entre le registre du militantisme et celui de la transmission de connaissances validées scientifiquement (Massonnet). Il est clair que la question ne se pose pas de la même manière dans le registre des sciences humaines que dans celui des sciences exactes (bien que la frontière entre les deux ne soit pas étanche). Les procédures scientifiques complexes et précises qui permettent de valider des points de vue disciplinaires consensuels, comme les recense le GIEC ou l'IPBES par exemple, doivent impérativement être reconnues et enseignées. Comme le développe Bernard Feltz, cela n'est pas incompatible avec la reconnaissance d'une série d'influences contextuelles sur la démarche de recherche scientifique. La reconnaissance d'une spécificité de la démarche scientifique constitue un garde-fou nous permettant d'éviter que des intérêts partisans, politiques ou militants ne les contestent au service d'un statu quo confortable et du maintien de certains privilèges. Il convient donc de consolider et de renforcer, chez les étudiants et dans la société, la compréhension des procédures de validation scientifique qui permettent de maintenir une distinction entre les croyances et les connaissances scientifiques, sans pour autant, nous le rappelle Bernard Feltz, en nier les limites intrinsèques : « Il est urgent de défendre à la fois les limites de la science, qui n'épuise pas la richesse de la réalité "nature" qu'elle étudie, et la force des analyses scientifiques dans les domaines qui leur sont spécifiques. » (Feltz)

Il en va autrement du registre des sciences dites « humaines ». Celles-ci sont inexorablement plongées dans des cercles herméneutiques, des lectures interprétatives du réel. En leur sein, la prétention à l'objectivité scientifique est par principe questionnée. C'est pourquoi, chez les enseignant·e·s-chercheur·e·s en sciences humaines, la question a pu être renversée : est-il possible de ne pas être activiste en tant qu'enseignant·e ? s'interroge par exemple Sabine Denis. Un·e enseignant·e-chercheur·e en sciences humaines ne défend-il ou elle pas, inexorablement, ne fût-ce que par le choix des auteurs, des courants de pensée mobilisés ou des thématiques abordées, une vision, une lecture du réel ? Pour Sabine Denis,

« il faut être activistes écosystémique » en tant qu'enseignant-e, (« surtout dans les écoles de commerce », ajoute-t-elle). Laurent Lievens argumente également en ce sens : il n'y pas de neutralité des savoirs. En référence à de Lagasnerie, il considère que la volonté de transformer, de déstabiliser le monde pour le faire évoluer est l'une des missions centrales de l'enseignement. L'absence d'engagement explicite se traduirait, dans ce contexte, par un engagement pour la perpétuation du système en place. Nous trouvons également cette idée chez Luis Martínez Andrade qui suggère, en reprenant les catégories développées par Martínez Alier, que faute de faire le choix d'une analyse incluant « l'écologisme des pauvres », nous courons le risque de perpétuer un « environnementalisme des riches » qui, en tant qu'il ne questionne pas les cadres de pensée hégémoniques, est au service d'un maintien des inégalités structurelles.

Cette position ne fait néanmoins pas consensus. Nous lisons en effet chez Philippe Van Parijs une position contraire formulée de façon assez catégorique : « Il n'est ni possible ni souhaitable de cacher ses engagements à ses étudiants. Mais un enseignant n'a pas à être un prosélyte. Il doit aider les étudiants à comprendre et, dans un domaine comme la philosophie politique, cela signifie aussi les aider à comprendre sans préjugé intellectuellement paralysant des positions très différentes des leurs. » Il distingue ainsi de façon très prononcée la recherche et l'enseignement : les rôles de chercheur et de militant peuvent et – dans certains domaines plus que d'autres – doivent être étroitement liés l'un à l'autre et, dans le contexte actuel, ils peuvent et souvent doivent être l'un et l'autre solidement articulés sur des préoccupations écologiques. Mais la fonction de professeur peut et doit en rester soigneusement dissociée. »

La contribution d'Andrea Catellani nous offre des éléments de réflexion à cet égard : face à la proposition séduisante de certains auteurs de sa discipline (les sciences de la communication) de se constituer en « discipline de crise » (Cox 2007), il rappelle le danger de cristalliser des formes idéologiques : « L'analyse de la communication environnementale, même quand il s'agit de donner des conseils pour accompagner la transition et la favoriser, doit rester le lieu de la réflexivité, de la conscience critique et auto-critique. » (Catellani) Dans le domaine de la communication, la question de savoir où se situe la limite entre l'information et la propagande est une question cruciale qui se pose de manière directe et spécifique. Mais ne peut-on pas également la généraliser ? Un engagement scientifique de crise devrait alors, pour éviter de dévier vers la propagande idéologique, s'efforcer, d'une part, de maintenir constamment « un regard réflexif sur sa propre pratique de recherche » (Catellani) et, d'autre part, avoir pour objectif « l'augmentation du degré de conscience et d'auto-conscience de la société : le contraire de la manipulation et de la "propagande". » (Catellani)

4.2. Déserter ou réformer ?

Plusieurs contributeur-ric-e-s font état d'un tiraillement : convient-il de réformer l'université à l'aune de l'entrée dans l'Anthropocène, ou convient-il plutôt d'organiser des ruptures, par la bifurcation et la contestation plus radicale de la structure universitaire. Louise Knops, par exemple, appelle de ses vœux une culture académique plus lente, respectueuse et inclusive, favorisant l'imagination et la créativité. Coline Ruwet invite (et collabore) à une

révision en profondeur de la mission des établissements d'enseignement supérieur. La vision développée en 2020 par son école de commerce, suite à un travail conjoint d'un groupe d'enseignants en collaboration avec la direction, plaide pour la possibilité d'un changement profond et d'un engagement fort des institutions en faveur de la soutenabilité. Le plan transition réalisé à l'UCLouvain sous l'impulsion de la prorectrice Marthe Nyssens va également dans ce sens.

Ici encore, cette position ne fait pas consensus parmi les contributeur·rice·s. Laurent Lievens, pour sa part, considère, en mobilisant la terminologie mobilisée par l'école de Palo Alto, que les universités sont condamnées à ne pouvoir opérer que des changements de type 1 (réformes partielles). Il a fait le deuil de voir advenir des changements de type 2 (changement profond des axiomes) dans le contexte universitaire. C'est la raison pour laquelle il endosse la posture du déserteur qu'il a par ailleurs politisée, espérant par là néanmoins encourager et alimenter des changements plus profonds : « Démissionner afin de rester engagé ».

Patrick Meyfroidt invite pour sa part à penser la transition dans le contexte universitaire à l'aune d'une logique du compromis : il part du principe qu'une solution parfaite n'existe pas et que nous sommes pour autant contraint·e·s d'avancer à tâtons, voyant la soutenabilité comme un processus, une trajectoire. Il défend une forme d'engagement modeste en soulignant la complexité des enjeux. Un accent est mis également chez plusieurs contributeur·rice·s sur le fait que la transition écologique est aussi une transition humaine, « un devenir profond qui se questionne » (Bragard), plutôt qu'un objectif connu d'avance qu'il conviendrait d'atteindre. Cette logique de la trajectoire prend chez certain·e·s la forme d'une gradation : un processus partant d'initiatives partielles, réformistes et s'orientant progressivement vers des modes d'engagement plus en rupture.

Un autre élément marquant qui mérite d'être souligné, c'est le fait que le champ d'expertise des contributeur·rice·s semble déterminer un degré d'inconfort différencié : la question de l'entrée dans l'Anthropocène et de la responsabilité de l'enseignant dans ce contexte ne se pose pas de la même manière pour un agronome, un philosophe ou un enseignant de gestion. Bien qu'un changement de paradigme sociétal tel qu'esquissé en introduction concerne bien évidemment toutes les disciplines, certaines sont plus structurellement marquées que d'autres par le fer rouge du progrès, par le paradigme de la croissance et la productivité aujourd'hui dénoncées comme problématiques. La question « réforme ou désertion ? » s'y pose avec plus d'acuité. C'est sans doute pour cette raison que la référence à l'expression provocante de Philippe de Woot « Il faut brûler les écoles de gestion » est reprise par plusieurs contributrices (Swaen, Denis), alors qu'on pourrait difficilement la transposer ailleurs : la question de savoir s'il conviendrait, pour faire avancer la transition, de brûler les écoles de philosophie, de droit, de biologie ou de climatologie n'est, heureusement, pas à l'ordre du jour...

4.3. Dimensions cognitive et émotionnelle de l'enseignement supérieur

La place de la rationalité et de la dimension cognitive dans l'enseignement supérieur est également une question récurrente faisant place à une palette de positionnements. Il s'agit en réalité d'une problématique à deux facettes : la première renvoie à la question du but et du

rôle de l'enseignement en contexte d'Anthropocène. S'agit-il de transmettre des savoirs uniquement ou s'agit-il d'encourager une conscience de soi, une conscience sociale, du monde, de nos liens à la nature ? Vise-t-on une transmission de connaissance ou une formation plus holistique de la personne, incluant des dimensions cognitives, mais également éthiques, existentielles, comportementales ? L'autre facette de cette question est celle de savoir, pour autant que l'on considère que l'enseignement supérieur doit jouer un rôle d'éveilleur de conscience écologique, quelles sont les manières de transmettre les plus pertinentes pour y parvenir. François Massonnet, à cet égard, souligne que l'enjeu est de développer une plus grande culture scientifique : il faut, selon lui, connaître les mécanismes précis du climat, par exemple, pour s'engager valablement pour la cause climatique. D'autres mettront l'accent sur la dimension affective et émotionnelle : « Il faut avoir été affecté·e dans l'épaisseur de son être pour se sentir viscéralement convoqué·e » (Lievens) ou encore : « Le défi principal n'est pas d'ordre cognitif, mais d'ordre émotionnel. Je prends la pleine mesure de la dimension subjective du déni comme refus d'accepter une réalité passée, présente et future via une "incapacité à intégrer ces connaissances dans la vie quotidienne ou à les transformer en actions sociales" (Norgaard, 2011:11) » (Ruwet). Chez certain·e·s, l'importance accordée aux émotions fonctionne comme un contrepied susceptible de « contester les formes de savoirs dominants qui ont contribué aux crises en cours, via des catégories binaires, et favoriser des mécanismes d'exploitation (extractiviste) et d'appropriation du vivant (anthropocentrisme) » (Knops).

L'importance du ressenti, au sens émotionnel mais également sensoriel, est également évoquée comme manière de se reconnecter au monde qui nous entoure : « Les étudiant·e·s peuvent écrire autrement qu'avec la méthode rationnelle académique et ils et elles ont besoin de comprendre leur ressenti pour analyser ce qui les entoure. L'interprétation du monde commence sans doute par cela : observer nos émotions et manières de faire lien. [...] Le tournant sensoriel actuel me demande de traduire et me relier au monde avec d'autres langages, tout en redécouvrant ce qui fait la spécificité de ma parole humaine. » (Bragard) L'importance du langage poétique et de l'art en général est également soulignée comme vecteur de prise de conscience et d'engagement social : « L'art pour s'émouvoir et se mouvoir » (Bragard).

La question se pose aussi chez d'autres dans les termes d'une réflexion critique sur la rationalité ; il ne s'agit pas tant pour eux d'opposer la raison aux sentiments, ou le cognitif à l'affectif, mais de distinguer différents registres de rationalité : faisant figure d'élément central du paradigme moderne, la rationalité fait l'objet aujourd'hui d'une série de critiques menant dans certains cas à son rejet pur et simple, comme dans le contexte de ce que Bernard Feltz nomme la postmodernité relativiste. Pour autant, il ne s'agit pas tant de sortir du registre rationnel que de le redéfinir de façon plus complexe et plurielle, pour faire droit à diverses formes de rationalité : « La visée de valeurs partagées dans une recherche d'éthique de la discussion laisse place aux diverses conceptions de la vie bonne liée aux diverses cultures. La rationalité herméneutique dans le registre des significations ouvre à une dynamique de large dialogue interculturel. » (Feltz) La contribution de Laurent Lievens va également dans ce sens : « Le rapport au savoir que nous défendons est celui qui remet à la niche la raison

instrumentale, au profit de l'usage de la raison critique et axiologique : les questions du pourquoi, du pour-quoi et du pour-qui ont à devenir centrales vis-à-vis du comment. »

4.4. Spiritualité et religion

La question de la place de la spiritualité et des religions dans le contexte de l'Anthropocène et de la transition fait également débat au fil des contributions. Si, comme nous l'avons suggéré, la question du Sens émerge dans un grand nombre de contributions, elle est plus abordée d'un point de vue philosophique que théologique : la crise écologique nous confronte à la mort, ébranle la signification de nos actes et de nos vies. Plusieurs contributions néanmoins font état d'une série de convergences entre un cheminement spirituel et/ou religieux et l'engagement écologique, à partir de la spiritualité franciscaine et de la rencontre de certains écothéologiens contemporains comme Fabien Revol, Martin Kopp et Michel Maxime Egger (Catellani), à partir de la spiritualité impulsée par Satish Kumar (d'inspiration gandhienne et jaïne) au Schumacher College et du Travail qui Relie de Johanna Macy (d'inspiration bouddhiste) (Denis) ou encore à travers la mystique chrétienne, les voies non duelles et le shamanisme celtique (Lievens). Les contributeur·rice·s évoquent le fait qu'une telle dimension spirituelle est venue « combler un manque » (Denis) ou amener une dimension de « verticalité » (Lievens) tout en étant « transformatrice » (Denis), ou encore a semblé susceptible d'ouvrir un chemin d'espérance nous prémunissant de la désolation et propice à la conversion écologique (Catellani) : « La recherche de l'attitude juste, ajustée, est le côté lumineux d'une vie, la mienne, qui est aussi lourdeur, incohérence et inertie. » (Catellani)

Le terme « spirituel » se retrouve également sous une autre forme, et par la bande, dans l'approche de Patrick Meyfroidt : la spiritualité y apparaît comme l'une des composantes à prendre en compte dans le registre de l'utilisation des terres, en tant que c'est l'une des façons qu'ont les collectivités d'accorder une importance à leur territoire, qui entre potentiellement en conflit avec d'autres formes d'usage (récréatif, financier, agricole...) (Meyfroidt).

Sur un plan plus théorique, une ligne de front se trace entre une vision de la religion perçue comme contrepouvoir et levier révolutionnaire (Martínez Andrade) et une vision de la religion comme force conservatrice ou rétrograde (Feltz). Luis Martínez Andrade présente en effet la théologie de la libération et l'écospiritualité maya des mouvements zapatistes comme des leviers de contestation dans la pensée politique de gauche en Amérique latine. En référence à Michael Löwy, il analyse ce rôle contestataire de la religion dans une perspective marxiste qui nous éloigne de la position jugée « eurocentriste » de certains penseurs de gauche qui réduisent la religion à la fonction d'opium du peuple (Martínez Andrade). Bernard Feltz évoque pour sa part la crainte d'une récupération religieuse de la crise écologique par les milieux conservateurs religieux (notamment les milieux créationnistes du protestantisme américain soutenus par les Républicains). Signe de l'échec de la modernité, la crise écologique servirait d'argument confirmant la nécessité d'un retour à un discours religieux au fondement de tout le fonctionnement social (Feltz).

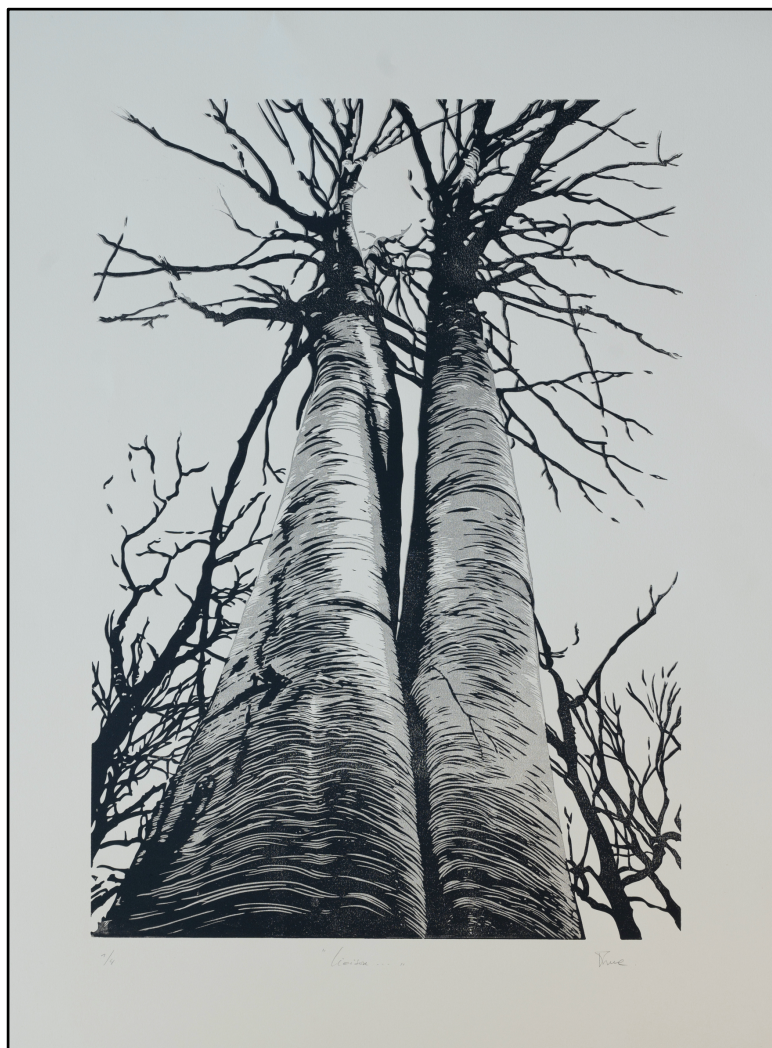
Pour ne pas conclure

Les quatre nœuds tensionnels que nous venons de souligner (engagement/neutralité, désertier ou réformer, dimensions cognitive et émotionnelle, dimension religieuse) dans les trajectoires académiques et personnelles que ce livre présente permettent de jeter quelque lumière sur cette étrange chose qu'est l'intellectuel·le engagé·e dans un processus de transition écologique au sein d'un milieu particulier : l'université. Étrange chose en effet car ce sujet, mis sous pression par des appels contradictoires à la performance et à la décroissance, n'en reste pas moins un sujet formé dans le paradigme moderne de la scientificité organisée autour de la mise à distance du réel et baigné dans la compétitivité internationale du monde universitaire. Les nœuds pointés ci-dessus apparaissent du coup comme autant de lignes de fuite qui ébauchent des sentiers buissonniers pointant vers une autre façon de vivre à l'université, de vivre l'université et, espérons-le, d'y vivre plus heureux. Le bonheur en question habiterait des êtres conscient·e·s non seulement des défis du monde contemporain, mais aussi des dimensions personnelles et collectives de résilience, de ré-imagination d'un autre monde. Ces nœuds tensionnels indiqueraient ainsi autant de manières différentes d'opérer un basculement d'accent de la culpabilité à la responsabilité (Frogneux). C'est aussi ce que suggère Jean-Philippe Pierron quand il invite à la rédaction d'écobiographies plénières, qui prennent au sérieux la relation à l'oïkos dans la constitution du sujet, ce qui ouvre la voie à la prise en compte non seulement des « passions tristes attribuées en général à l'écologie (mélancolie, culpabilité, peur) » (Pierron, 2021 : 49) mais aussi des passions traversées par la joie et la reconnaissance, ce qui augmente notre pouvoir d'action et d'action collective, tout en nous préservant du risque de nombrilisme :

Travailler à notre consistance intérieure, en prenant soin des grandes images de nature qui nous habitent, prépare de grandes résistances extérieures. C'est ce qui fait que l'écobiographie n'est pas une égologie, enfermée sur le souci du bien-être et de pleine nature dont le nouvel esprit du capitalisme a bien compris qu'il y avait là un nouveau marché, l'occasion d'une marchandisation de l'intime. [...] L'enjeu est de culture : culture de soi, culture du nous, culture de l'être au monde. (Pierron, 2021 : 51, 52).

Bibliographie citée

Pierron, J. Ph. (2021). Écobiographie et écospiritualité. *Études*. 11. 43-54.



© 2022 – Anne Van Rampelbergh – “**Liaison**” - BFK Rives Grey - Linogravure en plaque

Au sujet des auteur·ices

Notes biographiques

Véronique BRAGARD est professeure de littératures comparées (anglophones et francophones) à la Faculté de philosophie, arts et lettres de l'Université catholique de Louvain où elle enseigne, entre autres, les fictions utopiques/dystopiques et la bande dessinée. Ses recherches se penchent sur les représentations de l'interculturalité dans ses questionnements mémoriels, les enjeux de la décolonisation et la crise écologique dans les expressions artistiques.

Andrea CATELLANI est professeur de communication à l'École de communication de l'UCLouvain et membre de l'Institut Langage & Communication. Ses recherches, qui s'inspirent souvent de l'approche sémiotique, portent sur la communication environnementale, la communication sur la responsabilité des organisations, l'éthique en communication, les relations publiques et la relation entre religion et communication.

Francesco CONTINO est professeur en thermodynamique et énergétique à l'École polytechnique de Louvain. Ses thèmes de recherche s'organisent autour de la transition énergétique et portent plus précisément sur les différentes formes de stockages et sur le rôle de l'incertitude dans les scénarios de retour dans les limites planétaires.

Sabine DENIS est professeure invitée à la Louvain school of Management où elle enseigne la Responsabilité sociétale des Entreprises. Inspirée par le Schumacher College en Angleterre, son enseignement vise à toucher non seulement la tête, mais aussi le cœur et les mains des étudiants. Convaincue que notre relation avec les autres et la nature découle de nos valeurs intérieures et de notre vision du monde, elle offre des ateliers sur les *Inner Development Goals*.

Bernard FELTZ est professeur émérite de l'Institut supérieur de Philosophie de l'UCLouvain. Biologiste et docteur en philosophie, il est spécialiste des questions de philosophie des sciences du vivant. Ses recherches et publications portent en particulier sur les relations cerveau/liberté, sur la philosophie de l'écologie, la philosophie de l'évolution biologique, les relations sciences-religions, les questions de bioéthique et les rapports sciences-sociétés.

Nathalie FROGNEUX est professeure à l'Institut supérieur de Philosophie de l'UCLouvain où elle enseigne l'anthropologie philosophique et la philosophie de l'environnement. Ses

recherches portent principalement sur Hans Jonas, Jan Patočka, Cornelius Castoriadis et les philosophies de l'écologie.

Louise KNOPS est chercheuse post-doctorante en sciences sociales et politiques à la Vrije Universiteit Brussel. Elle s'intéresse aux mouvements sociaux, aux émotions politiques, et aux transformations socio-écologiques. Elle a publié dans de nombreuses revues scientifiques et prépare actuellement un ouvrage sur l'indignation. Elle est active au sein de la société civile sur les enjeux écologiques.

Laurent LIEVENS est sociologue, ingénieur, et psychomotricien. Passionné par la relation pédagogique, il enseigne à l'UCLouvain (en Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication), ainsi qu'à la HELHA et au CESA. Contributeur à la Fondation Edgar Morin, il est également chercheur indépendant sur les questions liées aux effondrements de nos sociétés thermo-industrielles, à la décroissance et à la métamorphose sociétale.

Luis MARTINEZ ANDRADE est docteur en sociologie de l'EHESS. Ses recherches portent principalement sur la sociologie de la religion et de la culture, la théologie de la libération, l'écologie politique, la pensée décoloniale et le marxisme. Il est actuellement collaborateur scientifique de l'UCLouvain, lauréat du Premier Prix de la sixième édition du concours international de l'essai « Pensar a Contracorriente », décerné par l'Instituto Cubano del Libro en 2009.

François MASSONNET est Chercheur qualifié au Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS) et chargé de cours à temps partiel à l'Université catholique de Louvain (UCLouvain). Il s'intéresse aux questions de prévisibilité du climat aux échelles sous-saisonnières à décennales, avec un intérêt marqué pour les régions polaires. www.climate.be/u/fmasson

Patrick MEYFROIDT est géographe, chercheur qualifié du F.R.S.-FNRS et professeur au Earth and Life Institute de l'UCLouvain. Ses recherches portent principalement sur les interactions entre sociétés humaines et environnement à travers l'utilisation des terres, et la façon dont les systèmes d'utilisation des terres peuvent contribuer à la soutenabilité.

Jean-Pierre RASKIN est professeur dans le domaine de la micro et nanoélectronique à l'École polytechnique de Louvain et à Institute of Information and Communication Technologies, Electronics and Applied Mathematics (ICTEAM) de l'UCLouvain. Ses recherches portent principalement sur la modélisation, la caractérisation et la fabrication de dispositifs avancés à base de silicium pour des applications dans le domaine des télécommunications, ainsi que la fabrication et la caractérisation de microcapteurs pour la

mesure de paramètres environnementaux et l'exploration des propriétés physiques intrinsèques des matériaux à l'échelle nanométrique.

Coline RUWET est docteure en sociologie (UCLouvain). Elle est actuellement professeure associée à l'ICHEC et coordinatrice du ResPeT. Ses travaux portent sur la gouvernance et le déploiement des transitions socio-écologiques, en particulier ses dimensions subjectives et culturelles. Ses publications récentes portent notamment sur la soutenabilité sous le prisme du temps. Elle a coordonné des projets sur l'économie de la fonctionnalité et les pédagogies de la transition.

Valérie SWAEN est professeure de responsabilité sociale de l'entreprise (RSE) à la Louvain School of Management de l'UCLouvain. Ses recherches, menées au sein du Louvain Research Institute in Management & Organizations, portent principalement sur les réactions des parties prenantes de l'entreprise (par ex., les employés, les consommateurs) aux activités et communications sur la RSE.

Sandy TUBEUF est professeure d'économie de la santé à la Faculté de santé publique de l'UCLouvain et membre de l'Institut de Recherche Santé et Société (IRSS) et de l'Institut de Recherches économiques et sociales (IRES). Ses recherches portent sur l'étude des inégalités et l'évaluation de politiques publiques, d'interventions médicales et de programmes de santé.

Philippe VAN PARIJS est philosophe, professeur invité à la KU Leuven et professeur émérite à l'UCLouvain, où il a été responsable de la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale depuis sa fondation en 1991 jusqu'en 2016. Ses publications ont porté et portent sur la justice sociale, la justice linguistique, la démocratie, l'allocation universelle, l'Union européenne et l'avenir institutionnel de la Belgique.

Caroline VINCKE est professeure en sciences forestières à la Faculté des bioingénieurs de l'UCLouvain. Ses recherches au sein de l'Earth and Life Institute portent sur la vulnérabilité et la résilience des forêts dans le contexte des changements globaux. Elles mobilisent des sites ateliers en forêt, de la dendrochronologie et de l'anatomie du bois, de l'écologie fonctionnelle et de la modélisation, en considérant le continuum sol-arbre-atmosphère.

Remerciements

Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx tiennent à remercier :

Françoise Lhoir pour ses relectures patientes et avisées ;

Sophie Charlier pour la mise en page ;

Le GRICE et UCLouvain Transition, qui ont contribué au financement du présent ouvrage ;

UCLouvain culture, qui a financé les droits d’auteur pour les reproductions de gravures qui illustrent l’ouvrage ;

Bérengère Deprez des PUL pour son enthousiasme et son professionnalisme ;

les contributeur·ices qui ont accepté de sortir de leur zone de confort disciplinaire pour se prêter à l’exercice écobigraphique.

Nous adressons un remerciement particulier à Anne Van Rampelbergh, artiste belge, dont les explorations dans l’univers vivant et sensible, intérieur et extérieur, de l’« arbitude »¹⁰⁶ nous ont semblé très inspirantes. Ses gravures scandent la lecture de ce livre, comme autant d’invitations à la contemplation du Vivant.

¹⁰⁶ Voir son site web : <https://www.annevanrampelbergh.be/creations>.